

DES ERREURS

ET

de la Vérité,

OU

LES HOMMES RAPPELLÉS
AU PRINCIPE UNIVERSEL
DE LA SCIENCE;

Ouvrage dans lequel, en faisant remarquer aux observateurs l'incertitude de leurs recherches, & leurs méprises continuelles, on leur indique la route qu'ils auroient dû suivre, pour acquérir l'évidence physique sur l'origine du bien & du mal, sur l'homme, sur la nature matérielle, la nature immatérielle, & la nature sacrée; sur la base des gouvernements politiques, sur l'autorité des souverains, sur la justice civile & criminelle, sur les sciences, les langues, & les arts,

PAR UN PH..... INC.....

SECONDE PARTIE.

A ÉDIMBOURG.

1782.

DES ERREURS

ET

de la Vérité,

OU

Les hommes rappelés au principe universel

DE LA SCIENCE.

5.

EN envisageant l'homme sous les rapports politiques, il présentera deux points de vue comme dans les observations précédentes : le premier, celui de ce qu'il pourroit & devoit être dans l'état de société; le second, celui de ce qu'il est dans ce même état. Or, c'est en étudiant avec soin ce qu'il devoit être dans l'état de société, que nous apprendrons à mieux juger de ce qu'il est aujourd'hui. Cette confrontation est le seul moyen, sans aucun doute, de pouvoir développer clairement les mystères qui voilent encore l'origine des sociétés, d'asseoir les droits des souverains, & de poser les règles d'administration par lesquelles les empires pourroient & devoient se soutenir & se gouverner.

Le plus grand embarras qu'aient éprouvé les politiques qui ont le mieux cherché à suivre la marche de la nature, a été de concilier toutes

les institutions sociales avec les principes de justice & d'égalité qu'ils apperçoivent en eux. Dès qu'on leur a fait voir que l'homme étoit libre, ils l'ont cru fait pour l'indépendance, & dès-lors ils ont jugé que tout assujettissement étoit contraire à sa véritable essence.

Ainsi, dans le vrai, selon eux, tout gouvernement seroit un vice, & l'homme ne devoit avoir d'autre chef que lui-même.

Cependant ce vice prétendu de la dépendance de l'homme & de l'autorité qui l'assujettit, subsistant généralement sous leurs yeux, ils n'ont pu résister à la curiosité de lui chercher une origine & une cause; c'est là où leur imagination prenant la chose même pour le principe, s'est livré à tous ses écarts, & où les observateurs ont montré autant d'insuffisance que lorsqu'ils ont voulu expliquer l'origine du mal.

Ils ont prétendu que l'adresse & la force avoient mis l'autorité dans les mains de ceux qui commandoient aux hommes; & que la puissance souveraine n'étoit fondée que sur la foiblesse de ceux qui s'étoient laissé subjuguier. De-là, ce droit invalide n'ayant aucune consistance, est, comme on le voit, sujet à vaciller, & à tomber successivement dans toutes les mains qui auront la force & les talents nécessaires pour s'en emparer.

D'autres se sont plûs à détailler les moyens violents ou adroits, qui, selon eux, ont présidé à la naissance des états; & en cela ils n'ont fait que présenter le même système plus étendu; tels sont les vains raisonnements de ceux qui ont donné pour mobile de ces établissemens, les besoins & la férocité des premiers hommes, &

ont dit que vivant en chasseurs & dans les forêts, ces hommes effrénés faisoient des incursions sur ceux qui s'étoient livrés à l'agriculture & aux soins des troupeaux, & cela dans la vue d'en détourner à leur profit tous les avantages ; qu'ensuite pour se maintenir dans cet état d'autorité que la violence avoit formé, & qui devenoit une véritable oppression, les usurpateurs furent forcés d'établir des loix & des peines, & que c'est ainsi que le plus adroit, le plus hardi & le plus ingénieux parvint à demeurer le maître, & à assurer son despotisme.

Mais on voit que ce ne put être là la première société, puisqu'on suppose déjà des agriculteurs & des bergers. Cependant voilà quelle est à peu près la principale opinion de ceux des politiques qui ont décidé que jamais un principe de justice & d'équité n'a pu faire la base des gouvernements, & c'est à cette conclusion qu'ils ont ramenés tous leurs systèmes, & les observations dont ils les ont appuyés.

Quelques-uns ont cru remédier à cette injustice en établissant toute société sur le commun accord & la volonté unanime des individus qui la composent, & qui ne pouvant, chacun en particulier, supporter les suites dangereuses de la liberté & de l'indépendance naturelle de leurs semblables, se sont vus forcés de remettre entre les mains d'un seul ou d'un petit nombre, les droits de leur état de nature, & de s'engager à concourir eux-mêmes par la réunion de leurs forces, à maintenir l'autorité de ceux qu'ils avoient choisis pour chefs.

Alors cette cession étant volontaire, il n'y a

plus d'injustice , disent-ils , dans l'autorité qui en émane. Fixant ensuite par le même acte d'association les pouvoirs du souverain , ainsi que les privilèges des sujets , voilà les corps politiques tout formés , & il n'y aura plus de différence entr'eux que dans les moyens particuliers d'administration , qui peuvent varier selon les temps & les occurrences.

Cette opinion est celle qui paroîtroit la plus judicieuse , & qui rempliroit le mieux l'idée naturelle qu'on veut nous donner de la justice des gouvernements , où les personnes & les biens sont sous la protection du souverain , & où ce souverain ne devant avoir pour but que le bien commun , n'est occupé qu'à soutenir la loi qui doit le procurer.

Dans l'association forcée , on ne voit au contraire , que l'image d'une atrocité révoltante , où les sujets sont autant de victimes , & où le tyran rapporte à lui seul tous les avantages de la société dont il s'est rendu maître. Je n'arrêterai donc pas ma vue plus long temps sur cette espèce de gouvernement , quoiqu'elle ne soit pas sans exemple ; mais n'y voyant aucune trace de justice , ni de raison , elle ne peut se concilier avec aucun des vrais principes naturels de l'homme ; autrement il faudroit dire qu'une bande de voleurs forme aussi un corps politique.

Il ne suffit pas cependant qu'on nous ait présenté l'idée d'une association volontaire ; il ne suffit pas même qu'on puisse trouver dans la forme des gouvernements qui en seroient provenus , plus de régularité que dans tous ceux que la violence a pu faire naître ; il faut encore examiner avec

De l'association volontaire.

7
Oin si cette association volontaire est possible, & si cet édifice n'est pas tout aussi imaginaire que celui de l'association forcée. Il faut examiner de plus si dans le cas où cette convention seroit possible, l'homme a pu légitimement prendre sur lui de la former.

C'est d'après cet examen que les politiques pourront juger de la validité des droits qui ont fondé les sociétés; & si nous les trouvons évidemment défectueux, on appercevra bientôt, en découvrant par où ils pechent, quels sont ceux qu'il faut nécessairement leur substituer.

Il n'est pas nécessaire de réfléchir long-temps pour sentir combien l'association volontaire de tout un peuple est difficile à concevoir. Pour que les voix fussent unanimes, il faudroit que la maniere d'envisager les motifs & les conditions du nouvel engagement, le fût aussi; c'est ce qui n'a jamais eu & n'aura jamais lieu dans une région & dans des choses qui n'ont que le sensible pour base & pour objet, parce que l'on ne doit plus douter que tout est relatif dans le sensible, & qu'en lui il n'y a rien de fixe.

Outre qu'il faudroit supprimer dans chacun des membres l'ambition d'être le chef, ou d'appartenir au chef, il faudroit encore le concours d'une infinité d'opinions, qui ne s'est jamais rencontré parmi les hommes, tant sur la forme la plus avantageuse du gouvernement, que sur l'intérêt général & particulier, & sur la multitude des objets qui doivent composer les articles du contrat.

De plus longues observations seroient donc inutiles, pour nous faire reconnoître qu'un état social, formé librement de la part de tous les

individus , est absolument hors de toute vraisemblance , & pour avouer qu'il est impossible qu'il y en ait jamais eu de semblable.

Mais admettons - en la possibilité , supposons ce concours unanime de toutes les loix , & que la forme , ainsi que les loix qui appartiendront au gouvernement dont il s'agit , aient été fixées d'un commun accord ; il reste encore à demander si l'homme a le droit de prendre un pareil engagement , & s'il seroit raisonnable de se reposer sur ceux qu'il auroit formés.

Après la connoissance que l'on a dû acquérir de l'homme , par-tout ce qu'on a vu à son sujet , il est aisé de pressentir qu'un pareil droit ne put jamais lui être accordé , & que cet acte seroit nul & superflu. Premièrement , rappelons-nous cette boussole invariable que nous avons reconnue pour son guide : ayons toujours devant les yeux que tous les pas qu'il pourroit faire sans elle , seroient incertains , puisque sans elle l'homme n'a point de lumière , & qu'elle est préposée par son essence même à le conduire & à le présider sur toutes ses actions.

Alors donc , si sans l'aveu de cette cause qui veille sur lui , l'homme prenoit un engagement d'une aussi grande importance que celui de se soumettre à un autre homme , il devroit d'abord douter que sa demande fût conforme à sa propre loi , & par conséquent , qu'elle fût propre à le rendre heureux ; ce qui suffiroit pour l'arrêter , pour peu qu'il écoutât la prudence.

Réfléchissant ensuite avec plus de soin sur sa conduite , ne reconnoît-il pas que non-seulement il s'est exposé à se tromper , mais même qu'il a

attaqué directement tous les principes de la justice , en transférant à d'autres hommes des droits dont il ne peut pas légitimement disposer , & qu'il fait résider essentiellement dans la main qui doit tout faire pour lui ?

Secondement , cet engagement seroit vague & déraisonnable , parce que , s'il est vrai que cette cause dont nous parlons , doive être universellement le guide de l'homme , & qu'elle en ait tous les pouvoirs , il est absolument inutile de chercher à employer une autre main. A plus forte raison dirons-nous la même chose de l'homme , considéré à la maniere des politiques ; c'est , selon eux , l'impuissance de l'homme & la difficulté qu'il éprouve à supporter l'état de nature , qui l'engage à se donner des chefs & des protecteurs. En effet , si cet homme avoit la force de se soutenir , il n'auroit pas besoin d'appuis étrangers ; mais enfin , s'il n'a plus cette force , si c'est après l'avoir perdue qu'il veut en revêtir un autre homme , que lui donne-t-il donc , & où trouver ce qui fait la matiere du contrat ?

L'association volontaire n'est donc pas réellement plus juste ni plus sensée , qu'elle n'est praticable , puisque par cet acte , il faudroit que l'homme attachât à un autre homme un droit dont lui-même n'a pas la propriété , celui de disposer de soi ; & puisque , s'il transfere un droit qu'il n'a pas , il fait une convention absolument nulle , & que ni le chef , ni les sujets , ne peuvent faire valoir , attendu qu'elle n'a pu les lier ni les uns ni les autres.

Ainsi , reprenant tout ce que nous venons de dire , si l'association forcée est évidemment une

atrocité; si l'association volontaire est impossible & en même temps opposée à la justice & à la raison, où trouverons-nous donc les vrais principes des gouvernements? Car enfin, il est des états qui les ont connus & qui les suivent.

C'est, comme je l'ai dit, à cette recherche que les politiques consomment tous leurs efforts; & si ce que nous venons de voir est exactement tout ce qu'ils ont trouvé sur cette matière, nous pouvons assurer avec raison qu'ils n'ont pas encore fait les premiers pas vers leur science.

Il y a bien en eux une voix secrète qui les porte à convenir, que quelle qu'ait été la cause de l'association d'un corps politique, le chef se trouve essentiellement dépositaire d'une suprême autorité, & d'une puissance qui par elle-même doit lui subordonner tous ses sujets; ils reconnoissent, dis-je, dans les souverains une force supérieure qui inspire naturellement pour eux le respect & l'obéissance.

C'est aussi ce que je me fais gloire de professer hautement avec les politiques; mais, comme ils n'ont pu démêler d'où cette supériorité devoit provenir, ils ne s'en sont pas formé une idée nette, & alors les applications qu'ils en ont voulu faire, ne leur ont offert que des faussetés ou des contradictions.

Aussi la plupart d'entre eux, peu satisfaits de leurs découvertes, & ne trouvant aucun moyen d'expliquer l'homme en société, ont recouru à leur première idée, & se sont réduits à dire qu'il ne devoit pas être en société; mais on verra très-certainement que cette conjecture n'est pas mieux fondée que celles qu'ils ont formées sur les

moyens d'association , & qu'elle est plutôt une preuve évidente de leur incertitude & de la précipitation de leurs jugements.

Il ne faut que jeter un moment les yeux sur l'homme , pour décider cette question. Sa vie n'est-elle pas une chaîne de dépendance continuelle ? L'acte même de son entrée dans la vie corporelle ne porte-t-il pas le caractère de l'assujettissement où il va être condamné pendant son cours ? N'a-t-il pas besoin pour naître qu'une cause extérieure vienne féconder son germe , & lui donner une réaction sans laquelle il ne vivrait pas ? Et n'est-ce pas là cette humiliante sujétion qui lui est commune avec tous les êtres de la nature ?

Dès qu'il a reçu le jour , cette dépendance devient encore plus sensible , en ce que les yeux corporels des hommes en sont témoins. C'est alors que dans une impuissance absolue , & une foiblesse vraiment honteuse , l'homme a besoin , pour ne pas mourir , que des êtres de son espèce lui donnent des secours & des soins sans nombre , jusqu'à ce que parvenu à l'âge de pouvoir se passer d'eux quant aux besoins de son corps , il soit rendu à lui-même , & jouisse de tous les avantages & de toutes les forces de son être corporel.

Mais telle est la nature de l'homme & la sagesse de l'œil qui veille sur lui , qu'avant de parvenir à ce terme d'indépendance corporelle , il éprouve un besoin d'un autre genre , & qui le lie encore plus étroitement à la main qui a soutenu son enfance ; c'est celui de son être intellectuel , lequel commençant à sentir sa privation , s'agite & se livre aveuglément à tout ce qui peut lui rendre le repos.

Encore infirme à cet âge , il s'adresse naturellement à tout ce qui l'entoure , & sur-tout à ceux qui soulageant chaque jour ses besoins corporels , semblent devoir être de droit les premiers dépositaires de sa confiance. C'est à eux qu'il demande à chaque pas la science de lui-même ; & ce n'est que d'eux , en effet , qu'il devrait l'attendre , car c'est à eux à le diriger , à le soutenir , à l'éclairer selon son âge , à l'armer d'avance contre l'erreur & à le préparer au combat ; en un mot , c'est à eux à faire sur son être intellectuel ce qu'ils ont fait sur son corps dans un temps où il éprouvoit les douleurs , sans avoir la force ni de les supporter , ni de s'en garantir. Voilà , n'en doutons point , la vraie source de la société parmi les hommes , & en même temps le tableau où l'homme peut apprendre quel est le premier de ses devoirs quand il se fait pere.

Pourquoi ne trouverons-nous rien de semblable parmi les bêtes , c'est qu'elles ne sont pas de nature à connoître de pareils besoins ; c'est que la bête , ne se dirigeant que par le sensible , quand ce besoin ne lui parle plus , elle ne connoît plus rien ; c'est que l'affection corporelle , étant la mesure de toutes ses facultés , lorsque cette affection est satisfaite , il n'y a plus pour elle de sensibilité , ni de désir ; aussi n'y a-t-il point pour elle de lien social.

On ne doit pas me citer l'exemple de l'attachement de quelques animaux , soit entr'eux , soit pour l'homme ; nous ne parlons ici que de la marche & des mouvements naturels des êtres ; & tous les exemples qu'on pourroit nous opposer

seroient sûrement le fruit de l'habitude , qui , comme nous l'avons dit ailleurs , peut convenir & se trouver dans la bête , en qualité d'être sensible.

On ne doit pas me citer non plus ces peuplades de certains animaux qui vivent & voyagent ensemble , soit sur terre , soit dans l'eau , soit dans l'air ; ce n'est que le besoin particulier & sensible qui les rassemble ; & il y a si peu de véritable attachement entr'eux , que l'un peut périr & disparaître sans que les autres s'en apperçoivent.

Nous voyons donc déjà par ces observations sur les premiers temps de notre existence matérielle , que l'homme n'est pas né pour vivre isolé. Nous voyons qu'après que sa dépendance corporelle a cessé , il lui reste un lieu infiniment plus fort , en ce qu'il est relatif à son être propre ; nous voyons , dis-je , que par un intérêt inséparable de son état actuel , il recherchera toujours ses semblables , & que s'ils ne le trompoient jamais , ou qu'il ne fût pas déjà corrompu , il ne penserait point à s'éloigner d'eux , lors même que son corps n'auroit plus besoin de leurs secours.

C'est donc mal-à-propos qu'on a cherché la source de la sociabilité dans les seuls besoins sensibles & dans ce moyen puissant par lequel la nature rapproche l'homme des êtres de son espèce , pour en opérer la reproduction ; car , comme c'est par-là qu'il est semblable à la bête , & que cependant la bête ne vit point dans l'état de société ; ce moyen seul ne suffiroit pas pour établir celle de l'homme. Aussi , je ne m'occupe que des facultés qui le distinguent , & par lesquelles il est porté à lier avec ses semblables un commerce d'actions

morales, d'où doit dériver toute association pour être juste.

Quand, dans un âge plus avancé, les facultés intellectuelles de l'homme commencent à l'élever au-dessus de ce qu'il voit, & qu'il parvient à appercevoir quelques lueurs au milieu des ténèbres où nous sommes plongés, c'est alors qu'un nouvel ordre de choses naît pour lui; non-seulement tout l'intéresse, mais combien cet intérêt ne doit-il pas s'accroître pour ceux qui lui auront fait goûter le bonheur d'être homme, de même que pour ceux à qui il pourroit le faire goûter à son tour?

A mesure qu'il marche dans la carrière de la vie, ce lien social se fortifie encore par l'extension que reçoivent ses vues & ses pensées; enfin, au déclin de ses jours, ses forces venant à dégénérer, il retombe corporellement dans cet état de foiblesse qui avoit accompagné son enfance, il devient pour la seconde fois l'objet de la pitié des autres hommes, & rentre de nouveau sous leur dépendance, jusqu'à ce que la loi commune à tous les corps achève de s'accomplir sur le sien & vienne en terminer le cours. Que faut-il de plus pour convenir que l'homme n'étoit pas destiné à passer ses jours seul & sans aucun lien social?

On voit aussi que dans cette simple société naturelle, il y a toujours des êtres qui donnent & d'autres qui reçoivent; qu'il y a toujours de la supériorité & de la dépendance, c'est-à-dire, qu'il y a le vrai modèle de ce que doit être la société politique.

C'est là cependant ce que ceux qui ont traité de ces objets n'avoient pas considéré, lorsqu'ils

ont dit que l'état de société étoit contraire à la nature , & que ne trouvant pas de moyens de justifier cette société , ni de la concilier avec leurs principes de droit naturel , ils ont pris la résolution de la proscrire.

Pour nous , qui sentons l'indispensable nécessité de la liaison & de la fréquentation mutuelle des hommes , nous ne serons point arrêtés par la fausseté & l'injustice de quelques-uns des liens qui les ont mis souvent en corps social ; nous serons très-persuadés même que les hommes ne feroient pas nés , comme ils le sont , avec ces besoins réciproques , & avec ces facultés qui leur promettent tant d'avantages , s'il n'y avoit pas aussi des moyens légitimes de les mettre en valeur & d'en retirer tous les fruits dont elles sont susceptibles.

Or , l'usage de ces moyens , ne pouvant avoir lieu que dans le commerce mutuel des individus , & ce commerce , vu l'état actuel de l'homme , étant sujet à des inconvénients sans nombre , nous ne rejeterons pas pour cela les corps politiques , nous ne ferons qu'indiquer une base plus solide que celle qu'on leur a donnée jusqu'à ce jour , & des principes plus satisfaisants.

Mais on doit voir actuellement que les ténèbres où les politiques se sont enveloppés sur ce point , ont la même source que ceux qui couvrent encore aujourd'hui les observateurs de la nature ; c'est avec son enveloppe , la conventionnelle de l'homme avec sa véritable force , qu'ils ont tout obscurci & tout défiguré.

De plus , nous avons vu le peu de fruits qu'ont produit toutes ces observations sur la nature , par

lesquelles on a voulu la séparer d'une cause active & intelligente, dont le concours & le pouvoir ont été démontrés d'une nécessité absolue.

Nous saurons donc que la marche des politiques étant semblable, doit être également infructueuse : ils ont cherché dans l'homme isolé les principes des gouvernements, & ils ne les y ont pas plus trouvés, que les observateurs n'ont trouvé dans la matière la source de ses effets & de tous ses résultats.

Ainsi, de même qu'une circonférence sans centre ne peut pas se concevoir, de même aucune de ces sciences ne peut marcher sans son appui ; c'est pourquoi tous ces systèmes ne peuvent se soutenir, & tombent sans autre cause que celle de leur propre débilité.

Si par son origine première, l'homme étoit destiné à être chef & à commander, ainsi que nous l'avons assez clairement établi, quelle idée devons-nous nous former de son empire dans ce premier état, & sur quels êtres appliquerons-nous son autorité ? sera-ce sur ses égaux ? Mais dans tout ce qui existe & dans tout ce que nous pouvons concevoir, rien ne nous donne l'exemple d'une pareille loi, tout nous dit au contraire qu'il ne sauroit y avoir d'autorité que sur des êtres inférieurs, & que ce mot d'*autorité* porté nécessairement avec lui-même l'idée de la supériorité.

Sans nous arrêter donc plus long-temps à examiner sur quels êtres s'étendoient alors les droits de l'homme, il nous suffit de reconnoître que ce ne pouvoit être sur ses semblables. Si cet homme fût resté dans ce premier état, il est donc certain
que

que jamais il n'auroit régné sur des hommes, & que la société politique n'auroit jamais existé pour lui, parce qu'il n'y auroit point eu pour lui de liens sensibles, ni de privation intellectuelle, que son seul objet auroit été d'exercer pleinement ses facultés, & non comme aujourd'hui d'en opérer péniblement la réhabilitation.

Lorsque l'homme se trouva déchu de cette splendeur, & qu'il fut condamné à la malheureuse condition où il est réduit à présent, ses premiers droits ne furent point abolis, ils ne furent que suspendus, & il lui est toujours resté le pouvoir de travailler & de parvenir par ses efforts à les remettre dans leur première valeur.

Il pourroit donc même aujourd'hui gouverner comme dans son origine, & cela sans avoir ses semblables pour sujets. Mais cet empire dont nous parlons, l'homme ne le peut recouvrer & en jouir que par les mêmes titres qui l'ont rendu maître autrefois, & ce n'est absolument qu'en portant son ancien sceptre qu'il parvient à reprendre avec fondement le nom de roi. Ce fut là sa condition première, & celle à laquelle il peut encore prétendre par l'essence invariable de sa nature; en un mot, telle est son ancienne autorité, dans laquelle, nous le répétons, les droits d'un homme sur un autre homme n'étoient pas connus, parce qu'il étoit hors de toute possibilité que ces droits existassent entre des êtres égaux, dans leur état de gloire & de perfection.

Or, dans l'état d'expiation que l'homme subit aujourd'hui, non-seulement il est à portée de recouvrer les anciens pouvoirs dont tous les hommes auroient joui, sans que leurs sujets fussent pris

parmi leur espece, mais il peut acquérir encore une autre droit dont il n'avoit pas la connoissance dans son premier état; c'est celui d'exercer une véritable autorité sur d'autres hommes; & voici d'où ce pouvoir est provenu.

Dans cet état de réprobation où l'homme est condamné à ramper, & où il n'apperçoit que le voile & l'ombre de la vraie lumiere, il conserve plus ou moins le souvenir de sa gloire, il nourrit plus ou moins le désir d'y remonter, le tout en raison de l'usage libre de ses facultés intellectuelles, en raison des travaux qui lui sont préparés par la justice, & de l'emploi qu'il doit avoir dans l'œuvre.

Les uns se laissent subjuguier, & succombent aux écueils semés sans nombre dans ce cloaque élémentaire, les autres ont le courage & le bonheur de les éviter.

On doit donc dire que celui qui s'en préservera le mieux, aura le moins laissé défigurer l'idée de son principe, & se sera le moins éloigné de son premier état. Or, si les autres hommes n'ont pas fait les mêmes efforts, qu'ils n'aient pas les mêmes succès ni les mêmes dons, il est clair que celui qui aura tous ces avantages sur eux, doit leur être supérieur, & les gouverner.

Premièrement il leur sera supérieur par le fait même, parce qu'il y aura entr'eux & lui une différence réelle fondée sur des facultés & des pouvoirs dont la valeur sera évidente; il le sera en outre par nécessité, parce que les autres hommes s'étant moins exercés, & n'ayant pas recueilli les mêmes fruits, auront vraiment besoin de lui, comme étant dans l'indigence & dans l'obscurcissement de leurs propres facultés.

S'il est un homme en qui cet obscurcissement aille jusqu'à la *dépravation*, celui qui se fera préservé de l'un & de l'autre, devient son maître, non-seulement par le fait & par nécessité, mais encore par devoir. Il doit s'emparer de lui, & ne lui laisser aucune liberté dans ses actions, tant pour satisfaire aux loix de son principe, que pour la sûreté & l'exemple de la société; il doit enfin exercer sur lui tous les droits de l'esclavage & de la servitude, droits aussi justes & aussi réels dans ce cas-ci, qu'inexplicables & nuls dans toute autre circonstance.

Voilà donc quelle est la véritable origine de l'empire temporel de l'homme sur ses semblables, comme les liens de sa nature corporelle ont été l'origine de la première société.

Cet empire toutefois, loin de contraindre & de gêner la société naturelle, doit être regardé comme en étant le plus ferme appui, & le moyen le plus sûr par lequel elle puisse se soutenir, soit contre les crimes de ses membres, soit contre les attaques de tous ses ennemis.

Celui qui s'en trouve revêtu, ne pouvant être heureux qu'autant qu'il se soutient dans les *vertus* qui le lui ont fait acquérir, cherche pour son propre intérêt à faire le bonheur de ses sujets. Et qu'on ne croie pas que cette occupation doive être vaine & sans fruit; car l'homme dont nous offrons ici l'idée, ne peut être tel sans avoir en lui tous les moyens de se conduire avec certitude, & sans que ses recherches ne lui rendent des résultats évidents.

En effet, la lumière qui éclairait l'homme dans son premier état, étant une source inépuisable

de facultés & de *vertus*, plus il peut s'en rapprocher, plus il doit étendre son empire sur les hommes qui s'en éloignent, & aussi plus il doit connoître ce qui peut maintenir l'ordre parmi eux, & assurer la solidité de l'état.

Par le secours de cette lumière, il doit pouvoir embrasser, & soigner avec succès toutes les parties du gouvernement, connoître évidemment les vrais principes des loix & de la justice, les regles de la discipline militaire, les droits des particuliers & les siens, ainsi que cette multitude de ressorts qui sont les mobiles de l'administration.

Il doit même pouvoir porter ses vues & étendre son autorité jusques sur ces parties de l'administration, qui n'en font pas aujourd'hui l'objet principal dans la plupart des gouvernements, mais qui, dans celui dont nous parlons, en doivent être le plus ferme lien, savoir, la religion & la guérison des maladies. Enfin, il n'est pas jusqu'aux arts, soit d'agrément, soit d'utilité, dont il ne puisse diriger la marche & indiquer le véritable goût. Car le flambeau qu'il est assez heureux d'avoir à la main, répandant une lumière universelle, doit l'éclairer sur tous ces objets, & lui en laisser voir la liaison.

Ce tableau, tout chimérique qu'il doit paroître, n'a cependant rien qui ne soit conforme à l'idée que nous nous trouverons avoir des rois, quand nous la voudrons approfondir.

En réfléchissant sur le respect que nous leur portons, ne verrons-nous pas que nous les regardons comme devant être l'image & les représentants d'une main supérieure, & comme tels suf-

ceptibles de plus de *vertus*, de force, de lumière & de sagesse que les autres hommes? N'est-ce pas avec une sorte de regret que nous les voyons exposés aux foiblesses de l'humanité? Et ne semblerions-nous pas désirer qu'ils ne se fissent jamais connoître que par des actes grands & sublimes comme la main qui est censée les avoir placés tous sur le trône?

Que dis-je, n'est-ce pas sous cette autorité sacrée qu'ils s'annoncent, & qu'ils font valoir tous leurs droits? Quoique nous n'ayions pas la certitude qu'ils agissent par elle, n'est-ce pas de ce que nous en sentons la possibilité, que naît cette espece d'effroi qui résulte de leur puissance, & cette vénération qu'ils nous inspirent?

Tout ceci nous indique donc que leur première origine est supérieure aux pouvoirs & à la volonté des hommes, & doit nous confirmer dans l'idée que j'ai présentée, que leur source est au-dessus de celles que la politique leur a cherché.

Quant à ces facultés & à ces *vertus* innombrables que nous avons montrées, comme devant se trouver dans les rois qui auroient recouvré leur ancienne lumière; ce sont encore les chefs des sociétés établies qui nous les annoncent, puisqu'ils agissent comme ayant la jouissance de tout ce que nous sentons devoir être en eux.

Leur nom n'est-il pas le sceau de toutes les puissances qu'ils versent dans leur empire? généraux, magistrats, princes, tous les ordres de l'état ne tiennent-ils pas d'eux leur autorité, & lorsque cette même autorité se transmet de main en main jusqu'aux derniers rameaux de l'arbre

social , n'est-ce pas toujours en vertu de la première émanation ? Ne faut-il pas même toujours leur attache pour l'exercice des talents utiles , & quelquefois pour celui des talents qui ne sont qu'agréables ?

Dans tous ces cas , les souverains nous donnent eux-mêmes un signe évident qu'ils sont comme le centre & la source d'où doivent sortir tous les privilèges & tous les pouvoirs qu'ils communiquent ; car l'acte même de cette communication , & les formalités qui l'accompagnent , montrent toujours qu'ils sont , ou qu'ils peuvent être dirigés dans leur choix par une lumière sûre , & qu'ils sont éclairés sur la capacité des sujets à qui ils confient une partie de leurs droits. Et même ces précautions de leur part , ainsi que les décisions qui en résultent , supposent non-seulement leur capacité personnelle , mais encore elles en sont comme autant de témoignages.

Car toutes les informations que les souverains sont prendre dans les différents cas qui se présentent , & l'adhésion qu'ils apportent aux lumières & aux décisions de leurs différents tribunaux , ne doivent point être regardées comme des suites de leur ignorance sur les différentes matières soumises à leur législation. Ce n'est point qu'ils soient censés ne pouvoir connoître par eux-mêmes ; au contraire , on ne peut se dispenser de le supposer , puisque ce sont eux-mêmes qui créent ces juridictions ; mais c'est que faisant dans le temporel les fonctions d'un être vrai & infini , ils sont chargés comme lui de l'action totale & infinie , & sont comme lui dans la nécessité indispensable de ne pouvoir opérer les actions bornées & particu-

res, que par leurs attributs & par les agents de leurs facultés.

Si nous entrons dans le détail de tous les ressorts qui agissent & soutiennent les gouvernements politiques, nous en ferions la même application aux facultés des chefs qui les dirigent ; l'exercice de la justice, tant civile que criminelle, quoique se faisant par d'autres mains que les leurs, mais toujours par leur autorité, annonçeroit assez clairement qu'ils pourroient avoir les moyens de découvrir les droits & les fautes de leurs sujets, & de fixer avec certitude l'étendue & le soutien des uns, en même temps que la réparation des autres. Le soin qu'ils prennent de veiller à la conservation des loix du gouvernement, à la pureté des mœurs, au maintien des dogmes & des pratiques de la religion, à la perfection des sciences & des arts, tout cela, dis-je, nous rappelleroit qu'il doit être en eux une lumière féconde qui s'étend à tout, & par conséquent qui connoît tout.

Nous ne nous écartons donc point de la vérité, en attribuant à l'homme revêtu de tous les privilèges de son premier état, les avantages dont les rois nous retracent si sensiblement l'image, & nous pouvons dire avec raison qu'ils nous instruisent par là, de ce que l'homme pourroit & devoit être, même au milieu de la région impure qu'il habite aujourd'hui.

Je ne me dissimule pas, cependant, la multitude d'objections que doit faire naître ce point de vue sous lequel je viens de présenter les rois, & en général tous les chefs des sociétés. Accoutumés, comme sont les hommes, à expliquer

les choses par elles-mêmes, & non par leur principe, il doit être nouveau pour eux d'appercevoir, à tous leurs droits & à toutes leurs puissances, une source qui n'est plus à eux, mais qui néanmoins est si analogue avec eux.

Aussi étant peu faits à ces principes, ils commenceront par me demander quelle preuve les nations pourront avoir de la légitimité de leurs chefs, & sur quoi elles pourront juger que ceux qui en occupent la place, ne les ont point abusées.

Je ne crains pas de me trop avancer, en disant que les témoignages en seront évidents, soit pour les chefs, soit pour les sujets, qui auront su faire un juste & utile usage de leurs facultés intellectuelles, & je renvoie pour cet article, à ce que j'ai dit précédemment sur les témoignages d'une religion vraie. La même réponse peut servir à l'objection présente, parce que l'institution sacrée & l'institution politique ne devroient avoir que le même but, le même guide & la même loi; aussi devroient-elles toujours être dans la même main, & lorsqu'elles se sont séparées, elles ont l'une & l'autre, perdu de vue leur véritable esprit, qui consiste dans une parfaite intelligence & dans l'union.

La seconde question qu'on pourra me faire, c'est de savoir, si en admettant la possibilité d'un gouvernement, tel que celui que je viens de représenter, on peut en trouver des exemples sur la terre.

Je ne serois pas cru, sans doute, si je voulois persuader que tous les gouvernements établis sont conformes au modele qu'on vient de voir, parce

qu'en effet le plus grand nombre en est très-éloigné ; mais je prie mes semblables , d'être bien convaincus que les vrais souverains , ainsi que les légitimes gouvernements , ne sont pas des êtres imaginaires , qu'il y en eu de tout temps , qu'il y en a actuellement , & qu'il y en aura toujours , parce que cela entre dans l'ordre universel , parce qu'enfin cela tient au *grand œuvre* , qui est autre chose que la pierre philosophale.

Une troisième difficulté , qui se présentera naturellement d'après les principes qui ont été établis , c'est d'y avoir vu que tout homme par sa nature , puisse espérer de recouvrer la lumière qu'il a perdue , & cependant que je reconnoisse des souverains parmi les hommes ; car , si chaque homme parvient au terme de sa réhabilitation , quels seront les chefs ? Tous les hommes ne seront-ils pas égaux , ne seront-ils pas tous des rois ?

Cette difficulté ne peut plus subsister après ce que j'ai dit sur les obstacles qui arrêtent si souvent l'homme dans sa carrière , & qui , multipliés encore par ses imprudences & l'usage faux de sa volonté , sont de sa part si rarement & si inégalement surmontés.

On pourroit même rappeler ici ce que j'ai dit sur les différences naturelles des facultés intellectuelles des hommes , où l'on a pu remarquer que même en ne les comparant que sous ce point de vue , il resteroit toujours une inégalité entr'eux , mais inégalité qui ne leur seroit point pénible , & qui ne les humilieroit pas , parce que leur grandeur seroit réelle dans chacun d'eux , & non pas relative ,

comme celle qui n'est que conventionnelle & arbitraire.

C'est ce qui nous est représenté en quelque sorte dans les loix de l'institution militaire, celui de tous les ouvrages des hommes qui nous peigne plus fidèlement l'état premier, & qui, comme tel, est le plus noble de tous leurs établissemens ; quoique n'ayant pas une base plus vraie, ni plus solide que leurs autres œuvres, il ne doit tenir aux yeux de l'homme sensé, que le premier rang dans l'ordre des préjugés ; mais, je le répète, il est si noble, il engage à tant de vertus, qu'on oublie presque qu'il auroit besoin d'être vrai.

Ainsi, regardant cette institution, comme celle qui s'applique le mieux au principe de l'homme, nous remarquerons que tous les membres qui composent un corps militaire, sont censés revêtus & doués chacun des facultés particulières qui sont propres à leur grade. Ils sont censés, chacun dans leur classe, avoir atteint & rempli le but qui leur est assigné.

Cependant, quoique ces membres soient tous inégaux, il n'y a point de difformité dans leur assemblage, ni d'humiliation pour les individus, parce que le devoir de chacun est fixe, & que là il n'est pas honteux d'être inférieur aux autres membres du même corps, mais seulement d'être inférieur à son grade.

En même temps, ces corps militaires, étant composés de membres inégaux, ne peuvent jamais demeurer un moment sans chef, puisqu'il y aura toujours un de ces membres qui sera supérieur à l'autre.

Si ces corps n'étoient pas l'ouvrage de la main de l'homme , les différences & la supériorité de leurs membres seroient fixes , & ce seroit la qualité & le prix réel du sujet qui serviroient de regle. Mais , lorsque le législateur n'est pas conduit par sa vraie lumiere , & que cependant il a toujours à agir , il y supplée en établissant une valeur & un mérite plus faciles à connoître , & qui n'ont besoin que du secours des yeux corporels pour être déterminés. C'est l'ancienneté , qui , après la différence des grades , fixe les droits dans les corps militaires ; & n'y eût-il que deux soldats dans un poste , la loi veut que le plus ancien commande l'autre.

Cette loi , toute factice qu'elle soit , n'est-elle pas un indice de la justesse du principe que j'ai exposé ; & en supposant tous les hommes en possession de leurs privileges , comme il n'y auroit jamais une entiere égalité entr'eux , ne pourroit-on pas croire qu'ils auroient toujours des rois ?

Ce seroit néanmoins la plus grande des absurdités , que de prendre cette comparaison à la lettre ; les corps militaires , n'étant que l'ouvrage de l'homme , ne peuvent avoir que des différences conventionnelles , aussi là le supérieur & l'inférieur sont par leur nature de la même espece , & malgré ces distinctions si imposantes , tout s'y ressemble au fond , puisque ce sont toujours des hommes dans la privation.

Mais dans l'ordre naturel , si chaque homme parvenoit au dernier degré de sa puissance , chaque homme alors seroit un roi. Or , de même que les rois de la terre ne reconnoissent pas les autres rois

pour leurs maîtres , & que par conséquent ils ne sont point sujets les uns des autres ; de même , dans le cas dont il s'agit , si tous les hommes étoient pleinement réhabilités dans leurs droits , les maîtres & les sujets des hommes ne pourroient pas se trouver parmi des hommes , & ils seroient tous souverains dans leur empire. Mais , je le répète , ce n'est pas dans l'état actuel des choses , que les hommes parviendront tous à ce degré de grandeur & de perfection , qui les rendroit indépendants les uns des autres ; ainsi , depuis que cet état de réprobation subsiste , s'ils ont toujours eu des chefs pris parmi eux , il faut s'attendre qu'ils en auront toujours , & cela est même indispensable , jusqu'à ce que ce temps de punition soit entièrement accompli.

C'est donc avec confiance que j'établis sur la réhabilitation d'un homme dans son principe , l'origine de son autorité sur ses semblables , celle de sa puissance , & de tous les titres de la souveraineté politique.

Je ne crains pas même d'affirmer que c'est le seul & unique moyen d'expliquer tous les droits , & de concilier la multitude d'opinions différentes que les politiques ont enfantés sur cette matière ; parce que , pour reconnoître une supériorité dans un être , sur les êtres de la même classe , ce n'est pas dans ce en quoi il leur ressemble qu'il faut la chercher , mais dans ce en quoi il peut en être distingué.

Or , par leur nature actuelle , les hommes étant condamnés à la privation , se ressemblent tous absolument par cet endroit , à quelques nuances près ; ce n'est donc qu'en s'efforçant de faire dispa-

roître cette privation , qu'ils peuvent espérer d'établir des différences réelles entr'eux.

Je crois aussi ne pas pouvoir offrir à mes semblables un tableau plus satisfaisant, que celui de cette société qui, comme nous l'avons dit, seroit fondée sur les besoins corporels des hommes, & sur le désir qu'ils ont de connoître; & lui donner un chef tel que je viens de le peindre, c'est compléter & confirmer l'idée naturelle que nous portons tous secrètement en nous, de l'homme social & du principe des gouvernements.

En effet, nous n'y verrions régner qu'un ordre & une activité universelle, qui formeroient un tissu de délices & de joie pour tous les membres du corps politique; nous verrions que leurs maux corporels mêmes eussent trouvé là des adoucissements, parce que, selon que je l'ai indiqué, la lumière qui eût dirigé l'association, en auroit embrassé & éclairé toutes les parties. Alors, c'eût été au milieu des choses périssables nous présenter l'image la plus grande & l'idée la plus juste de la perfection; c'eût été rappeler cet heureux âge qu'on a dit n'exister que dans l'imagination des poètes, parce que nous en étant éloignés, & n'en connoissant plus la douceur, nous avons eu la foiblesse de croire que, puisqu'il avoit passé pour nous, il devoit avoir cessé d'être.

En même-temps, si telle est la loi qui devroit lier & gouverner les hommes; si c'est là le seul flambeau qui puisse, sans injustice, les réunir en corps, il est donc certain, qu'en l'abandonnant, ils ne peuvent s'attendre qu'à l'ignorance, & à

toutes les misères inévitables pour ceux qui errent dans l'obscurité.

Alors, si par l'examen que l'on va voir des gouvernements reçus, il s'y trouve des difformités, on pourra conclure avec raison qu'elles ne subsistent que par l'éloignement de cette même lumière, & parce que ceux qui ont fondé les corps politiques, n'en ont pas connu les principes, ou que leurs successeurs en ont laissé altérer la pureté.

Mais, avant d'entreprendre cet important examen, je dois tranquilliser les gouvernements ombrageux, qui pourroient s'alarmer de mes sentiments, & craindre qu'en dévoilant leur défectuosité, j'anéantisse le respect qui leur est dû; &, quoique j'aie déjà montré, dans quelques endroits du sujet qui m'occupe actuellement, ma vénération pour la personne des souverains, autant que pour leur caractère, il est convenable de réitérer ici cette protestation, afin de bien persuader à tous ceux qui liront cet ouvrage, que je ne respire que l'ordre & la paix, que je fais à tous les sujets un devoir indispensable de la soumission à leurs chefs, & que je condamne sans réserve toute insubordination & toute révolte, comme étant diamétralement contraires aux principes que je me suis proposé d'établir.

On ne pourra se dispenser d'ajouter foi à cette authentique déclaration, lorsqu'on voudra se rappeler ce que j'ai établi précédemment sur la loi qui doit ici-bas diriger l'homme dans toute sa conduite. N'ai-je pas montré que l'enchaînement de ses souffrances n'étoit qu'une suite du faux usage

de sa volonté ; que l'usage de cette volonté n'étoit devenu faux que quand l'homme avoit abandonné son guide , & que , par conséquent , s'il avoit la même imprudence aujourd'hui , il ne feroit par-là que perpétuer ses crimes & augmenter d'autant ses malheurs ?

Je condamne absolument la rébellion , dans le cas même où l'injustice du chef & du gouvernement seroit à son comble , & où ni l'un ni l'autre ne conserveroit aucunes traces des pouvoirs qui les constituent ; parce que , toute inique , toute révoltante que pourroit être une pareille administration , j'ai fait voir que ce n'est point le sujet qui a établi ses loix politiques & ses chefs , ainsi ce n'est point à lui à les renverser.

Mais il faut en donner des raisons plus sensibles encore ; si le mal n'est que dans l'administration , & que le chef se soit conservé dans cette force & ces droits incontestables que nous lui supposons , comme étant le fruit de son travail & des *exercices* qu'il aura faits , il aura en lui toutes les facultés nécessaires , pour démêler le vice du gouvernement & pour y remédier , sans que le sujet soit dans le cas d'y porter la main.

Si le vice est en même-temps dans le gouvernement & dans le chef , mais que le sujet ait su s'en préserver , en remplissant cette obligation commune à tous les hommes , de ne jamais s'écarter de la loi invariable qui doit les conduire , celui-ci saura se mettre à couvert des vexations , sans employer la violence : ou bien il saura reconnoître si ce n'est point d'une main supérieure que part

le fléau ; alors il se gardera d'en murmurer , ni de s'opposer à la justice.

Enfin , si le vice étoit à la fois dans le chef , dans l'administration & dans le sujet , alors il ne faudroit plus me demander ce qu'il y auroit à faire ; car ce ne seroit plus un gouvernement , ce seroit un brigandage ; or , pour les brigandages , il n'y a pas de loix.

Il seroit même inutile d'annoncer aux hommes dans un pareil désordre , que plus ils s'y livreront , plus ils s'attireront de souffrances & d'afflictions ; que l'intérêt de leur vrai bonheur leur défendra toujours de repousser l'injustice par l'injustice , & que les maux les poursuivront , tant qu'ils ne s'efforceront pas de plier leur pensée & leur volonté à leur regle naturelle. Ces discours ne trouveroient aucun excès dans cette confusion tumultueuse ; car ils sont le langage de la raison , & l'être livré à lui-même ne raisonne point.

Qu'on ne m'objecte pas de nouveau , cette difficulté de savoir à quels signes chacun pourra discerner si les choses sont ou non dans l'ordre , & quand on devra agir ou s'arrêter. J'ai assez fait entendre que tout homme étoit né pour avoir la certitude de la légitimité de ses actions , qu'elle est indispensable pour fixer la mortalité de toute sa conduite , & qu'ainsi tant que cette preuve lui manque , il s'expose s'il fait un pas.

D'après cela , l'on peut juger si je permets à l'homme la moindre imprudence , & à plus forte raison le moindre acte de violence & d'autorité privée.

Je crois donc que cet aveu de ma part peut rassurer les souverains sur les principes qui me conduisent ; ils n'y verront jamais qu'un attachement inviolable pour leur personne , & que le plus sublime respect pour le rang sacré qu'ils occupent ; ils y verront que même s'il y avoit parmi eux des usurpateurs & des tyrans , leurs sujets n'auroient aucun prétexte légitime , pour leur porter la moindre atteinte.

Si des rois lisoient jamais cet écrit , ils ne se persuaderoient pas , je pense , que par cette soumission que je leur voue , j'augmente en rien leurs pouvoirs , & que je les dispense de cette obligation où ils sont comme hommes , d'assujettir leur marche à la règle commune qui devoit nous diriger tous.

Au contraire , si ce n'est que par l'intime connoissance qu'ils sont censés avoir de cette règle , & par leur fidélité à l'observer qu'ils ont dû porter le titre de rois , leur rendre le droit de s'en écarter , ce seroit favoriser l'imposture , & insulter au nom même qui nous les fait honorer.

Ainsi , si le sujet n'a pas le droit de venger une injustice de leur part , ils doivent savoir qu'ils ont encore moins celui d'en commettre ; parce qu'en qualité d'hommes , le souverain & le sujet ont la même loi ; que l'état politique ne change rien à leur nature d'êtres pensants , qu'il n'est qu'une charge de plus pour tous les deux , & que l'un & l'autre ne peuvent & ne doivent rien faire par eux-mêmes.

J'ai pensé qu'il étoit à propos de faire cette formelle déclaration avant d'entrer dans l'exa-

34 *De l'instabilité des gouvernements.*

men des corps politiques , & je crois actuellement pouvoir suivre mon dessein sans inquiétude , parce que tout défectueux que paroîtroient les gouvernements , je ne peux plus être soupçonné de travailler à leur ruine ; puisqu'au contraire , tout ce que j'aurois à ambitionner , ce seroit de leur faire goûter les seuls moyens qui soient évidemment propres à leur bonheur & à leur perfection.

EN premier lieu , ce qui doit faire présumer que la plupart des gouvernements n'ont point eu pour base le principe que j'ai établi ci-devant ; savoir , la réhabilitation des souverains dans leur lumière primitive , c'est que presque tous les corps politiques qui ont existé sur la terre , ont passé.

Cette simple observation ne nous permet guere d'être persuadés qu'ils eussent un fondement réel , & que la loi qui les avoit constitués , fût la véritable ; car cette loi dont je parle ayant , par sa nature , une force vivante & invincible , tout ce qu'elle auroit lié , devroit être indissoluble , tant que ceux qui auroient été préposés pour en être les ministres , ne l'auroient pas abandonnée.

Il faut donc , ou qu'elle ait été méconnue dans l'origine des gouvernements dont il s'agit , ou qu'elle ait été négligée dans les temps qui ont suivi leur institution , parce que sans cela ils subsisteroient encore.

Et certainement , ceci ne répugne point à l'idée que nous portons tous en nous , de la stabilité des effets d'une pareille loi ; selon les notions de vérité qui sont dans l'homme , ce qui

est ne passe point , & la durée est pour nous la preuve de la réalité des choses. Lors donc que les hommes se sont accoutumés à regarder les gouvernements comme passagers & sujets aux vicissitudes , c'est qu'ils les ont mis au rang de toutes les institutions humaines , qui n'ayant que leurs caprices , & leur imagination déréglée pour appui , peuvent vaciller dans leurs mains , & être anéanties par un autre caprice.

Néanmoins , & par une contradiction intolérable , ils ont exigé notre respect pour ces sortes d'établissements dont eux-mêmes reconnoissent la caducité.

N'est-il pas certain alors que dans leur aveuglement même , le principe leur parloit encore , & qu'ils sentoient que toutes vicieuses & toutes fragiles que fussent leurs institutions sociales , elles en représentoient une qui ne devoit avoir aucun de ces défauts ?

Ceci seroit suffisant pour appuyer ce que j'ai avancé sur la loi fixe qui doit présider à toute association ; mais , sans doute , malgré l'idée que nous avons tous d'une pareille loi , on hésitera toujours à y ajouter foi , parce qu'ayant vu disparaître tous les empires , il devient comme évident qu'ils ne peuvent pas être durables , & on aura peine à croire qu'il y en ait qui n'aient point passé.

C'est cependant une des vérités que je puisse le mieux affirmer , & je ne m'avance point trop , en certifiant à mes semblables , qu'il y a des gouvernements qui se soutiennent depuis que l'homme est sur la terre , & qui subsisteront jusqu'à la fin du temps ; & cela , par les mêmes raisons qui

m'ont fait dire qu'ici-bas il y avoit toujours eu , & qu'il y auroit toujours des gouvernements légitimes.

Je n'ai donc point eu tort de faire entendre que si les corps politiques qui ont disparu de dessus la terre , avoient été fondés sur un principe vrai , ils seroient encore en vigueur ; que ceux qui subsistent aujourd'hui , passeront infailliblement s'ils n'ont un pareil principe pour base , & que s'ils s'en étoient écartés , le meilleur moyen qu'ils eussent de se soutenir , ce seroit de s'en rapprocher.

Par la durée dont j'annonce qu'un gouvernement est susceptible , il est clair que je n'entends parler que d'une durée temporelle , puisqu'ils ne sont établis que dans le temps. Mais quoiqu'ils dussent finir avec les choses , ce seroit toujours jouir de la plénitude de leur action , que de la porter jusqu'à ce terme ; & c'est là ce qu'ils pourroient espérer , s'ils savoient s'appuyer de leur principe.

Je ne m'arrêterai point à citer pour preuve , cet orgueil avec lequel les gouvernements vantent leur ancienneté , ni les soins qu'ils se donnent pour reculer leur origine ; je ne rappellerai point non plus , les précautions qu'ils prennent pour leur conservation & pour leur durée , ni tous ces établissemens qu'ils forment sans cesse dans des vues éloignées , & dont les fruits ne peuvent être recueillis qu'après des siècles ; on voit que ce seroient là autant d'indices secrets de la persuasion où ils sont qu'ils devroient être permanents.

Alors donc , je le répète , dès que nous voyons s'éteindre un état , nous pouvons présumer sans

crainte , que sa naissance n'a pas été légitime , ou que les souverains qui l'ont gouverné successivement , n'ont pas tous cherché à se conduire par la lumière de ce flambeau naturel que nous leur rappelions comme devant être le guide de l'homme & le leur.

Par la raison contraire , il ne seroit pas encore temps de prononcer sur les gouvernements actuels , si nous n'avions que ce seul motif pour diriger nos jugemens ; parce que , tant que nous les verrions subsister , nous pourrions les supposer conformes au principe qui devroit les constituer tous , & ce ne seroit que leur destruction qui nous découvreroit s'ils sont défectueux.

Mais il est d'autres points de vue sous lesquels nous avons encore à les considérer , & qui peuvent nous aider à nous instruire de leurs défauts & de leurs irrégularités.

Le second vice que nous ne pouvons nous dissimuler dans les gouvernements admis , c'est qu'ils sont différens les uns des autres : Or , si c'étoit un principe vrai qui les eût formés , ce principe étant unique & toujours le même , se seroit manifesté par-tout de la même manière , & tous les gouvernements qu'il auroit produit seroient semblables. Ainsi , dès qu'il y a de la disparité entr'eux , nous ne pouvons plus admettre l'unité de leur principe , & très-certainement il doit y en avoir parmi eux qui sont illégalement établis.

Je ne m'arrête point à ces différences locales , qui étant amenées par les circonstances & par le cours continuel des choses , doivent journellement se faire sentir dans l'administration. Comme la marche de cette administration doit être réglée

38 *De la différence des gouvernements.*

elle-même par le principe constitutif universel, loin que les différences qu'elle admettra, selon les temps & les lieux, le puissent altérer, elles nous montreront bien plutôt sa sagesse & sa fécondité.

Je ne dois donc compter dans ce moment-ci que les diverses loix fondamentales, qui tiennent à la constitution de l'état.

De ce nombre sont les diverses formes de gouvernement, dont je n'envisagerai que les deux principales, parce que toutes les autres y tiennent plus ou moins; savoir, celle où la suprême puissance est dans une seule main, & celle où elle est à la fois dans plusieurs.

Si de ces deux sortes de gouvernement, l'on suppose que l'une est conforme au principe, il est bien à présumer que l'autre y est opposée; car l'une & l'autre étant si différentes, ne peuvent pas raisonnablement avoir la même base, ni la même origine.

Je ne puis, par conséquent, admettre cette opinion généralement reçue, qui détermine la forme d'un gouvernement d'après sa situation, son étendue & d'autres considérations de cette nature, par lesquelles on prétend fixer l'espece de législation la plus convenable à chaque peuple ou à chaque contrée.

Selon cette règle, ce seroit dans les causes secondaires que se trouveroit absolument la raison constitutive d'un état, & c'est ce qui répugne entièrement à l'idée que j'ai déjà donnée de cette cause ou de ce principe constitutif. Car, comme principe, il doit dominer par-tout, diriger tout. Etant lumineux, il peut, il est vrai, s'accom-

moder aux circonstances que je viens de citer , mais il ne doit jamais plier devant elles au point de se dénaturer , & de produire des effets contradictoires. En un mot , ce seroit renouveler l'erreur que nous avons dévoilée en parlant de la religion ; c'est-à-dire , que ce seroit chercher dans l'action & les loix des choses sensibles , la source d'un principe vrai , pendant que ce sont elles qui l'éloignent & qui le défigurent. Ainsi je persiste à soutenir que des deux formes de gouvernemens , dont je viens de parler , il y en a nécessairement une qui doit être vicieuse.

Si l'on me pressoit absolument de me décider sur celle qui mérite la préférence , quoique mon plan soit plutôt de poser les principes , que de donner mon avis , je ne pourrois me dispenser d'avouer que le gouvernement d'un seul , est sans contredit le plus naturel , le plus simple & le plus analogue aux véritables loix , que j'ai exposées précédemment comme étant essentielles à l'homme.

C'est en effet dans lui-même & dans le flambeau qui l'accompagne , que l'homme doit puiser ses conseils & toutes ses lumières ; si cet homme est roi , ses devoirs comme homme ne changent pas , ils ne font que s'étendre. Ainsi , dans ce rang élevé , ayant toujours le même œuvre à faire , il a aussi toujours les mêmes secours à espérer.

Ce n'est donc point dans les autres membres de son état , qu'il doit chercher ses guides , & s'il est homme , il saura se suffire à lui-même. Toutes les mains qui seront nécessairement employées dans l'administration , quoiqu'étant l'image du chef , chacune dans leur classe , n'auront pour

objet que de le seconder , & nullement de l'instruire & de l'éclairer , puisque nous avons reconnu en lui la source des immenses pouvoirs qui se répandent dans tout son empire.

Donc , si nous concevons qu'un homme puisse réunir en lui ces privileges , il seroit très-inutile qu'il y eût à la fois plusieurs hommes à la tête d'un gouvernement , puisqu'un seul peut alors la même chose que tous les autres.

Ainsi , quelques avantages qu'on voulût trouver dans le gouvernement de plusieurs , je ne pourrois regarder cette forme comme la plus parfaite , parce qu'il y auroit un défaut qui seroit la superfluité , & que dans l'idée que nous portons en nous d'un gouvernement vrai , il ne doit points'y trouver de défauts.

Cependant , quoique je donne la préférence au gouvernement d'un seul , je ne décide point encore que tous ceux qui ont cette forme soient vrais , selon toute la régularité du principe. Car enfin , même parmi les gouvernements d'un seul , il se trouve encore des différences infinies.

Dans les uns , le chef n'a presque aucune autorité ; dans les autres , il en a une absolue ; dans d'autres , il tient le milieu entre la dépendance & le despotisme ; rien n'est fixe , rien n'est stable en ce genre. C'est pour cela qu'il est très-probable que ce n'est pas encore par cette loi invariable , dont nous nous occupons , qu'ont été dirigés tous les gouvernements où la puissance est dans une seule main , & qu'ainsi nous ne devons pas les adopter tous.

Mais le troisieme , & en même temps le plus puissant motif qui doive nous tenir en suspens sur

la légitimité de toutes les institutions sociales de la terre, tant celles où il n'y a qu'un chef, que celles qui en ont plusieurs, c'est qu'elles sont universellement ennemies les unes des autres; or, très-certainement cette inimitié n'auroit pas lieu, si le même principe eût présidé à toutes ces associations, & qu'il en dirigeât continuellement la marche. Car l'objet de ce principe étant l'ordre, tant en général qu'en particulier, tous les établissemens auxquels il auroit présidé, n'auroient eu sans doute que ce même but; & loin que ce but eût été de s'envahir les uns & les autres, il eût été, au contraire, de se soutenir mutuellement contre le vice naturel & commun qui prépare sans cesse leur destruction.

Lors donc que je les vois employer réciproquement leurs forces les uns contre les autres, & s'écarter si grossièrement de leur objet, je dois présumer sans crainte, que dans le nombre de ces gouvernements, il ne se peut qu'il n'y en ait d'irréguliers & de vicieux.

Les politiques, je le fais, emploient tous leurs efforts pour pallier cette difformité. Ils considèrent les institutions sociales comme formées à l'instar des ouvrages de la nature; ensuite oubliant que, sur-tout entre leurs mains, la copie ne peut jamais être égale à son modele, ils transportent & attribuent à ces corps factices la même vie, la même faculté & les mêmes pouvoirs que ceux dont les êtres corporels de la nature sont revêtus, ils leur prêtent la même activité, la même force, le même droit de se conserver, & par conséquent, celui de repousser également les attaques, & de combattre leurs ennemis.

C'est par-là qu'ils justifient la guerre entre les nations, & la multitude des loix établies pour la sûreté, tant intérieure qu'extérieure des états.

Mais les législateurs eux-mêmes ne peuvent pas se dissimuler la foiblesse & la défectuosité des moyens qu'ils emploient pour le maintien de ces droits, & pour la conservation des corps politiques ; ils voient évidemment que si le principe actif qu'ils supposent dans leur ouvrage, étoit vivant, il animeroit sans violence, & conserveroit sans détruire, ainsi que le principe actif des corps naturels.

Or, dès qu'il arrive absolument tout le contraire, dès que les loix quelconques des gouvernements n'ont de force que pour anéantir, & qu'elles ne créent rien, le chef ne trouve plus une véritable puissance dans l'instrument dont il se sert, & il ne peut se nier à lui-même, que le principe qui lui a fait composer sa loi, ne l'ait trompé.

Alors, je demande quelle peut être cette erreur, si ce n'est de s'être abusé lui-même sur le genre de combat qu'il avoit à faire ; d'avoir eu la foiblesse de croire que ses ennemis étoient des hommes, & formoient les corps politiques ; qu'ainsi c'étoit contre ces corps qu'il devoit tourner toutes ses forces & toute sa vigilance. Or, comme cette idée est une des plus funestes suites des ténèbres où l'homme est plongé, il n'est pas étonnant que les droits qu'elle a fait établir, soient également faux, & dès-lors qu'ils ne puissent rien produire.

On ne doit point être surpris de me voir annoncer que l'homme ne peut avoir les hommes

pour ses véritables ennemis , & que par la loi de sa nature , il n'a vraiment rien à craindre de leur part ; parce qu'en effet , comme on a reconnu qu'ils ne sauroient par eux-mêmes devenir supérieurs les uns des autres , & qu'ils sont tous dans la même foiblesse & la même privation , il est certain que dans cet état ils n'ont aucun avantage réel sur leurs semblables ; & s'ils essayaient de faire usage contre lui des avantages corporels qui seroient en eux , comme l'adresse , l'agilité ou la force , celui qui seroit l'objet de leurs attaques , parviendrait sans doute à s'en préserver , en se laissant conduire par la loi première & universelle que j'ai présentée à chaque instant dans cet ouvrage , comme étant le guide indispensable de l'homme.

Si , au contraire , c'étoit en vertu des facultés de cette même loi , & par la puissance du principe qui l'a prescrite , que l'homme trouvât réellement des supérieurs ; comme ceux qui auroient ces pouvoirs ne les emploieroient que pour son propre bien & pour son vrai bonheur , il est clair qu'il n'auroit rien à craindre de leur part , & qu'il 'auroit tort de les regarder comme ses ennemis.

C'est donc par foiblesse & par ignorance que l'homme est timide avec ses semblables ; c'est pour avoir mal saisi le but de son origine , & l'objet de sa destination sur la terre ; & si , comme nous l'avons observé , l'on voit , entre les différents gouvernements , une jalousie & averse inimitié , nous devons croire que cette erreur n'a pas eu une autre source , ni un autre principe , & que par conséquent , la lumière qui a présidé à leur association n'a

44 *Des trois vices des gouvernements.*

pas tous les droits qu'elle auroit à notre confiance , si elle eût été aussi pure qu'elle auroit dû l'être.

Indépendamment des vices d'administration dont nous parlerons ensuite , nous observerons donc ici trois vices essentiels ; savoir , l'instabilité , la disparité & la haine , qui se montrent clairement parmi les gouvernements reçus , lorsqu'on les considère en eux-mêmes & dans leurs rapports respectifs ; sur cela seul je serois en droit d'assurer que ces associations se sont formées par la main de l'homme , & sans le secours de la loi supérieure qui doit leur donner la sanction , & que cette sanction ayant été négligée , les gouvernements , qui ne peuvent tous se soutenir que par elle , ont dégénéré de leur premier état.

Mais comme je me suis imposé la loi de ne prononcer sur aucun , je ne porterai point encore ici mon jugement , d'autant que chacun de ces gouvernements pourroit trouver des objections à faire pour se défendre de l'inculpation. Si ceux qui se sont éteints ont été faux , ceux qui subsistent , peuvent ne pas l'être ; si parmi ceux-ci j'ai remarqué une différence presque universelle , d'où j'ai conclu qu'il y en avoit nécessairement de mauvais , je n'ai condamné , & même encore en général , que le gouvernement de plusieurs ; ainsi les gouvernements d'un seul n'ont point été compris dans ce jugement.

Enfin , si je trouve même entre les gouvernements d'un seul , une haine marquée , ou pour parler plus décemment , une rivalité générale , chacun d'eux pourroit opposer qu'il est dépositaire de ces droits réels qui devraient présider à toute société , & alors qu'il est de son devoir de se tenir en garde contre les autres états.

Ce sont toutes ces raisons réunies , qui m'empêcheront toujours de donner mon sentiment sur aucun des corps politiques actuels ; mais comme mon dessein est en même temps de les mettre tous dans le cas de pouvoir se juger eux-mêmes , je vais leur offrir d'autres observations qui les aideront à diriger leurs jugements sur ce qu'ils sont & sur ce qu'ils devroient être.

C'est sur leur administration que je vais actuellement jeter la vue , parce que pour qu'un gouvernement soit conforme au principe vrai , son administration doit se conduire par des loix certaines & dictées par la vraie justice ; si au contraire , elle se trouve injuste & fautive , ce sera aux gouvernements qui l'emploient , à en tirer les conséquences sur la légitimité du principe & du mobile auxquels ils doivent leur naissance.

L'administration des corps politiques a deux choses principales à régler ; premièrement , les droits de l'état & de chacun des membres ; ce qui fait l'objet du droit public & de la justice civile : secondement , elle a à veiller à la sûreté de la société , tant générale que particulière ; ce qui fait l'objet de la guerre , de la police & de la justice criminelle. Chacune de ces branches ayant des loix pour se diriger , il ne faut pour nous assurer de leur justesse , qu'examiner si ces loix émanent directement du principe vrai , ou si elles sont établies par l'homme seul , privé de son guide. Commençons par le droit public.

Je n'en examinerai qu'un seul article , parce qu'il suffira pour indiquer l'obscurité où cette partie de l'administration est encore plongée ; c'est celui des échanges que les souverains font souvent

entr'eux , de différentes parties de leurs états , selon leur convenance.

Je demande , en effet , si après qu'un sujet a prêté , ou est censé avoir prêté serment de fidélité à un souverain , celui-ci a le droit de l'en délier , & cela même malgré tous les avantages qui peuvent en résulter pour l'état. L'usage où sont les souverains de ne pas prendre l'aveu des habitants des contrées qu'ils échangent , n'annonce-t-il pas que l'ancien serment n'a pas été libre , & que le nouveau ne le sera pas davantage. Or , cette conduite peut-elle jamais être conforme aux idées que les législateurs eux-mêmes veulent nous donner d'un gouvernement légitime ?

Dans celui dont j'ai annoncé la vérité & l'existence indestructible , ces échanges sont également en usage , & ceux qui se pratiquent parmi les gouvernements reçus , n'en sont que l'image , parce que l'homme ne peut rien inventer ; mais les formalités en sont différentes , & dictées par des motifs qui en rendent tous les actes équitables ; c'est-à-dire , que l'échange y est libre & volontaire de part & d'autre ; qu'on n'y regarde pas les hommes comme attachés au sol , & faisant partie du domaine ; en un mot , qu'on ne confond pas leur nature avec celle des possessions temporelles.

Je n'ose parler ici de ces illustres usurpations par lesquelles les différents gouvernements prétendent acquérir un droit de propriété sur des nations paisibles & ignorées , ou même sur des contrées voisines & sans défense , par cela seul qu'ils manifestent contr'elles leur force & leur cupidité. Il est vrai que tout se faisant par réaction

2

dans l'univers , la justice a souvent laissé armer des peuples pour la punition des peuples criminels ; mais en servant réciproquement de ministres à sa vengeance , ils n'ont fait qu'augmenter leurs propres crimes & leur propre souillure , & ces horribles envahissements dont nous avons sous les yeux tant d'affreux exemples , ont peut-être été moins funestes à ceux qui en ont été les victimes , qu'à ceux qui les ont opérés. Venons à l'examen de la loi civile.

Je suppose tous les droits de propriété établis , je suppose le partage de la terre fait légitimement parmi les hommes , ainsi qu'il a eu lieu dans l'origine , par des moyens que l'ignorance feroit regarder aujourd'hui comme imaginaires. Alors , quand l'avarice , la mauvaise foi , l'incertitude même viendront à produire des contestations , qui pourra les terminer ? Qui pourra assurer des droits menacés par l'injustice , & réhabiliter ceux qui auroient dépéri ? Qui pourra suivre la filiation des héritages & des mutations , depuis le premier partage jusqu'au moment de la contestation ? Et cependant , comment remédier à tant de difficultés , sans avoir la connoissance évidente de la légitimité de ces droits , & sans pouvoir à coup sûr désigner le véritable propriétaire ? Comment juger sans avoir cette certitude , & comment oser prononcer sans être sûr que l'on ne couronne pas une usurpation ?

Or , personne n'osera nier que cette incertitude ne soit comme universelle , d'où nous conclurons hardiment que la justice civile est souvent imprudente dans ses décisions.

Mais voici où elle est bien plus condamnable

encore , & où elle montre à découvrir sa témérité ; c'est lorsque dans l'extrême embarras où elle se trouve fréquemment , de reconnoître l'origine des différents droits & des différentes propriétés , elle fixe une borne à ses recherches , en assignant un temps pendant lequel toute possession paisible devient légitime , ce qu'elle appelle *prescription* ; car je demande , dans le cas où la possession seroit mal acquise , s'il est un temps qui puisse effacer une injustice.

Il est donc évident que la loi civile agit d'elle-même en ce moment , il est évident que c'est elle qui crée la justice , pendant qu'elle ne doit que l'exécuter , & qu'elle répète par-là cette erreur universelle par laquelle l'homme confond toujours les choses avec leur principe.

Il suffiroit peut-être de me borner à ce seul exemple sur la justice civile , quoiqu'elle pût m'en offrir plusieurs autres qui déposeroient également contr'elle , tels que ces variétés , ces contradictions où elle est exposée à tous les pas & qui l'obligent à se désavouer elle-même dans mille occasions.

J'ajouterai seulement qu'il est une circonstance où elle découvre tout-à-fait son imprudence & son aveuglement , & où le principe de justice qui devroit toujours diriger sa marche , est blessé bien plus grièvement que lorsqu'elle porte des jugements hasardés sur de simples possessions. C'est lorsque pour d'autres causes que pour l'adultère , elle prononce la séparation des personnes liées par le mariage. En effet , l'adultère est le seul motif sur lequel elle puisse légitimement désunir les époux , parce que c'est la seule contravention
qui

qui blesse directement l'alliance , & que par cela seul elle est rompue , puisque c'étoit sur cette union sans partage qu'elle étoit fondée. Ainsi , lorsque la loi civile se laisse guider par d'autres considérations , elle annonce avec évidence , qu'elle n'a pas la premiere idée d'un pareil engagement.

Je ne peux donc me dispenser d'avouer combien la marche de la loi civile est défectueuse ; tant dans ce qui regarde la personne des membres de la société , que dans ce qui regarde tous leurs droits de propriété ; ce qui m'empêche absolument de regarder cette loi comme conforme au principe qui devrait avoir dirigé l'association , & me force à reconnoître ici la main de l'homme , au lieu de cette main supérieure & éclairée qui devrait tout faire en sa place.

Je m'en tiendrai-là sur la premiere partie de l'administration des corps politiques ; mais avant de passer à la seconde , je crois à propos de dire un mot sur l'adultere que nous avons annoncé comme étant la seule cause légitime de la dissolution des mariages.

L'adultere est le crime du premier homme , quoiqu'avant qu'il le commît , il n'y eût point de femmes. Depuis qu'il y en a , l'écueil qui le conduisit à son premier crime , subsiste toujours , & en outre les hommes sont exposés à l'adultere de la chair. De façon que ce dernier adultere ne peut avoir lieu sans être précédé du premier.

Ce que je dis deviendra sensible , si l'on conçoit que le premier adultere ne s'est commis que parce que l'homme s'est écarté de la loi qui lui avoit été prescrite , & qu'il en a suivi une toute opposée ;

or, l'adultère corporel répète absolument la même chose, puisque le mariage pouvant être dirigé par une loi pure, ne doit pas être l'ouvrage de l'homme plus que ses autres actions; puisque cet homme ne devant pas avoir formé lui-même son lien, n'a pas en lui le droit de le pouvoir rompre; puisqu'enfin se livrer à l'adultère, c'est révoquer de sa propre autorité la volonté de la cause universelle temporelle, qui est censée avoir conclu l'engagement, & en écouter une qu'elle n'a point approuvée. Ainsi, la volonté de l'homme précédant toujours ses actions, il ne peut s'oublier dans ses actes corporels, sans s'être auparavant oublié dans sa volonté, de façon qu'en se livrant aujourd'hui à l'adultère de la chair, au lieu d'un crime, il en commet deux.

Si celui qui lira ceci est intelligent, il pourra bien démêler dans l'adultère de la chair, quelques indices plus clairs de l'adultère commis par l'homme avant qu'il fût soumis à la loi des éléments. Mais autant je désire qu'on y parvienne, autant mes obligations m'interdisent le moindre éclaircissement sur ce point; & d'ailleurs, pour mon propre bien, j'aime mieux rougir du crime de l'homme, que d'en parler.

Tout ce que j'ai à dire, c'est que s'il est quelques hommes à qui l'adultère ait paru indifférent, ce n'est sûrement qu'à ceux qui ont été assez aveugles pour être matérialistes. Car en effet, si l'homme n'avoit que des sens, il n'y auroit point d'adultère pour lui, puisque la loi des sens n'étant pas fixe, mais relative, tout pour eux doit être égal. Mais, comme il a de plus une faculté qui

doit mesurer même les actions de ses sens, faculté qui se fait connoître jusques dans le choix & la délicatesse dont il assaisonne ses plaisirs corrompus, on voit si l'homme peut de bonne foi se persuader l'indifférence de pareils actes.

Ainsi, loin d'adopter cette opinion dépravée, j'emploierai tous mes efforts pour la combattre. J'assurerais hautement que le premier adultère a été la cause de la privation & de l'ignorance où l'homme est encore plongé, & que c'est là ce qui a changé son état de lumière & de splendeur, en un état de ténèbres & d'ignominie.

Le second adultère, outre qu'il rend encore plus rigoureux le premier arrêt, expose l'homme temporellement à des désordres inexprimables, à des souffrances cruelles, & à des malheurs dont il ignore souvent la principale source, & qu'il est bien éloigné de soupçonner si près de lui; ce qui n'empêche pas cependant qu'ils ne puissent avoir une multitude d'autres causes.

C'est encore dans cet adultère corporel que l'homme pourroit aisément se former l'idée des maux qu'il prépare aux fruits de ses crimes, en réfléchissant que cette cause temporelle universelle, ou cette volonté supérieure ne préside pas à des assemblages qu'elle n'a pas approuvés, ni à plus forte raison à ceux qu'elle condamne; que si sa présence est nécessaire à tout ce qui existe temporellement, soit sensible, soit intellectuel, l'homme destitué sa postérité de ce soutien, quand il l'engendre d'après une volonté illégitime; & que, par conséquent, il expose cette postérité à des pâiments inouis, & au dépe-

32 *Des especes d'hommes irrégulières.*

riffement terrible de toutes les facultés de son être.

Mais ce seroit dans les divers adulteres originels, que les hommes avides de sciences trouveroient l'explication de toutes ces peuplades abâtardies, de toutes ces nations dont l'espece est si bizarrement construite, ainsi que de toutes ces générations monstrueuses & mal colorées dont la terre est couverte, & à qui les observateurs cherchent en vain une classe dans l'ordre des ouvrages réguliers de la nature.

Qu'on ne m'objecte pas ces beautés arbitraires, fruit de l'habitude, qui sont admises dans les diverses contrées : ce ne sont que les sens qui les jugent, & les sens s'accoutument à tout. Il y a très-certainement pour l'espece humaine une régularité fixe & indépendante de la convention & du caprice des peuples ; car le corps de l'homme a été constitué par un *nombre*. Il y a aussi une loi pour sa couleur, & elle nous est assez clairement indiquée par l'arrangement & l'ordre des éléments dans la composition de tous les corps, où l'on voit toujours le sel à la surface. C'est pour cela que les différences du climat & celles que la maniere de vivre operent souvent, tant sur la forme que sur la couleur du corps, ne détruisent point le principe qui vient d'être établi ; car la régularité de la stature des hommes ne consiste pas dans l'égalité de leur grandeur réciproque, mais dans la juste proportion de toutes leurs parties.

De même, quoiqu'il y ait des nuances dans leur vraie couleur, cependant il y a un degré qu'elles ne peuvent jamais passer, parce que les éléments ne sauroient changer de place, sans

une action contraire à celle qui leur est naturelle.

Ainsi, attribuons sans crainte aux dérèglements des ancêtres des nations, tous ces signes corporels, qui sont un indice frappant d'une souillure originelle; attribuons à la même source l'abrutissement où des peuples entiers sont tellement plongés, qu'ils ont perdu tout sentiment de pudeur & de honte, & que non-seulement ils ne s'interdisent pas l'adultère, mais que même ils sont si peu choqués des nudités, que pour quelques-uns d'entr'eux, l'acte de la génération corporelle est devenu une cérémonie publique & religieuse. Ceux qui d'après ces observations ont jugé que le sentiment de la pudeur n'étoit point naturel aux hommes, n'ont pas fait attention qu'ils prenoient leurs exemples parmi des peuples abâtardis; ils n'ont pas vu que ceux qui montrent le moins de répugnance & de délicatesse à cet égard, sont aussi les plus abandonnés à la vie des sens, & si peu avancés dans la jouissance & l'usage de leurs facultés intellectuelles, qu'ils ne diffèrent presque plus des bêtes que par quelques vestiges de loix qui leur ont été transmises, & qu'ils conservent par habitude & par imitation.

Lorsque les observateurs ont voulu, au contraire, prendre leurs exemples dans les sociétés policées, où le respect du lien conjugal & la pudeur ne sont presque jamais que l'effet de l'éducation, ils se sont encore trompés dans leurs jugements, parce que ces sociétés n'éclairant pas l'homme sur les droits de la véritable nature, y suppléent par des instructions & des sentiments factices, que le temps, les lieux, le genre de vie, font dispa-

roître ; aussi , en ôtant de ces sociétés policées les dehors de décence reçue , ou une attache plus ou moins forte aux principes de la première éducation , on n'y trouveroit peut-être pas réellement plus de pudeur que parmi les nations les plus grossières ; mais cela ne prouvera jamais rien contre la vraie loi de l'homme , parce que dans ces deux exemples , les peuples dont il est question en sont également éloignés , les uns par défaut de culture & les autres par dépravation ; en sorte qu'aucuns d'eux ne sont dans leur état naturel.

Pour résoudre la difficulté , il falloit donc remonter jusqu'à cet état naturel de l'homme ; alors on auroit vu que la forme corporelle étant l'être le plus disproportionné avec l'homme intellectuel , lui offroit le spectacle le plus humiliant ; & que s'il connoissoit le principe de cette forme , il ne pourroit la considérer sans rougir , quoique cependant chacune des parties de ce même corps ayant un but & un emploi différent , elles ne fussent pas toutes propres à lui inspirer la même horreur. On y auroit vu , dis-je , que cet homme auroit frémi à la seule idée d'adultère , en ce qu'elle lui auroit retracé le souvenir affreux & désespérant de ce premier adultère , d'où sont découlés tous ses malheurs. Mais comment les observateurs auroient-ils considéré l'homme dans son principe ? Ils ne lui en connoissent aucun ; alors qu'elle confiance pourrions-nous donc ajouter à leurs opinions ?

N'oublions donc jamais que toutes les difformités & tous les vices que les différentes nations montrent , soit dans leur corps , soit dans leur être

pensant , viennent de ce que leurs ancêtres n'avoient pas suivi leur loi naturelle , ou qu'elles-mêmes s'en sont écartées.

Que les matérialistes ne me croient pas à présent d'accord avec eux , en m'entendant parler ici d'une loi naturelle pour l'homme ; je veux , comme eux , qu'il suive sa loi naturelle ; mais nous différons en ce qu'ils veulent qu'il suive la loi naturelle de la bête , & moi celle qui l'en distingue , c'est-à-dire , celle qui éclaire & assure tous ses pas , celle , en un mot , qui tient au flambeau même de la vérité.

N'oublions pas , je le répète , que le second crime de l'homme ou l'adultère corporel , ne prend sa source que dans le premier adultère , ou celui de la volonté , par lequel l'homme a suivi dans son œuvre une loi corrompue , au lieu de la loi pure qui lui étoit imposée. Car si l'homme peut commettre aujourd'hui l'adultère avec la femme , il peut encore plus , comme dans l'origine , commettre un adultère sans la femme , c'est-à-dire , un adultère intellectuel ; puisqu'après la première cause temporelle , rien dans le temps n'est plus puissant que la volonté de l'homme ; & puisqu'elle a des pouvoirs , lors même qu'elle est impure & criminelle , en similitude du principe qui s'est fait mauvais.

Que l'on examine ensuite si l'homme qui se trouveroit être l'auteur de tous les désordres que nous venons d'exposer , devroit jamais être heureux & en paix , & s'il pourroit se cacher à lui-même qu'il doit encore plus de tributs à la justice que sa malheureuse postérité.

Ceux qui croiroient remédier à tous ces maux ,

en rendant nuls les résultats de leurs crimes, ne prétendront jamais de bonne foi faire adopter cette opinion dépravée; & ils ne peuvent douter, au contraire, que ce ne soit tourner contre eux le fléau tout entier, tandis que leur postérité l'auroit pu partager avec eux. En outre, c'est donner à ce même fléau une extension sans mesure, puisque par cet acte criminel, joint aux adulteres corporel & intellectuel, de toutes les loix qui forment l'essence de l'homme, il n'y en a pas une qui ne soit violée.

Je ne pourrois, sans indiscretion, m'étendre davantage sur cet objet: les vérités profondes ne conviennent pas à tous les yeux; mais quoique je n'expose pas aux hommes la raison premiere de toutes les loix de la sagesse, ils n'en sont pas moins tenus de les observer, parce qu'elles sont sensibles, & que l'homme peut connoître tout ce qui est sensible. De plus, quoiqu'il soit aussi reçu parmi eux que la génération est un mystere, il n'en est pas moins vrai qu'elle a dans l'homme une loi & un ordre inconnus à la brute, & que les droits qui y sont attachés sont les plus beaux témoignages de sa grandeur, comme aussi la source de sa condamnation & de sa misere.

LAISSONS nos lecteurs méditer sur ce point, & passons à la seconde partie de l'administration sociale, savoir celle qui veille à la sureté extérieure & intérieure de l'état.

Nous avons vu que cette seconde partie ayant deux objets, avoir aussi deux sortes de loix pour se diriger; les premieres, chargées de veiller au dehors, forment les loix de la guerre & les droits

politiques des nations. Mais comme j'ai fait voir que la maniere d'être des peuples , & l'habitude où ils sont de se considérer respectivement comme ennemis , étoient fausses , je ne peux pas avoir plus de confiance dans les loix qu'ils se sont faites sur ces objets.

On fera facilement d'accord avec moi , si l'on examine ces incertitudes continuelles où l'on voit errer les politiques qui veulent chercher parmi les choses humaines une base à leurs établissemens. Comme ils ne connoissent pour principe des gouvernemens que la force ou la convention ; comme ils ne tendent qu'à se passer de leur unique point d'appui ; comme ils veulent ouvrir , & que cependant ils s'obstinent à ne vouloir point se servir de la seule clef avec laquelle ils pourroient y parvenir , leurs recherches restent absolument sans fruit. C'est pour cela que je ne m'étendrai pas au-delà de ce que j'ai déjà dit sur ce sujet.

Ce ne sera donc que sur la seconde espece de loix , ou sur celles qui s'occupent de la sureté intérieure de l'état , que se dirigeront mes observations , c'est-à-dire , sur cette partie de l'administration qui concerne la police & les loix criminelles ; je réunis même ces deux branches sous un seul point de vue , parce que , malgré la différence des objets qu'elles embrassent , elles ont chacune pour but le maintien de l'ordre & la réparation des délits , ce qui leur donne à l'une & à l'autre la même origine , & les fait également dériver du droit de punir.

Mais , dans l'examen que je vais faire , mon dessein sera toujours le même que dans tout le

cours de cet ouvrage , & je continuerai de chercher dans tout si les choses sont ou non conformes à leur principe , afin que chacun en tire les conséquences , & s'instruise par lui-même plutôt que par mes propres jugemens.

J'examinerai donc ici dans quelle main le droit de punir doit principalement résider , & ensuite de quelle manière celui qui en sera revêtu devra légitimement y procéder ; car , sans tous ces éclaircissements , ce seroit être étrangement téméraire que de prendre le glaive , puisqu'il pourroit également tomber sur l'innocent & sur le coupable , & que quand même il n'y auroit pas cet inconvénient à craindre , & qu'il fût possible que les coups ne tombassent jamais que sur des criminels , il resteroit encore incertain de savoir si celui qui frappe en a le droit.

S'il est un principe supérieur , unique & universellement bon , comme tous mes efforts ont tendu jusqu'à présent à l'établir ; s'il est un principe mauvais dont j'ai aussi démontré l'existence , qui travaille sans cesse à s'opposer à l'action de ce principe bon , il est comme inévitable que dans cette classe intellectuelle il n'y ait des crimes.

Or la justice étant un des attributs essentiels de ce principe bon , les crimes ne peuvent soutenir un seul instant sa présence , & la peine en est aussi prompt qu'indispensable ; c'est là ce qui prouve la nécessité absolue de punir dans ce principe bon.

L'homme , dans sa première origine , éprouva physiquement cette vérité , & il fut solennellement revêtu de ce droit de punir ; c'est même là ce qui faisoit sa ressemblance avec son principe ;

& c'est aussi en vertu de cette ressemblance que sa justice étoit exacte & sûre, que ses droits étoient réels, éclairés, & n'auroient jamais été altérés, s'il avoit voulu les conserver; c'est alors, dis-je, qu'il avoit véritablement le droit de vie & de mort sur les malfaiteurs de son empire.

Mais rappelons-nous bien que ce n'étoit point sur ses semblables qu'il auroit pu l'exercer, parce que, dans la région qu'il habitoit alors, il ne peut y avoir de sujets parmi des êtres semblables.

Lorsqu'en dégénéralant de cet état glorieux, il a été précipité dans l'état de nature, d'où résulte l'état de société, & bientôt celui de corruption, il s'est trouvé dans un nouvel ordre de choses, où il a eu à craindre & à punir de nouveaux crimes. Mais, de même qu'aucun homme, dans l'état actuel, ne peut avoir une juste autorité sur ses semblables, sans avoir par ses efforts recouvré les facultés qu'il a perdues; de même, quelle que soit cette autorité, elle ne peut faire découvrir en lui le droit de punir corporellement ses semblables, ni le droit de vie & de mort sur les hommes; puisque ce droit de vie & de mort corporelle, il ne l'avoit pas même pendant sa gloire, sur les sujets soumis à sa domination.

Il faudroit pour cela que, par sa chute, son empire se fût étendu, & qu'il eût acquis de nouveaux sujets. Mais loin qu'il en ait augmenté le nombre, nous voyons au contraire qu'il a perdu l'autorité qu'il avoit sur les anciens; nous voyons même que la seule espèce de supériorité qu'il puisse acquérir sur ses semblables, c'est celle de les redresser quand ils s'égarent; de les arrêter, quand ils se livrent au crime, ou bien plutôt celle de les

soutenir, en les rapprochant, par son exemple & par ses vertus, de l'état dont ils n'ont plus la jouissance ; & non celle de pouvoir par lui-même exercer sur eux un empire que leur propre nature défavoue.

Ce seroit donc en vain que nous chercherions aujourd'hui en lui les titres d'un législateur & d'un juge. Cependant, selon les loix de la vérité, rien ne doit rester impuni, & il est inévitable que la justice n'ait universellement son cours avec l'exactitude la plus précise, tant dans l'état sensible que dans l'état intellectuel. Alors, si l'homme par sa chute, loin d'acquérir de nouveaux droits, s'est laissé dépouiller de ceux qu'il avoit, il faut absolument trouver ailleurs que dans lui, ceux dont il a besoin pour se conduire dans cet état social auquel il est à présent lié.

Et où pourrons-nous mieux les découvrir que dans cette même cause temporelle & physique qui a pris la place de l'homme, par ordre du premier principe ? N'est-ce pas elle, en effet, qui a été substituée au rang que l'homme a perdu par sa faute ? N'est-ce pas elle dont la destination & l'emploi, ont été d'empêcher que l'ennemi ne demeurât maître de l'empire dont l'homme avoit été chassé ? En un mot, n'est-ce pas elle qui est préposée pour servir de fanal à l'homme, & pour l'éclairer dans tous ses pas ?

C'est donc par elle seule que doit s'opérer aujourd'hui, & l'œuvre que l'homme avoit à faire anciennement, & celle qu'il s'est imposée lui-même, en venant habiter un lieu qui n'avoit pas été créé pour lui.

Voilà ce qui peut seul expliquer & justifier la

marche des loix criminelles de l'homme. La société où il vit nécessairement & à laquelle il est destiné, fait naître des crimes ; il n'a en lui ni le droit, ni la force de les arrêter ; il faut donc absolument que quelqu'autre cause le fasse pour lui, car les droits de la justice sont irrévocables.

Cependant cette cause étant au-dessus des choses sensibles, quoiqu'elle les dirige & qu'elle y préside, & les punitions de l'homme en société devant être sensibles comme le sont ses crimes, il faut qu'elle emploie des moyens sensibles pour manifester ses décisions, de même que pour faire exécuter ses jugements.

C'est la voix de l'homme qu'elle emploie pour cette fonction, quand toutefois il s'en est rendu digne ; c'est lui qu'elle charge d'annoncer la justice à ses semblables, & de la leur faire observer. Ainsi, loin que l'homme soit par son essence le dépositaire du glaive vengeur des crimes, ses fonctions mêmes annoncent que ce droit de punir réside dans un autre main dont il ne doit être que l'organe.

On voit aussi quels avantages infinis résulteroient pour le juge qui auroit obtenu d'être vraiment l'organe de cette cause intelligente, temporelle, universelle ; il trouveroit dans elle une lumière sûre qui lui feroit discerner sans erreur l'innocent d'avec le coupable ; par-là il seroit à couvert des injustices, il seroit sûr de mesurer les peines aux délits, & de ne pas se charger lui-même de crimes, en travaillant à réparer ceux des autres hommes.

Cet inestimable avantage, quelque'inconnu qu'il soit parmi les hommes en général, n'offre cepen-

dant rien qui doive étonner, ni qui surpasse aucun de ceux dont j'ai fait voir jusqu'à présent que l'homme étoit susceptible ; ils proviennent tous des facultés de cette cause active & intelligente, destinée à établir l'ordre dans l'univers, parmi tous les êtres des deux natures ; & si, par son moyen, l'homme peut s'affurer de la nécessité & de la vérité de sa religion & de son culte ; s'il peut acquérir des droits incontestables qui l'élèvent & qui l'établissent légitimement au-dessus de ses semblables, il peut sans doute espérer les mêmes secours pour l'administration sûre de la justice civile ou criminelle, dans la société confiée à ses soins.

D'ailleurs, tout ce que j'ai avancé se trouve figuré & indiqué par ce qui s'observe vulgairement dans la justice criminelle. Le juge n'est-il pas censé s'oublier lui-même, pour devenir le simple agent & l'organe de la loi ? Cette loi, quoique humaine, n'est-elle pas sacrée pour lui ? Ne prend-il pas tous les moyens qu'il connoît pour éclairer sa conduite & ses jugements, & pour proportionner, autant que la loi le permet, la punition au crime ; ou plutôt n'est-ce pas le plus souvent cette loi même qui en est la mesure ; & quand le juge l'observe, ne se persuade-t-il pas avoir agi selon la justice ?

Ce seroit donc l'homme lui-même qui nous instruiroit de la réalité de ce principe, quand d'ailleurs nous n'en aurions pas la persuasion la plus intime.

Mais en même temps, il nous paroît encore plus manifeste que la justice criminelle en usage parmi les nations, n'est en effet que la figure de celle qui appartient au principe dont nous parlons ; & que ne le prenant point pour appui, elle mar-

che dans les ténèbres , comme toutes les autres institutions humaines , d'où résulte dans ses effets une chaîne affreuse d'iniquités & de véritables assassins.

En effet , cette obligation imposée au juge de s'oublier lui-même & son propre témoignage , pour n'écouter que la voix des témoins , annonce bien , à la vérité , qu'il y a des témoins qui ne mentent pas , & que c'est leur déposition qui devrait le diriger. Mais aussi , comme ces témoins ne doivent pas être susceptibles de corruption , il est bien évident que la loi a tort de ne les chercher que parmi des hommes dont elle peut craindre & l'ignorance & la mauvaise foi , parce qu'alors c'est s'exposer à prendre le mensonge pour preuve , & se rendre tout-à-fait inexcusable , puisque ce n'est qu'envers un témoin sûr & vrai , que le juge doit s'oublier lui-même , & se transformer en un simple instrument ; puisqu'enfin la loi fautive sur laquelle il croit pouvoir s'appuyer , ne se chargera jamais de ses erreurs , ni de ses crimes.

C'est donc pour cela qu'aux yeux du juge même , le plus important de ses devoirs est de chercher à démêler la vérité dans la déposition des témoins ; or , comment pourra-t-il y réussir sans le secours de cette lumière que je lui indique comme son seul guide en qualité d'homme , & comme devant l'accompagner à tous les instants ?

N'est-ce donc pas déjà un vice énorme dans les loix criminelles , que de n'avoir pas eu cette lumière pour principe ; & ce défaut n'expose-t-il pas le juge aux plus grands abus ? Mais examinons ceux qui résulteront de la puissance même que la loi humaine s'attribue.

Lorsque les hommes ont dit que la loi politique se chargeoit de la vengeance des particuliers , à qui elle défendoit alors de se faire justice par eux-mêmes , il est certain qu'ils lui ont donné par-là des privileges qui ne pourront jamais lui convenir , tant qu'elle sera réduite à elle-même.

Je conviens néanmoins que cette loi politique , qui peut en quelque façon mesurer ses coups , renferme une sorte d'avantage , en ce que sa vengeance ne sera pas toujours illimitée , comme celle des individus pourroit l'être.

Mais , premièrement , elle peut se tromper sur les coupables , & un homme ne se trompe pas aussi facilement sur son propre adversaire.

Secondement , si cette vengeance particuliere , quelque admissible qu'elle fût dans le cas où l'homme ne seroit doué que de la nature sensible , est cependant entièrement étrangere à sa nature intellectuelle ; si cette nature intellectuelle non-seulement n'a jamais eu le droit de punir corporellement , mais même se trouve aujourd'hui dépouillée de toute espece d'autorité , & ne peut en aucune façon exercer la justice , jusqu'à ce qu'elle ait recouvré son état d'origine , il est bien certain que la loi politique qui ne sera pas guidée par une autre lumiere , commettra les mêmes injustices sous un autre nom.

Car , si un homme me nuit en quelque genre que ce soit , il est coupable selon les loix de toute justice ; si de moi-même je le frappe , que je répande son sang , ou que je le tue , je manque , comme lui , aux loix de ma vraie nature , & à celles de la cause intelligente & physique qui doit me guider.

guider. Lors donc que la loi politique toute seule prendra ma place pour la punition de mon ennemi, elle prendra la place d'un homme de sang.

En vain on m'objecteroit à présent, que par la convention sociale, chaque citoyen s'est soumis, en cas de prévarication, aux peines portées par les différentes loix criminelles; car, ainsi qu'on l'a vu, si les hommes n'ont pas pu légitimement établir les corps politiques par le seul effet de leur convention, un citoyen ne pourra pas plus transmettre à ses concitoyens le droit de le punir, puisque sa vraie nature ne le lui a pas donné, & puisque le contrat qu'il est censé avoir fait avec eux, ne peut étendre l'essence qui constitue l'homme.

Dira-t-on que cet acte de vengeance politique ne se considère plus comme étant opéré par l'homme, mais par la loi? Je répondrai toujours que cette loi politique, destituée de son flambeau, n'est qu'une pure volonté humaine, à qui l'unanimité même des suffrages ne donne pas un pouvoir de plus. Dès lors, si c'est un crime pour l'homme d'agir par violence & de son propre mouvement, si c'est un crime pour lui de répandre le sang, la volonté réunie de tous les hommes de la terre, ne pourroit jamais l'effacer.

Pour éviter cet écueil, les politiques ont cru ne pouvoir mieux faire que d'envisager un criminel comme traître, & comme tel, ennemi du corps social; alors le plaçant en quelque sorte dans un état de guerre, la mort leur paroît légitime, parce que les corps politiques étant formés, selon eux, à l'image de l'homme, doivent aussi veiller comme

lui à leur propre conservation. Ainsi, d'après ces principes, l'autorité souveraine a droit de disposer de toutes les forces contre les malfaiteurs qui menacent l'état, soit en lui-même, soit dans ses membres.

Mais, premièrement, on verra sans peine le vice de cette comparaison, quand on observera que dans un combat d'homme à homme, c'est vraiment l'homme qui se bat, au lieu que dans la guerre entre les nations, on ne peut pas dire que ce sont les gouvernements qui combattent, attendu que ce ne sont que des êtres moraux, dont l'action physique est imaginaire.

Secondement, outre que j'ai fait voir que la guerre entre les nations ne s'occupoit pas de son véritable objet, son but même n'est pas de détruire des hommes, mais bien plutôt de les empêcher de nuire : jamais on n'y devrait tuer un ennemi que lorsqu'il est impossible de le soumettre ; & parmi les guerriers, il sera toujours plus glorieux de vaincre une nation, que de l'anéantir.

Or, certainement l'avantage d'un royaume entier contre un coupable est assez manifeste, pour que le droit & la gloire de le tuer disparaissent.

D'ailleurs, ce qui prouve que ce prétendu droit ne ressemble en rien au droit de la guerre, c'est que là, la vie de chaque soldat est en danger, & la mort de chaque ennemi est incertaine ; au lieu qu'ici un appareil inique accompagne les exécutions. Cent hommes s'arment, s'assemblent, & vont de sang froid exterminer un de leurs semblables, à qui ils ne laissent pas même l'usage

de ses forces ; & l'on veut que le simple pouvoir humain soit légitime , lui qu'on peut tromper tous les jours , lui qui prononce si souvent des sentences injustes , lui enfin qu'une volonté corrompue peut convertir en un instrument d'assassin.

Non , l'homme a sans doute en lui d'autres regles : s'il sert quelquefois d'organe à la loi supérieure pour en prononcer les oracles , & pour disposer de la vie des hommes , c'est par un droit respectable pour lui , & qui en même temps peut lui apprendre à diriger sa marche sur la justice & sur l'équité.

Veut-on mieux encore juger de son incompétence actuelle : il ne faut pour cela que réfléchir sur ses anciens droits. Pendant sa gloire , il avoit pleinement le droit de vie & de mort incorporelle , parce que jouissant alors de la vie même , il pouvoit à son gré la communiquer à ses sujets , ou la leur retirer , quand la prudence le lui faisoit juger nécessaire ; & comme ce n'étoit que par sa présence qu'ils pouvoient vivre , il avoit aussi , seulement en se séparant d'eux , le pouvoir de les faire mourir.

Aujourd'hui , il n'a plus que par étincelles cette vie première ; & encore n'est-ce plus envers ses anciens sujets , mais envers ses semblables qu'il peut parvenir à en faire usage.

Quant à ce droit de vie & de mort corporelle , qui fait l'objet de la question présente , nous pouvons assurer qu'il appartient encore moins à l'homme considéré en lui-même & pris dans son état actuel. Car , peut-il se dire jouissant & dispensateur de cette vie corporelle , qui lui est donnée

& qu'il partage avec toute son espece ? Ses semblables ont-ils besoin de son secours pour respirer & pour vivre corporellement ? Sa volonté, toutes ses forces même suffiront-elles pour leur conserver l'existence , & n'est-il pas obligé à tout moment , de voir la loi de nature agir cruellement sur eux , sans qu'il puisse en arrêter le cours ?

De même , a-t-il en lui un pouvoir & une force inhérente qui puissent généralement leur ôter la vie selon son gré ? Lorsque sa volonté corrompue le porte à y penser , quelle distance n'y a-t-il pas entre cette pensée & le crime qui la doit suivre ? Quels obstacles , quels tremblements entre le projet & l'exécution ? Et ne voit-on pas que les soins qu'il prend pour disposer ses attaques , ne répondent presque jamais pleinement à ses vues ?

Nous dirons donc avec vérité , que par les loix simples de son être corporel , l'homme doit trouver par-tout de la résistance ; ce qui prouve que cet être corporel ne lui donne aucun droit.

Et en effet , n'avons-nous pas vu assez clairement que l'être corporel n'avoit qu'une vie secondaire , qui étoit dans la dépendance d'un autre principe ; par conséquent , n'est-il pas évident que tout être qui n'auroit rien de plus , seroit également dépendant , & dès-lors auroit la même impuissance ?

Ce ne seroit donc pas , je le répète , dans l'homme corporel , pris en lui-même , que nous pourrions reconnoître ce droit essentiel de vie & de mort qui constate une véritable autorité , &

tout ceci ne servira qu'à confirmer ce qui a été établi sur la source où l'homme doit aujourd'hui puiser un pareil droit.

Ce sera encore moins dans lui que nous trouverons le droit d'exécution ; puisque , s'il n'employoit la violence & des forces étrangères , il feroit rare qu'il pût venir à bout de faire périr un malfaiteur , à moins d'avoir recours à la trahison ou à la ruse , & ces moyens seroient bien éloignés d'annoncer un vrai pouvoir dans l'homme.

Cependant l'exécution des loix criminelles est absolument nécessaire pour que la justice ne soit pas inutile ; bien plus , je prétends qu'elle est inévitable. Ainsi , puisque ce droit ne peut nous appartenir , il faudra encore le remettre , ainsi que le droit de juger , dans la main qui doit nous servir de guide. C'est elle qui donnera une vraie force à l'*ame naturelle* de l'homme , & qui le mettra dans le cas de faire exécuter les décrets de la justice , sans attirer sur lui des condamnations.

Tels sont du moins les moyens que les vrais législateurs ont mis en usage , quoiqu'ils ne nous les fassent connoître que par des symboles & des allégories. Peut-être même employeroient-ils la main de leurs semblables pour opérer en apparence la punition des criminels , pour frapper par des figures sensibles les yeux grossiers des peuples qu'ils gouvernoient , & pour couvrir d'un voile les ressorts secrets qui dirigeoient l'exécution.

Je parle ainsi avec d'autant plus d'assurance , que l'on a vu ces législateurs se servir du même

voile, dans le simple exposé de leurs loix civiles & sociales. Quoiqu'elles fussent l'ouvrage d'une main sûre & supérieure, ils se sont attachés à ne parler qu'aux sens, pour ne point profaner leur science.

Mais quant à leurs loix criminelles, ils en ont peint le tableau sensible avec une extrême sévérité, pour faire sentir aux peuples qui leur étoient soumis, toute la rigueur de la véritable justice, & pour leur faire concevoir que le moindre des actes réfractaires à la loi, ne pouvoit demeurer impuni. C'est dans cette vue, que quelques-uns d'eux ont mis des punitions jusques sur les bêtes.

Toutes ces observations nous apprennent de nouveau que l'homme ne peut trouver dans lui, ni le droit de condamner son semblable, ni celui d'en exécuter la condamnation.

Mais quand ce droit seroit réellement de l'essence des hommes qui gouvernent, ou qui sont employés au maintien de la justice criminelle dans les gouvernements, ainsi qu'ils en sont tous persuadés, il resteroit toujours à décider une question bien plus difficile encore, ce seroit de savoir comment ils trouveront une regle sûre pour diriger leurs jugements, & pour appliquer les peines avec justesse, en les proportionnant exactement à l'étendue & à la nature des crimes; toutes choses sur lesquelles la justice criminelle est aveugle, incertaine, & n'a presque jamais pour guide que le préjugé régnant, & le génie ou la volonté du législateur.

Il est des gouvernements qui, sentant leur profonde ignorance, ont eu la bonne foi d'en

convenir , & ont sollicité les conseils des hommes éclairés sur ces matieres. Je loue leur zele d'avoir pris sur eux de faire de pareilles démarches ; mais je ne crains point de leur assurer qu'en vain en espéreront-ils des lumieres satisfaisantes , tant qu'ils n'iront les chercher que dans l'opinion & l'intelligence de l'homme , & qu'ils ne se sentiront pas le courage , ni la résolution d'aller eux-mêmes les puiser dans leur vraie source.

Car les plus célèbres des politiques & des juriconsultes n'ont point encore éclairci cette difficulté ; ils ont pris les gouvernements tels qu'ils étoient ; ils ont admis , comme le vulgaire , que la base en étoit réelle , & que la science & le droit de punir étoient dans l'homme ; ensuite ils se sont épuisés en recherches pour asseoir un édifice solide sur ce fondement ; mais , comme on ne peut plus douter qu'ils ne bâtissent sur une supposition , il est clair que les gouvernements qui veulent s'instruire , doivent s'adresser à d'autres maîtres.

Je ne décide donc point quelles sont les peines qui conviennent à chaque crime , je prétends , au contraire , qu'il n'est pas possible à l'homme de jamais rien statuer d'absolument fixe sur ces objets , parce que n'y ayant pas deux crimes égaux , si la même peine est prononcée , il en résulte certainement une injustice.

Mais la simple raison de l'homme doit au moins lui enseigner à ne chercher la punition du coupable , que dans l'objet & l'ordre qui ont été blessés , & à ne pas les prendre dans une autre classe , laquelle n'ayant point de rapport avec le sujet du délit , se

trouveroit blessée à son tour , sans que le délit en fût réparé.

Voilà pourquoi la justice humaine est si foible & si horriblement défectueuse , en ce que tantôt son pouvoir est nul , comme dans le suicide & dans les crimes qui lui sont cachés ; tantôt ce pouvoir n'agit qu'en violant l'analogie qui devroit la guider sans cesse , comme il arrive dans toutes les peines corporelles qu'elle prononce pour des crimes qui n'attaquent point les personnes , & qui ne tombent que sur les possessions.

Lors même qu'elle paroît observer le plus cette analogie , & qu'elle semble à cet égard conserver une sorte de lumière , cette justice humaine est encore infiniment fautive , en ce qu'elle n'a qu'un très-petit nombre de punitions à infliger dans chaque classe , pendant que dans chacune de ces classes , les crimes sont sans nombre & toujours différents.

Voilà aussi pourquoi les loix criminelles écrites sont un des plus grands vices des états , parce que ce sont des loix mortes , & qui demeurent toujours les mêmes , tandis que le crime croît & se renouvelle à tous les instants. Le talion en est presque entièrement banni , & en effet , elles n'en peuvent presque jamais remplir humainement toutes les clauses , soit qu'elles ne connoissent pas toujours toutes les circonstances des crimes , soit que quand même elles les connoïtroient , elles ne soient pas assez fécondes par elles-mêmes , pour produire toujours le véritable remède à des maux si multipliés.

Alors , que sont donc ces codes criminels , si nous n'y trouvons pas ce talion , la seule loi pénale

qui soit juste , la seule qui puisse régler sûrement la marche de l'homme , & qui , par conséquent , ne pouvant venir de lui , est nécessairement l'ouvrage d'une main puissante , dont l'intelligence fait mesurer les peines , & les étendre ou les referrer selon le besoin ?

Je ne m'arrête point à cet usage barbare , par lequel les nations ne se contentent pas de condamner un homme aveuglément , mais emploient encore sur lui les tortures pour arracher la vérité. Rien n'annonce plus la foiblesse & l'obscurité où languit le législateur , puisque , s'il jouissoit de ses véritables droits , il n'auroit pas besoin de ces moyens faux & cruels , qui servent de guides à ses jugements ; puisqu'en un mot la même lumière , qui l'autoriseroit à juger son semblable , à faire exécuter ses condamnations , & qui l'instruira de la nature des peines qu'il doit infliger , ne le laisseroit pas non plus dans l'erreur sur le genre des crimes , ni sur les noms des coupables & des complices.

Mais ce qui nous découvre clairement l'impuissance & l'aveuglement des législateurs , c'est de voir qu'ils n'intigent des peines capitales , qu'aux crimes qui tombent sur le sensible & sur le temporel ; tandis qu'il s'en commet une multitude autour d'eux , qui tombent sur des objets bien plus importants , & qui échappent tous les jours à leur vue. Je parle de ces idées monstrueuses qui font de l'homme un être de matière ; de ces doctrines corrompues & désespérantes , qui lui ôtent jusqu'au sentiment de l'ordre & du bonheur ; en un mot , de ces systèmes infects , qui portant la putréfaction jusques dans son propre germe , l'étouffent ou le

rendent absolument pestilentiel , & font que le souverain n'a plus à régner que sur de viles machines , ou sur des brigands.

C'est assez s'étendre sur la défectuosité de l'administration ; bornons-nous actuellement à rappeler à ceux qui commandent & à ceux qui jugent , quelles sont les injustices auxquelles ils s'exposent , quand ils agissent dans l'incertitude , & sans être assurés de la légitimité de leur marche.

Le premier de ces inconvénients est de courir le risque de condamner un innocent. Or , les maux qui en résultent sont de nature à ne pouvoir jamais s'évaluer par l'homme , parce qu'ils dépendent en grande partie du tort plus ou moins considérable que doit en éprouver le condamné , par rapport aux fruits qu'il auroit pu recueillir de ses facultés intellectuelles , s'il fût resté plus long-temps sur la terre ; & par rapport à l'impression décourageante que doit faire sur lui un supplice infamant , cruel & inattendu ; comment le juge pourroit-il donc jamais estimer l'étendue de tous ces maux , s'il n'acquéroit un jour le sentiment amer de ses imprudences & de ses écarts ? Et cependant , comment pourroit-il satisfaire à la justice , s'il n'en subissoit rigoureusement l'expiation ?

Le second inconvénient est celui d'infliger à un coupable , une autre peine que celle qui étoit applicable à son crime. Dans ce cas , voici la chaîne des maux que le juge imprudent prépare , soit à sa victime , soit à lui-même.

Premièrement , le supplice auquel il la condamne , ne la dispense en rien de celui que la vraie justice lui a assigné. Bien plus , il ne fait que le rendre plus assuré , puisque , sans cette condam-

nation précipitée , peut-être la vraie justice eût-elle laissé au coupable le temps d'expier sa faute par des remords , & que toute rigoureuse qu'elle est , elle eût réduit son tribut à des repentirs.

Secondement , si le jugement léger & aveugle de l'homme , ôte le temps du repentir au criminel , l'atrocité de l'exécution lui en ôte la force , & l'expose à perdre dans le désespoir une vie précieuse , dont un usage plus juste & un sacrifice fait à temps , auroient pu effacer tous ses crimes ; de façon que c'est lui faire encourir deux peines pour une , & dont la première , loin de rien expier , peut au contraire lui faire multiplier ses iniquités , & rendre par-là la seconde peine plus inévitable.

Lors donc que le juge voudra se considérer de près , il ne pourra se dispenser de s'imputer la première de ces peines , qui ne diffère d'un assassinat que par la forme ; ensuite il sera obligé de s'imputer aussi toutes les conséquences funestes que nous venons de voir naître de sa témérité & de son injustice. Qu'il réfléchisse alors sur sa situation , & qu'il voie s'il doit être en paix avec lui-même.

Quittons ces scènes d'horreur , & employons plutôt tous nos efforts à rappeler les souverains & les juges à la connoissance de leur véritable loi , & à la confiance dans cette lumière destinée à être le flambeau de l'homme ; persuadons-leur que s'ils étoient purs , ils feroient plus trembler les malfaiteurs par leur présence & par leur nom , que par les gibets & les échafauds ; persuadons-leur que ce seroit le seul & unique moyen de dissiper tous ces nuages que nous avons aperçus

sur l'origine de leur souveraineté , sur les causes de l'association des états politiques , sur les loix de l'administration civile & criminelle de leurs gouvernements ; engageons-les enfin à jeter sans cesse les yeux sur le principe que nous leur avons offert comme la seule boussole de leur conduite , & la seule mesure de tous leurs pouvoirs.

POUR augmenter l'idée que les souverains en doivent prendre , montrons-leur à présent que ce même principe dont ils devroient attendre tant de secours , pourroit aussi leur communiquer ce don puissant que j'ai placé précédemment au nombre de leurs privileges , celui de guérir les maladies.

Si cette cause universelle temporelle , préposée pour diriger l'homme & tous les êtres qui habitent dans le temps , est à la fois active & intelligente , il est certain qu'il n'y a aucune partie des sciences & des connoissances qu'elle n'embrasse : cela suffit pour faire voir ce que devoit en espérer celui qui seroit dirigé par elle.

Ainsi ce n'est point être dans l'erreur , de dire qu'un souverain qui auroit cette lumière pour guide , connoitroit les vrais principes des corps , ou ces trois éléments fondamentaux dont nous avons traité au commencement de cet ouvrage ; qu'il distingueroit dans quelle proportion leur action se manifeste dans les différents corps , selon l'âge , le sexe , le climat , & autres considérations naturelles ; qu'il concevrait la propriété particuliere de chacun de ces éléments , ainsi que le rapport qui doit toujours régner entr'eux ; & que quand ce rapport seroit dérangé ou détruit ,

quand les principes élémentaires tendroient à se séparer, il verroit promptement & sans erreur, le moyen de rétablir l'ordre.

C'est pour cela que la médecine se doit réduire à cette regle simple, unique, & par conséquent universelle : *rassembler ce qui est divisé, & diviser ce qui est rassemblé.* Mais à quels désordres & à quelles profanations cette regle puisée dans la nature même des choses, n'est-elle pas exposée en passant par la main des hommes ; puisque le moindre degré de différence dans les moyens qu'ils emploient, & dans l'action des remedes, produit des effets si contraires à ceux qu'ils devoient en attendre ; puisque le mélange de ces principes fondamentaux, qui sont réduits au nombre de trois, change cependant, & se multiplie de tant de manieres, que des yeux ordinaires ne pourroient jamais en suivre toutes les variétés ; & puisque, dans ces sortes de combinaisons, le même principe parvient souvent à avoir des propriétés différentes, selon l'espece de réaction qu'il éprouve.

Car tout en reconnoissant un feu universellement répandu, comme les deux autres éléments, cependant on fait que le feu intérieur crée, que le feu supérieur seconde, & que le feu inférieur consomme. On en peut dire autant des sels, l'intérieur excite la fermentation, le supérieur conserve, & l'inférieur ronge. Le mercure même, quoique sa propriété générale soit d'occuper un rang intermédiaire entre les deux principes ennemis dont je viens de parler, & par ce moyen d'établir la paix entr'eux ; cependant ce mercure, dis-je, les rassemble dans mille circonstances, & les ren-

fermant dans le même cercle, il devient ainsi la source des plus grands désordres élémentaires, & offre en même temps l'image du *désordre universel*.

Quels soins, quelles précautions ne faut-il donc pas pour démêler la nature & les effets de ces différents principes, qui par leur mélange se diversifient encore plus que par leurs propriétés naturelles? Mais, malgré cette multitude infinie de différences qui peuvent s'observer dans les révolutions des êtres corporels, un œil éclairé, tel que doit être celui d'un souverain, ne perdra jamais sa règle de vue; il ramènera toujours ces différences à trois espèces, en raison des trois principes fondamentaux d'où elles émanent, & par conséquent, il ne reconnoîtra que trois maladies, & même il saura que ces trois maladies doivent avoir des signes aussi marqués & aussi distincts que les trois principes fondamentaux le sont eux-mêmes dans leur action & dans leur propriété primitive.

Ces trois espèces de maladies concernent chacune, une des substances principales dont le corps animal est composé; c'est-à-dire, le sang, l'os & la chair, trois parties qui sont relatives à l'un des trois éléments dont elles proviennent. Ce sera donc par les mêmes éléments qu'elles pourront recevoir leur guérison; ainsi, la chair se guérira par le sel, le sang par le soufre, & les os par le mercure; le tout avec les *préparations* & les *tempéraments* convenables.

On fait, par exemple, que les maladies de la chair & de la peau, proviennent de l'épaississement & de la corruption des sécrétions salines

dans les vaisseaux capillaires , où elles peuvent être fixées par la trop vive & trop subite action de l'air , de même que par la trop foible action du sang. Il est donc naturel d'opposer à ces liqueurs stagnantes & corrompues , un sel qui les divise sans répercuter ; qui les corrode & les ronge dans leur foyer , sans les faire rentrer dans la masse du sang , auquel elles communiqueroient leur propre putréfaction. Mais quoique ce sel soit le plus commun de ceux que produit la nature , il faut convenir cependant qu'il est encore , pour ainsi dire , inconnu à la médecine humaine , ce qui fait qu'elle est si peu avancée dans la guérison de ces sortes de maladies.

Secondement , dans la maladie des os , le mercure doit être employé avec beaucoup de modération , parce qu'il lie & resserre trop les deux autres principes qui soutiennent la vie de tous les corps , & c'est par les entraves qu'il donne principalement au soufre , qu'il est le destructeur de toute végétation , tant terrestre qu'animale. La prudence exigeroit donc souvent que l'on laissât simplement agir le mercure inné dans le corps de l'homme , parce que l'action de ce mercure se conciliant avec celle du sang , ne croît pas plus qu'elle , & la contient assez pour qu'elle ne s'affoiblisse & ne s'évapore pas , mais non assez pour l'étouffer & pour l'éteindre. Aussi la nature nous donne-t-elle à ce sujet la leçon la plus claire & la plus instructive , en réparant les fractures des os par sa propre vertu & sans le secours d'aucun mercure étranger.

Quant aux maladies du sang , le soufre doit s'y employer avec infiniment plus de ménagement

encore , parce que les corps étant beaucoup plus volatils que fixes , augmenter leur action sulfureuse & ignée , ce seroit les exposer à se volatiliser encore plus ; l'homme vraiment instruit n'appliqueroit donc jamais ce remede qu'avec la plus grande sobriété , d'autant qu'il sauroit que quand l'humide radical est altéré , l'humide grossier ne peut jamais seul le réparer ; & c'est pour cela qu'il y joindroit l'humide radical même , en allant le puiser dans la source , qui n'est pas toute entiere dans la moëlle des os.

Et , soit dit en passant , c'est là la raison de la fréquente insuffisance & du danger de la pharmacie , qui recherchant avec tant d'empressement les principes volatils des corps médicinaux , néglige trop l'usage des principes fixes , dont le besoin est tellement universel qu'il seroit exclusif , si l'homme étoit sage. Aussi , qui ne fait que cette pharmacie détruit plutôt qu'elle ne conserve , qu'elle agite & brûle au lieu de ranimer ; & que quand au contraire elle se propose de calmer , elle ne fait y procéder que par des absorbants & par des poisons ?

On voit donc à quoi se borneroit la médecine entre les mains d'un homme qui se seroit rétabli dans les droits de son origine ; il donneroit lui-même une activité salutaire à tous les remedes , & rendroit par-là les guérisons infailibles , quand toutefois la cause active , dont il seroit l'organe , n'auroit pas l'ordre d'en disposer autrement.

Il se seroit bien gardé d'employer dans cette digne & utile science les calculs matériels de la mathématique humaine , qui n'opérant jamais que sur des résultats , sont nuis ou dangereux dans la médecine ,

médecine , dont l'objet est d'opérer sur les principes mêmes qui agissent dans les corps.

Par cette même raison , il ne se fût pas attaché à des formules , qui dans l'art de guérir sont la même chose que les codes criminels dans l'administration des états ; puisque de toutes les maladies , n'y en ayant jamais deux qui présentent absolument les mêmes nuances , il est impossible que le même remède ne nuise à l'une ou à l'autre.

Mais comme , en qualité de *souverain* , cet homme auroit connu les vertus des êtres corporels , il en auroit aussi connu le dérangement , & dès-lors il eût été à l'abri de l'erreur sur l'application du remède ; or , qu'on n'oublie pas que pour en venir là , l'homme ne doit pas prendre la matière pour le principe de la matière , car nous avons vu que cette erreur étoit la principale cause de son ignorance.

Qu'on ne croie pas non plus que ce pouvoir inestimable soit hors de la portée de l'homme ; il entre au contraire au nombre des loix qui lui sont données , relativement à la tâche qu'il a à remplir pendant son passage sur la terre , puisque si c'est par son enveloppe corporelle que se dirigent sur lui les attaques , il faut qu'il ne soit pas entièrement privé des moyens de les sentir & de les repousser ; ainsi , dès que l'usage de ce privilège peut être commun à tous les hommes , à plus forte raison devroit-il être particulièrement le propre des souverains , dont la véritable destination est , autant qu'ils le peuvent , de préserver leurs sujets des maux de toute espèce , & de les défendre dans le sensible , comme dans l'intellectuel.

Alors donc , si ce privilege ne leur est pas plus connu que tous leurs autres droits , c'est une raison de plus pour eux de sentir , s'ils ont été mis à la tête des hommes par le principe dont je leur ai montré la puissance , & qui est absolument nécessaire pour la régularité de toutes leurs démarches. C'est , dis-je , un moyen de plus que je leur offre pour se juger eux-mêmes.

Qu'ils joignent donc les observations que je viens de faire sur l'art de guérir , à toutes celles que j'ai faites avec eux sur les vices de l'administration politique , civile & criminelle des états ; sur les vices des gouvernements mêmes , qui nous ont dévoilé ceux de leur association , ainsi que sur la source où les chefs doivent puiser leurs différents droits ; ensuite qu'ils décident s'ils reconnoissent en eux les traces de cette lumiere qui est censée les avoir constitués tous , & ne les pas quitter un instant ; car ce n'est que par-là qu'ils pourront être assurés de la légitimité de leur puissance , & de la justesse des institutions auxquelles ils préside.

Néanmoins , répétons en ce moment avec autant de fermeté que de franchise , qu'un sujet qui apperçoit toutes ces défauts dans un état , & qui voyant les souverains eux-mêmes si fort au-dessous de ce qu'ils devroient être , se croiroit délié du moindre de ses devoirs envers eux , & de la soumission à leurs décrets , dès-lors s'écarteroit sensiblement de sa loi , & marcheroit directement contre tous les principes que nous établissons.

Que tout homme se persuade au contraire que la justice ne lui imputera jamais que ses propres

fautes ; qu'ainsi un sujet ne feroit qu'augmenter les désordres , en prétendant s'y opposer & les combattre , puisque ce seroit marcher par la volonté de l'homme , & que la volonté de l'homme ne mene qu'au crime.

Je croirai donc que malgré toutes les applications que les souverains pourroient se faire à eux-mêmes de tout ce que je trace à leurs yeux , ils ne devront jamais m'imputer d'avoir établi des principes contraires à leur autorité , tandis que mon seul désir seroit de les persuader qu'ils en peuvent avoir une invincible & inébranlable.

Pour suivre l'enchaînement de nos observations , nous allons passer à l'examen des erreurs qui ont été faites sur les hautes sciences , parce que les principes de ces sciences tenant à la même source que les loix politiques & religieuses , leur connoissance doit également entrer au nombre des droits de l'homme.

6.

J'EXAMINERAI principalement ici la science mathématique, comme étant celle à laquelle toutes les hautes sciences sont liées, & comme tenant le premier rang parmi les objets du raisonnement ou de la faculté intellectuelle de l'homme ; & d'abord pour rassurer ceux que le nom de mathématiques pourroit arrêter, je les préviendrai que non-seulement il n'est pas nécessaire d'être avancé dans cette science, pour me suivre dans les observations dont elle sera le sujet, mais même qu'à peine est-il besoin pour cela d'en avoir les plus légères notions, & que la manière dont j'en traite, peut convenir à tous les lecteurs.

Cette science nous offrira sans doute des preuves encore plus frappantes des principes qui ont été avancés précédemment, de même que des erreurs auxquelles elle a donné lieu, lorsque les hommes se sont livrés en aveugles aux jugements de leurs sens.

Et ceci doit paroître naturel, parce que les principes mathématiques, sans être matériels, étant cependant la vraie loi du sensible, les géomètres sont à la vérité toujours les maîtres de raisonner de la nature de ces principes à leur manière ; mais quand ils viennent à l'application des idées qu'ils s'en sont formées, il faut nécessairement qu'ils avouent leurs méprises, parce qu'alors ce n'est plus eux qui menent le principe,

mais c'est le principe qui les mene ; ainsi rien ne sera plus propre à faire discerner le vrai d'avec le faux , qu'un examen exact de la marche qu'ils ont suivie , & des conséquences qui en résulteroient si nous l'adoptions.

Je commencerai par faire observer que rien n'est démontré en mathématique , s'il n'est ramené à un axiome , parce qu'il n'y a que cela de vrai ; je prierai en même temps de remarquer pour quelle raison les axiomes sont vrais ; c'est qu'ils sont indépendants du sensible ou de la matiere , & qu'ils sont purement intellectuels ; ce qui peut déjà confirmer tout ce que j'ai dit sur la route qu'il faut prendre pour arriver à la vérité , & en même temps rassurer les observateurs sur ce qui n'est pas soumis à leur vue corporelle.

Il est donc clair que si les géometres n'eussent pas perdu de vue les axiomes , ils ne se seroient jamais égarés dans leurs raisonnements , puisque les axiomes sont attachés à l'essence même des principes intellectuels , & par-là reposent sur la certitude la plus évidente.

La production corporelle & sensible , qui s'est faite d'après ces loix intellectuelles , est sans doute parfaitement régulière , prise dans sa classe , en ce qu'elle est exactement conforme à l'ordre de ce principe intellectuel , ou aux axiomes qui en dirigent par-tout l'existence & l'exécution. Cependant , comme la perfection de cette production corporelle n'est que dépendante , ou relative au principe qui l'a engendrée , ce n'est pas dans cette production que peut en résider la reg'e & la source.

Ce ne seroit donc qu'en comparant continuelle-

ment cette production sensible avec les axiomes, ou avec les loix du principe intellectuel, que l'on pourroit juger de sa régularité, ce ne seroit, dis-je, que par ce moyen qu'on parviendrait à en démontrer la justesse.

Mais si cette regle est la seule vraie, si en même temps elle est purement intellectuelle, comment les hommes peuvent-ils donc espérer d'y suppléer par une regle prise dans le sensible? comment peuvent-ils se flatter de remplacer un être vrai, par un être conventionnel & supposé?

Comment douter cependant que ce ne soit là où tendent tous les efforts des géometres, puisque nous verrons qu'après avoir établi les axiomes, qui sont les fondemens de toutes les vérités qu'ils veulent nous apprendre, ils ne nous proposent pour nous enseigner à évaluer l'étendue, qu'une mesure prise dans cette même étendue, ou des nombres arbitraires qui ont toujours besoin eux-mêmes d'une mesure sensible pour se réaliser à nos yeux corporels?

Alors doit-on s'en tenir à une telle démonstration, & regarder de pareilles preuves comme évidentes? Puisque la mesure réside toujours dans le principe où la production sensible a pris naissance, cette production sensible & passive peut-elle se servir à elle-même de mesure & de preuves? Et y a-t-il d'autres êtres que ceux qui ne sont pas créés, ou les êtres vrais, qui puissent se prouver par eux-mêmes?

Loin de contester l'évidence des principes intellectuels mathématiques, ou des axiomes, nous devons déjà reconnoître la foible idée

que les géometres en ont prise, & le peu d'usage qu'ils en ont fait pour parvenir à la science de l'étendue & des autres propriétés de la matiere ; nous devons dire que s'ils ne connoissent rien sur cet objet , c'est pour être tombés dans la même méprise que les observateurs ont faite sur tous les autres sujets que j'ai passés en revue ; c'est-à-dire , qu'ils ont séparé l'étendue de son vrai principe , ou plutôt qu'ils ont cherché ce principe en elle , qu'ils l'ont confondu avec elle , & qu'ils n'ont pas vu que c'étoient deux choses distinctes , quoiqu'indispensablement rassemblées pour constituer l'existence de la matiere.

Pour rendre ceci encore plus palpable , il est à propos de fixer nos idées sur la nature de l'étendue. L'étendue est , ainsi que toutes les autres propriétés des corps , une production du principe générateur de la matiere , selon les loix & l'ordre qui sont prescrits à ce principe inférieur par le principe supérieur qui le dirige. Dans ce sens , l'étendue n'étant plus qu'une production secondaire , ne peut avoir les mêmes avantages que les êtres compris dans la classe des productions premières ; ceux-ci ont en eux-mêmes leurs loix fixes ; toutes leurs propriétés sont invariables , parce qu'elles sont unies à leur essence : c'est là en un mot où le poids , le nombre & la mesure sont tellement réglés , qu'ils ne peuvent pas plus être altérés que l'être même ne peut être détruit.

Mais , quant aux propriétés des corps , ou des êtres secondaires , nous avons vu assez amplement qu'il n'en devoit pas être ainsi , puisque

n'ayant absolument pour nos sens aucune propriété fixe , ils ne sauroient jamais avoir de valeur à nos yeux , que par comparaison avec les êtres de leur même classe.

Si cela est , l'étendue des corps n'est donc pas déterminée pour nous avec plus de certitude , que leurs autres propriétés. Lors donc que pour nous faire connoître la valeur de cette étendue , on se servira d'une mesure qui sera prise dans cette même étendue , cette mesure que l'on emploiera sera sujette au même inconvénient que l'objet que l'on voudra mesurer , c'est-à-dire , que son étendue ne sera pas plus sûrement déterminée ; de façon qu'il nous faudra encore chercher la mesure de cette mesure ; car quelques moyens que nous voulions employer , nous verrons clairement que ce ne sera jamais dans cette étendue où nous découvrirons la vraie mesure , & par conséquent qu'il faudra toujours recourir au principe qui a engendré l'étendue & toutes les propriétés de la matiere.

C'est donc là ce qui démontre complètement l'insuffisance de la marche des géometres , lorsqu'ils prétendent fixer la vraie mesure des êtres corporels. Il est vrai , & j'en suis convenu , qu'ils attachent des nombres à cette mesure étendue & sensible à laquelle ils ont recours. Mais non-seulement les nombres dont ils se servent ne sont eux-mêmes que relatifs & conventionnels , non-seulement l'homme est l'ibre d'en varier les rapports & de s'établir telle échelle qu'il jugera à propos , mais encore cette échelle , quelque utile qu'elle soit pour mesurer en général toutes les étendues d'une espece , ne conviendra point du

tout pour mesurer les étendues d'une autre espece , & les hommes sont encore à trouver une base fixe , invariable & universelle , à laquelle puissent se rapporter toutes les especes d'étendues quelconques.

Voilà d'où vient l'embarras que les géometres éprouvent , lorsqu'ils veulent mesurer des courbes , parce que la mesure dont ils se servent ayant été faite pour la ligne droite , ne s'accommode qu'à cette sorte de ligne , & offre des difficultés insurmontables , quand on veut l'appliquer à la ligne circulaire , ainsi qu'à toute autre courbe qui en dérive.

Je dis que cette mesure offre alors des difficultés insurmontables ; car , quoique les géometres aient tranché le nœud , en nous donnant la ligne circulaire comme un assemblage de lignes droites infiniment petites , ils auroient tort de croire avoir résolu la question parlà , puisque jamais une fausseté n'a pu rien résoudre.

Or , je ne puis me dispenser de regarder cette définition comme fautive , puisqu'elle combat directement l'idée qu'eux-mêmes & la nature nous donnent d'une circonférence , qui n'est autre chose qu'une ligne dont tous les points sont également éloignés d'un centre commun ; & je ne fais même comment les géometres peuvent raisonnablement se reposer sur deux propositions aussi contradictoires ; car enfin , si la circonférence n'est qu'un assemblage de lignes droites , quelqu'infiniment petites qu'on les suppose , jamais tous les points de cette circonférence ne seront également éloignés du centre ,

puisque ces lignes droites elles-mêmes seront composées de plusieurs points, parmi lesquels ceux des extrémités & ceux intermédiaires ne seront sûrement pas à la même distance du centre ; alors le centre ne leur sera plus commun ; alors la circonférence ne sera plus une circonférence.

C'est donc vouloir réunir les contraires, c'est vouloir traiter comme n'ayant que la même nature deux choses qui sont d'une nature très-oppo-
sée ; c'est, je le répète, vouloir soumettre au même nombre deux sortes d'êtres, qui étant différents l'un de l'autre, doivent sans doute se calculer différemment.

Il faut donc l'avouer, c'est ici que les hommes nous montrent le plus clairement leur penchant naturel à tout confondre, & à ne voir dans les êtres de classes différentes qu'une uniformité trompeuse, par le moyen de laquelle ils tâchent d'affimiler les choses qui se répugnent le plus. Car il est impossible de rien concevoir qui soit plus opposé, plus contraire l'un à l'autre, en un mot, plus contradictoire que la ligne droite & la ligne circulaire.

Outre les preuves morales qui se trouvent, soit dans les rapports de la ligne droite avec la régularité & la perfection de l'unité ; soit dans ceux de la ligne circulaire avec l'impuissance & la confusion attachées à la multiplicité dont cette ligne circulaire est l'image, je puis encore en donner des raisons d'autant plus convaincantes, qu'elles seront prises dans les principes intellectuels, les seuls que l'on doive admettre comme réels & faisant loi dans la recherche de la nature

des choses ; les seuls , dis-je , qui soient inébranlables comme les axiomes.

J'avertirai néanmoins que ces vérités ne seront pas claires pour le commun des hommes , & bien moins encore pour ceux qui n'auront marché jusqu'à ce jour que d'après les faux principes que je combats ; le premier pas qu'il y auroit donc à faire pour me comprendre , ce seroit d'étudier les choses dans leur source même , & non dans les notions que l'imagination & les jugements précipités en ont données.

Mais je fais combien peu d'hommes sont capables d'en avoir le courage , & quand je le supposerois pour un grand nombre , je devrois supposer aussi que peu d'entr'eux parviendroient à un plein succès , tant les premières sources de la science ont été infectées d'erreur & de poison.

Si j'ai fait pressentir que tout avoit son *nombre* dans la nature , si c'est par-là que tous les êtres quelconques sont aisés à distinguer les uns des autres , puisque toutes leurs propriétés ne sauroient être que des résultats conformes aux loix renfermées dans leur *nombre* ; il est constant que la ligne droite & la ligne courbe étant de nature différente , ainsi que je l'ai déjà indiqué , doivent avoir chacune leur *nombre* particulier , qui désigne leur différente nature , & nous empêche de les évaluer dans notre pensée , en les prenant indifféremment l'une pour l'autre.

Quand on ne réfléchiroit qu'un instant sur les fonctions & propriétés de ces deux sortes de lignes , cela suffiroit pour qu'on dût se convaincre de la réalité de ce que je viens de dire. Quel est l'objet de la ligne droite , n'est-ce pas de perpétuer à l'in-

fini les productions du point dont elle émane ? N'est-ce pas , comme perpendiculaire , de régler la base & l'assiette de tous les êtres , & de leur tracer à chacun leurs loix ?

Au contraire , la ligne circulaire ne borne-t-elle pas à tous ses points les productions de la ligne droite ? par conséquent , ne tend-elle pas continuellement à la détruire , & ne peut-elle pas être regardée en quelque sorte comme son ennemie ? Alors , comment seroit-il donc possible que deux choses si opposées dans leur marche , & qui ont des propriétés si différentes , ne fussent pas distinguées dans leur *nombre* , comme elles le sont dans leur action ?

Si l'on eût fait plutôt cette importante observation , on eût épargné des peines & des travaux infinis à tous ceux qui s'occupent de la science mathématique , en ce qu'on les eût empêchés de chercher , comme ils le font , une mesure commune à deux sortes de lignes qui n'auront jamais rien de commun entr'elles.

C'est donc après avoir reconnu cette différence essentielle qui les distingue dans leur figure , dans leur emploi & dans leurs propriétés , que je ne dois pas craindre d'affirmer que leur *nombre* est également différent.

Si l'on me pressoit de m'expliquer plus clairement , & d'indiquer quel est le *nombre* que j'attribue à chacune de ces lignes en particulier , j'avouerois sans peine que la ligne droite porte le *nombre quatre* , & la ligne circulaire , le *nombre neuf* , & j'oserois assurer qu'il n'y a pas d'autre moyen de parvenir à les connoître ; car l'étendue plus ou moins grande de ces lignes , ne changera rien au

nombre que je leur attribue en particulier , & elles conserveront toujours le même *nombre* chacune dans leur classe , quelqu'étendue qu'on veuille leur donner.

Je fais , je le répète , que ceci pourra bien n'être pas entendu , tant la matiere a fait de progrès dans l'intelligence de mes semblables. Il en est donc qui , malgré la clarté de ma proposition , pourroient en inférer faussement qu'une grande & une petite ligne ayant , selon moi , le même *nombre* , doivent par conséquent être égales.

Mais , pour prévenir ce paradoxe , j'ajouterai qu'une grande , comme une petite ligne , ne sont chacune que le résultat de leur loi & de leur *nombre* ; & qu'ainsi , quoique l'une & l'autre aient toujours , dans la même classe , la même loi & le même *nombre* , cette loi & ce *nombre* agissent toujours diversement dans chacune d'elles , c'est-à-dire , avec plus ou moins de force , d'activité ou de durée ; d'où l'on voit que le résultat qui en proviendra , doit exprimer aux yeux toutes ces différences sensibles , quoique le principe qui varie son action , soit lui-même invariable.

C'est là , n'en doutons pas , ce qui peut seul expliquer la différence universelle de tous les êtres des deux natures , tant de ceux qui dans l'une ou l'autre occupent des classes différentes , que de ceux qui sont de la même classe & de la même espèce ; c'est là ce qui peut faire comprendre comment tous les individus d'une même classe sont différents , quoiqu'ils aient la même loi , la même source & le même *nombre*.

C'est par-là aussi que sont anéantis les nombres conventionnels & arbitraires , que les géometres

emploient dans leurs mesures sensibles ; & véritablement les inconvénients où cette mesure les entraîne, nous en font voir clairement les défauts. Car vouloir choisir la mesure de l'étendue dans l'étendue, c'est s'exposer à être obligé de tronquer cette mesure, ou de la prolonger, lorsque l'étendue sur laquelle on l'a assise vient à recevoir des variations ; & comme ces variations n'arrivent pas toujours juste sous des nombres multipliés ou sous-multiples de la mesure donnée, qu'elles peuvent tomber sur des parties de nombres qui ne soient pas des entiers par rapport au nombre principal, il faut nécessairement que la mesure donnée subisse la même mutilation ; il faut enfin admettre ce que les calculateurs appellent des fractions d'unité, comme si jamais un être simple ou une unité pouvoit se diviser.

Si les mathématiciens se fussent attachés à cette dernière réflexion, ils auroient pris une plus juste idée d'un savant calcul qu'ils ont inventé : savoir, celui de l'infini. Ils auroient vu qu'ils ne pouvoient jamais trouver l'infiniment grand dans la matière qui est bornée à trois éléments, mais bien dans les nombres qui sont les puissances de tout ce qui existe, & qui vraiment n'ont de bornes, ni dans notre pensée, ni dans leur essence. Au contraire, ils auroient reconnu qu'ils ne pouvoient trouver le calcul de l'infiniment petit que dans la matière, dont la division indéfinie des molécules se conçoit toujours possible, quoique nos sens ne puissent pas toujours l'opérer ; mais ils n'eussent jamais cherché cette sorte d'infini dans les nombres, puisque l'unité étant indivisible, elle est le premier terme des êtres, & n'admet aucun nombre avant elle.

Rien n'est donc moins conforme au principe vrai que cette mesure conventionnelle que l'homme s'est établie dans ses procédés géométriques, & , par conséquent, rien n'est moins propre à l'avancer dans les connoissances qui lui sont absolument nécessaires.

Le secours d'une telle mesure est, je le fais, de la plus grande utilité dans les détails matériels du commerce de la vie sociale & corporelle de l'homme ; aussi je ne prétends pas qu'il soit blâmable de l'appliquer à cet emploi ; tout ce que je lui demanderois, ce seroit de ne pas avoir l'imprudence de la porter jusques dans ses recherches sur les vérités naturelles, parce que dans ce genre, elle ne peut que le tromper ; que les erreurs, même les plus simples, sont ici de la plus importante conséquence, & que toutes les vérités étant liées, il n'y en a pas une qui puisse recevoir la moindre atteinte sans la communiquer à toutes les autres.

Les nombres *quatre* & *neuf*, que j'annonce comme appartenants essentiellement, l'un à la ligne droite & l'autre à ligne courbe, n'ont pas l'inconvénient qu'on vient de remarquer dans la méthode arbitraire ; puisque ces nombres restent toujours intacts, quoique leur faculté s'étende ou se resserre dans toute les variations dont l'étendue est susceptible ; aussi, dans la réalité des choses, n'y a-t-il jamais de fraction dans un être, & si nous nous rappelons ce qui a été dit précédemment sur la nature des principes des êtres corporels, nous verrons que puisqu'ils sont indivisibles en qualité d'êtres simples, les nombres qui ne sont que les représenter & les rendre sensibles, doivent jouir de la même propriété.

Mais, je le répète encore, tout ceci est hors du sensible & de la matiere, ainsi je ne me flatte pas qu'un grand nombre m'entende. C'est pour cela que je m'attends qu'on reviendra encore à la charge, & qu'on me demandera comment il sera possible d'évaluer les différentes étendues du même ordre, si je donne sans exception à toutes les lignes droites, le nombre *quatre*, & à toutes les lignes circulaires & courbes, le nombre *neuf*. On me demandera, dis-je, à quel signe on pourra connoître fixément les différentes manieres dont le même nombre agit sur des étendues inégales, & comment il faudra s'y prendre pour déterminer avec justesse une étendue quelconque.

Il m'est inutile de chercher une autre réponse que celle que j'ai déjà faite sur cet objet. Je dirai donc que si celui qui me fait cette question, n'a en vue de connoître l'étendue que pour son propre usage corporel, & pour ses besoins ou ses goûts sensibles, comme il n'y a rien en ce genre qui ne soit relatif, les mesures conventionnelles & relatives sont suffisantes; parce que, par le seul secours des sens, on peut porter la régularité jusqu'au point de rendre l'erreur inappréciable aux sens.

Mais s'il s'agit de connoître plus que cette valeur relative & d'approximation, si l'on demande à trouver la valeur fixe & réelle de l'étendue; comme cette valeur est en raison de l'action de son *nombre*, & que le *nombre* n'est pas matiere, il est aisé de voir si c'est dans l'étendue matérielle qu'on peut trouver la regle que l'on désire, & si nous avons eu tort de dire que la vraie mesure de l'étendue ne sauroit être connue par les sens corporels: alors, si ce n'est point dans les sens corporels que cette mesure

mesure se peut trouver, il ne faudra pas réfléchir long-temps pour juger où elle doit être, puisque nous n'avons cessé de représenter qu'il n'y avoit dans tout ce qui existe que du sensible & de l'intellectuel.

Nous voyons donc dès-lors ce que les géomètres ont à nous apprendre, & quelles sont les erreurs dont ils bercent notre intelligence, en ne lui offrant que des mesures prises dans le sensible, & par conséquent relatives, pendant qu'elle conçoit qu'il y en a de vraies, & qu'elle est faite pour les connoître.

Nous voyons en même temps reparoître ici cette vérité universelle qui fait l'objet de cet ouvrage; savoir, que c'est dans le principe seul des choses qu'il est possible d'en évaluer juste les propriétés, & que quelque difficulté qu'il y ait à savoir y lire, il est incontestable que ce principe réglant tout, mesurant tout, dès qu'on l'éloigne, on ne trouvera rien.

Je dois ajouter néanmoins, que quoiqu'il soit possible par le secours de ce principe, de parvenir à juger sûrement de la mesure de l'étendue, puisque c'est lui-même qui la dirige, ce seroit une vraie profanation de l'employer à des combinaisons matérielles, car il peut nous faire découvrir des vérités plus importantes que celles qui n'auroient de rapport qu'à la matière; & les sens, comme nous l'avons dit, sont suffisants pour diriger l'homme dans les choses sensibles. Nous voyons même que les êtres au-dessous de l'homme n'ont pas d'autre loi, & que leurs sens suffisent à leurs besoins; ainsi, pour cet objet purement relatif, la mathématique seroit vraie & juste; en un mot,

la mathématique intellectuelle seroit non-seulement superflue, mais même elle ne seroit pas comprise.

Quelle plus grande inconséquence n'est-ce donc pas de vouloir assujettir & subordonner cette mathématique invariable & lumineuse à celle des sens, qui est si bornée & si obscure; de vouloir que celle-ci tienne lieu de l'autre; enfin, de vouloir que ce soit le sensible qui serve de règle & de guide à l'intellectuel ?

Nous ne faisons-là cependant que montrer de nouveau l'inconvénient auquel les géomètres se sont exposés; car, en cherchant à l'étendue une mesure sensible, & nous la donnant comme réelle, ils n'ont pas vu qu'elle étoit variable comme l'étendue même, & que loin de diriger la matière, elle étoit elle-même dans la dépendance de cette matière, puisqu'elle en suivoit nécessairement le cours & tous les résultats de relation.

Alors, dès que les nombres *quatre & neuf*, que j'ai avoué être la mesure des deux sortes de lignes possibles, sont entièrement à couvert de cette sujétion, je ne dois pas craindre d'errer en leur donnant toute ma confiance, & en les annonçant, ainsi que je l'ai fait, comme la vraie mesure, chacun dans leur classe.

J'avouerai qu'il m'est dur de ne pouvoir exposer ces vérités, sans sentir combien elles sont humiliantes pour les géomètres, puisque, par les efforts qu'ils font journellement pour confondre ces deux mesures, ils nous obligent à dire que même les plus célèbres d'entr'eux ne savent pas encore la différence d'une ligne droite à une ligne

courbe, ainsi qu'on le verra ci-après plus en détail.

Mais l'erreur que l'on vient d'appercevoir n'est pas la seule qu'ils aient faite sur l'étendue; non-seulement c'est dans elle qu'ils ont cherché la mesure, comme nous l'avons fait observer, mais même ils y ont encore cherché la source du mouvement. N'osant jamais s'élever au-dessus de cette ténébreuse matière qui les environne, ils ont cru pouvoir fixer un espace & une borne au principe de ce mouvement, de façon que, selon ce système, il n'est plus possible, hors de cette borne, de rien concevoir d'actif & qui se meuve.

S'ils ne se sont pas fait encore une idée plus juste du mouvement, n'est-ce pas toujours par la même méprise qui leur fait confondre les choses les plus distinctes, n'est-ce pas parce qu'ils ne cherchent que dans l'étendue, au lieu de chercher dans son principe ?

Car cette étendue n'ayant que des propriétés relatives, ou des abstractions, il lui est impossible de rien offrir de fixe & d'assez stable pour que l'intelligence de l'homme s'y repose d'une manière satisfaisante; & vouloir trouver dans elle la source de son mouvement, c'est répéter toutes ces tentatives insuffisantes qui ont été déjà renversées, & vouloir soumettre le principe à la production, pendant que selon l'ordre naturel & vrai des choses, l'œuvre fut toujours au-dessous de son principe générateur.

C'est donc dans le principe immatériel de tous les êtres, soit intellectuels, soit corporels, que réside essentiellement la source du mouvement.

qui se trouve en chacun d'eux. C'est par l'action de ce principe, que se manifestent toutes leurs facultés, selon leur rang & leur emploi personnel, c'est-à-dire, intellectuelles dans l'ordre intellectuel, & sensibles dans l'ordre sensible.

Or, si la seule action du principe des êtres corporels est le mouvement, si c'est par-là seul qu'ils croissent, qu'ils se nourrissent, enfin, qu'ils manifestent & rendent sensibles & apparentes toutes leurs propriétés, & par conséquent l'étendue même, comment peut-on donc faire dépendre ce mouvement, de l'étendue ou de la matière, puisqu'au contraire c'est l'étendue ou la matière qui vient de lui ? Comment peut-on dire que ce mouvement appartienne essentiellement à la matière, pendant que c'est la matière qui appartient essentiellement au mouvement ?

Il est incontestable que la matière n'existe que par le mouvement ; car nous voyons que quand les corps sont privés de celui qui leur est accordé pour un temps, ils se dissolvent & disparaissent insensiblement. Il est tout aussi certain, par cette même observation, que le mouvement qui donne la vie aux corps, ne leur appartient point en propre, puisque nous le voyons cesser dans eux, avant qu'ils aient cessé d'être sensibles à nos yeux, de même que nous ne pouvons douter qu'ils ne soient absolument dans la dépendance, puisque la cessation de ce mouvement est le premier acte de leur destruction.

D'ailleurs, rappelons-nous cette loi de réaction universelle à laquelle tous les êtres corpo-

rels sont assujettis , & reconnoissons que si les principes immatériels des êtres corporels sont eux-mêmes soumis à la réaction d'un autre principe , à plus forte raison les résultats sensibles de ces principes , tels que l'étendue & autres , doivent nécessairement éprouver cette sujétion.

Concluons donc , que si tout disparoît à mesure que le mouvement se retire , il est évident que l'étendue n'existe que par le mouvement , ce qui est bien différent de dire que le mouvement est à l'étendue & dans l'étendue.

Cependant , de cette assertion que c'est le mouvement qui fait l'étendue , on pourroit inférer que le mouvement étant de l'essence des principes immatériels , que nous devons reconnoître à présent comme indestructibles , il est impossible que ce mouvement n'existe pas toujours , & par conséquent que l'étendue ou la matière ne soit éternelle ; ce qui nous replongeroit dans ces précipices ténébreux , dont j'ai pris tant de soin de préserver mes lecteurs ; car , je le fais , on pourroit m'objecter qu'on ne peut pas concevoir de mouvement sans étendue.

Cette dernière proposition est vraie dans l'ordre sensible , où l'on ne peut concevoir de mouvement qui ne produise l'étendue , ou qui ne se fasse dans l'étendue ; mais quoique les principes qui enfantent le mouvement dans l'ordre sensible , soient immatériels , ce seroit être dans l'erreur que d'admettre leur action comme nécessaire & comme éternelle , puisque nous avons vu qu'ils n'étoient que des êtres secondaires , n'ayant qu'une action particulière & non pas infinie , &

qu'ils étoient absolument dans la dépendance d'une cause active & intelligente, qui leur communique cette action pour un temps, comme elle la leur retire, selon l'ordre & la loi de la cause première.

Bien plus, c'est dans cet ordre sensible même, où nous pouvons trouver des preuves d'un mouvement sans étendue, quoique dans cette région sensible il se fasse toujours dans l'étendue. Pour cet effet, remarquons qu'en raison de cette double loi universelle qui régit la nature corporelle, il se trouve deux sortes de mouvements dans tous les corps.

Premièrement, celui de leur croissance, ou l'action même qui manifeste & soutient leur existence sensible.

En second lieu, celui de leur tendance vers la terre, qui est leur centre commun; tendance qui se fait connoître, tant dans la chute des corps, que dans la pression que leur propre pesanteur fait sur eux-mêmes, ou sur la surface terrestre.

Ces deux mouvements sont directement opposés l'un à l'autre. Aussi le second de ces mouvements, ou la tendance des corps vers leur centre terrestre, quoiqu'il ne puisse se faire que dans l'étendue, ne produit cependant pas d'étendue comme le premier mouvement, ou celui de la croissance & de l'existence de ces mêmes corps.

Au contraire, l'un tend à détruire ce que l'autre produit; puisque, si les êtres corporels pouvoient se réunir à leur centre, ils seroient dès lors sans action, sans manifestation sensible, en un mot,

sans mouvement , par conséquent sans étendue ; puisqu'il est certain que tous ces effets n'ont lieu que parce que les êtres qui les produisent sont séparés de leur *centre*.

Or, si de ces deux mouvements , dont l'un produit l'étendue , comme nous l'avons dit , il y en a un qui la détruit , celui-là au moins ne devra pas se regarder comme appartenant à l'étendue , quoiqu'il n'ait lieu que dans l'étendue ; ce seroit donc là où l'on apprendroit à résoudre cette objection , qu'on ne peut concevoir de mouvement sans étendue , & à ne plus croire généralement que le mouvement soit de l'essence de toutes les classes d'êtres immatériels , puisque ceux de la classe sensible n'en sont dépositaires que pour un temps.

Fortifions encore cette vérité , qu'il peut y avoir du mouvement sans l'étendue. N'avons-nous pas admis qu'il ne sauroit y avoir que des êtres sensibles & des êtres intellectuels ? Si c'est la classe de ces derniers qui régit l'autre , & qui lui fait donner ce mouvement producteur des choses sensibles , c'est elle qui par essence doit être la véritable source du mouvement ; comme telle , elle est d'un autre ordre que la classe des principes immatériels corporels qui lui sont subordonnés ; il doit donc y avoir dans cette classe , une action & des résultats qui soient comme elle , distincts & indépendants du sensible , c'est-à-dire , dans lesquels le sensible ne soit pour rien.

Ainsi , puisque le sensible n'est pour rien dans toutes les actions qui appartiennent à la cause première , & dans tous les résultats immatériels

réels qui en proviennent ; s'il ne fait qu'en recevoir la vie passive qui le soutient pendant la durée du temps ; si enfin tous les effets sensibles, pendant le temps actuel de leur existence même, sont absolument sans aucune influence sur la classe purement intellectuelle, à plus forte raison cette classe a-t-elle pu agir avant l'existence des choses sensibles, & peut agir après leur disparition, puisque le mouvement où ces choses sensibles auront vécu, n'aura pas même dérangé d'un instant, l'action de la cause première.

Alors, quoique dans le sensible, le mouvement & l'étendue soient nécessairement liés l'un à l'autre, cela n'empêche point que dans la classe supérieure, il ne doive y avoir éternellement un mouvement ou une action, quand même rien de sensible ne seroit existant, & dans ce sens, on peut dire avec certitude, que quoiqu'on ne puisse concevoir d'étendue sans mouvement, il est cependant incontestable qu'on peut concevoir du mouvement sans étendue, puisque le principe du mouvement, soit sensible, soit intellectuel, est hors de l'étendue.

Réunissant ensuite toutes ces observations, on doit voir s'il est possible de jamais attribuer avec raison aucun mouvement à l'étendue, comme nécessaire à son essence, & si l'homme ne s'égare pas, lorsqu'il en cherche là le principe & la connoissance.

J'ai dit en général que le mouvement n'étoit autre chose que l'effet de l'action, ou plutôt l'action même, puisqu'ils sont inséparables. J'ai reconnu en outre, que dans les choses sensibles, il y avoit deux sortes de mouvements ou d'actions

opposées ; savoir , la croissance & la décroissance , ou la force qui éloigne les corps de leur centre , & leur propre loi qui tend à les en rapprocher. Mais , comme le dernier de ces mouvements ne fait que revenir sur les traces de l'autre , dans le même-temps , & selon la même loi dans l'ordre inverse , nous ne craignons point d'errer , en les annonçant comme provenant tous les deux du même nombre ; & le moindre des géometres fait que ce nombre est quatre.

Qui ne fait , en effet , que tous les mouvements & toutes les révolutions possibles des corps , se font en progression géométrique quaternaire , soit ascendante , soit descendante ? Qui ne fait que ce nombre quatre est la loi universelle du cours des astres , celle de la mécanique , de la pyrotechnie , celle , en un mot , de tout ce qui se meut dans la région corporelle , soit naturellement , soit par la main des hommes ?

Et véritablement , si la vie agit sans interruption , & que son action soit toujours nouvelle ; c'est-à-dire , si elle croît ou décroît sans cesse dans les êtres corporels sujets à la destruction , quelle autre loi que celle de la progression géométrique ascendante ou descendante sauroit convenir à la nature ?

En effet , la progression arithmétique en est entièrement bannie , parce qu'elle est stérile & qu'elle ne peut embrasser que des faits bornés ou des résultats toujours égaux & toujours uniformes. Aussi les hommes ne devroient-ils jamais l'appliquer qu'à des objets morts , à des divisions fixes , ou à des assemblages immobiles ; & quand ils ont voulu l'employer pour désigner les actions simples

& vivantes de la nature, comme celles de l'air; celles qui produisent la chaleur & le froid, & toutes les autres causes des révolutions de l'atmosphère, leurs résultats ou leurs divisions ont été très-vicieuses, en ce qu'elles ont donné à la multitude, une idée fausse du principe de vie ou d'action corporelle, dont la mesure n'étant point sensible, ne peut sans la plus grossière méprise se tracer sur la matière.

Nous n'induirons donc personne en erreur, en doanant la progression géométrique quaternaire, comme étant le principe de la vie des êtres, ou en assurant, quelqu'inconnu que soit ce langage, que le nombre de toute action est quatre.

Mais ce que nous n'avons point encore fait, c'est d'annoncer quel est le nombre de l'étendue; il faut donc le dire: c'est ce même nombre *neuf* qui a été appliqué ci-devant à la ligne circulaire. Oui, la ligne circulaire & l'étendue ont un tel rapport, elles sont tellement inséparables, qu'elles portent absolument le même nombre, qui est *neuf*.

Si elles ont le même nombre, elles ont nécessairement la même mesure & le même poids; car ces trois principes marchant toujours d'accord, l'un ne peut être déterminé, qu'il ne détermine également les deux autres.

Effectivement, quelque nouveau que cela doive paroître, je ne puis me dispenser d'avouer que l'étendue & la ligne circulaire ne sont qu'une même chose; c'est-à-dire, qu'il n'y a d'étendue que par la ligne circulaire, & réciproquement qu'il n'y a que la ligne circulaire qui soit corpo-

relle & sensible ; c'est-à-dire , enfin , que la nature matérielle & étendue ne peut être formée que de lignes qui ne sont pas droites , ou , ce qui est la même chose , qu'il n'y a pas une seule ligne droite dans la nature , comme on le verra ci-après.

Je n'ai qu'un mot à dire avant d'en venir là , qui est , que si les observateurs eussent examiné ceci de plus près , ils auroient résolu depuis longtemps une question qui n'est pas encore clairement décidée parmi eux ; savoir , si la génération & la reproduction se font par des œufs , ou par des vers ou animaux spermatiques ; ils auroient vu que rien n'étant sans enveloppe ici-bas , & toute enveloppe , ou toute étendue , étant circulaire , tout est ver dans la nature , parce que tout est œuf ; & réciproquement tout est œuf , parce que tout est ver. Je reviens à mon sujet.

Il ne suffit pas , je le sais , d'avoir exclus de la nature , la ligne droite , il faut exposer les raisons qui m'y déterminent.

Premièrement , si nous suivons l'origine de toutes les choses sensibles & matérielles , nous ne pourrions nier que le principe des êtres corporels ne soit le feu , mais que leur corporisation ne vienne de l'eau , & qu'ainsi les corps ne commencent par le fluide.

En second lieu , nous ne pourrions nier aussi que ce fluide ne soit le principe qui opère la dissolution des corps , & qu'ensuite le feu n'en opère la réintégration , puisqu'une des plus belles loix de la vérité est que l'ordre direct & l'ordre inverse aient un cours uniforme en sens contraire.

Mais tout fluide n'est qu'un assemblage de par-

ticules sphériques ; & c'est même la forme sphérique de ces particules qui donne au fluide la propriété qu'il a de s'étendre & de circuler. Alors, si les corps prennent là leur naissance , il est donc constant qu'ils doivent conserver dans leur état de perfection , la même forme qu'ils ont reçue à leur origine , comme ils la représentent encore dans leur dissolution en particules fluides & sphériques ; & par cette raison les corps doivent se considérer comme un assemblage de ces mêmes globules sphériques , mais qui ont pris de la consistance , en proportion de ce que leur feu a plus ou moins desséché la partie grossière de leur humide. A quelque degré que l'on porte cet assemblage de globules sphériques , il est donc évident que le résultat sera toujours sphérique & circulaire comme son principe.

Veut-on se convaincre matériellement de ce que j'avance ? Que l'on fixe avec attention les corps dont les dimensions nous paroissent droites , observons les surfaces les plus unies ; chacun fait qu'on n'y pourra découvrir qu'inégalités , qu'élévations & qu'enfoncements ; chacun fait , dis-je , ou doit savoir que les surfaces des corps , vues de près , n'offrent aux yeux qu'une multitude de fillons.

Mais ces fillons eux-mêmes ne sont composés que de ces inégalités , & ceci à l'infini ; & tant que nos yeux ou les instruments dont nous les aidons pourront s'étendre , nous ne verrons jamais , soit dans les surfaces des corps , soit dans les fillons qu'elles nous présentent , qu'une réunion de plusieurs particules sphériques qui ne se touchent que par un point de leur surface. Qu'on

examine donc alors s'il est possible d'y admettre de ligne droite.

Qu'on ne m'objecte pas cet intervalle qui existe entre deux points donnés, & entre lesquels on peut supposer une ligne droite qui corresponde de l'un à l'autre.

Premièrement, ces deux points ainsi séparés ne sont plus censés faire corps ensemble. Ainsi la ligne droite qu'on supposeroit entr'eux, seroit purement dans la pensée, & ne pourroit pas être conçue comme corporelle & sensible.

Secondement, cet intervalle qui les sépare, est lui-même rempli de particules mercurielles aériennes, qui étant sphériques comme celles des autres corps, ne pourroient jamais se toucher que par leur surface; ainsi cet intervalle seroit corps, & par cette raison sujet aux mêmes inégalités que les corps; ce qui s'accorde entièrement avec ce qui a été dit précédemment sur les principes de la matiere, qui, malgré leur union, ne sauroient jamais se confondre.

N'y ayant donc aucune continuité dans les corps, tout y étant successif & interrompu, il est impossible dans aucun sens d'y supposer & d'y reconnoître des lignes droites.

Outre les raisons que nous venons de voir, il en est d'autres qui viennent à l'appui, & qui confirment l'évidence de ce principe. Je me suis décidé à convenir que le nombre *quatre* étoit le nombre de la ligne droite; j'ai vu depuis, de concert avec tous les observateurs, que le nombre *quatre* étoit aussi celui qui dirigeoit toute espèce de mouvement quelconque; il y a donc une grande analogie entre le principe du mouvement & la

ligne droite , puisque nous leur voyons porter le même nombre , puisque d'ailleurs nous avons reconnu que dans ce mouvement résidoit la source & l'action des choses corporelles & sensibles , & qu'en même temps nous avons vu que la ligne droite étoit l'emblème de l'infinité & de la continuité des productions du point dont elle émane.

Or , j'ai assez démontré que le mouvement , quoique produisant les choses corporelles & sensibles ou l'étendue , ne sauroit cependant jamais appartenir en propre à cette même étendue , ni en dépendre ; alors donc , si la ligne droite a le même nombre que ce mouvement , elle doit avoir la même loi & la même propriété ; c'est-à-dire , que quoiqu'elle dirige les choses corporelles & étendues , jamais elle ne pourra se mélanger avec elles , ni s'y confondre & devenir sensible , puisque le principe ne peut se confondre avec sa production.

Ce sont toutes ces raisons réunies qui doivent empêcher de jamais admettre de ligne droite dans la nature corporelle.

Rappelons donc ici tous nos principes : le nombre *quatre* est celui du mouvement , c'est celui de la ligne droite , en un mot , c'est le nombre de tout ce qui n'est pas corporel & sensible. Le nombre *neuf* est celui de l'étendue & de la ligne circulaire , qui constitue universellement l'étendue , c'est-à-dire , qu'il est le nombre des corps & de toutes les parties des corps ; car il faut absolument regarder la ligne circulaire comme la production nécessaire du mouvement qui se fait dans le temps

Ce sont là les deux seules & uniques loix que

nous puissions reconnoître , & avec elles nous pouvons sans doute embrasser tout ce qui existe ; puisqu'il n'y a rien qui ne soit, ou dans l'étendue, ou hors de l'étendue ; qui ne soit passif ou actif, résultat ou principe, passager ou immuable , corporel ou incorporel , périssable ou indestructible.

Prenant donc ces deux loix pour guides , nous reviendrons à la maniere dont nous avons vu que les géometres avoient considéré les deux sortes de lignes possibles, la droite & la courbe ; & nous jugerons s'il est vrai que le cercle soit, comme ils le prétendent, un assemblage de lignes droites , puisqu'au contraire, il n'y a pas de ligne droite prise dans le corporel , qui ne soit un assemblage de lignes courbes.

C'est pourtant faute d'avoir discerné les différents nombres de ces deux différentes lignes, que depuis son exil l'homme cherche à les concilier , ou , ce qui est la même chose , tâche de découvrir ce que l'on nomme la quadrature du cercle. Avant sa chute , connoissant la nature des êtres , il ne se seroit pas consumé en efforts inutiles , & ne se seroit pas livré à la recherche d'une découverte dont il eût évidemment connu l'impossibilité ; il n'eût été ni assez aveugle , ni assez imprudent , pour vouloir rapprocher des principes aussi différents que ceux de la ligne droite & de la ligne courbe ; en un mot, il ne fût jamais venu à sa pensée de croire pouvoir changer la nature des êtres , & de faire en sorte que *neuf* valût *quatre* , ou que *quatre* valût *neuf* ; ce qui est à la lettre l'objet de l'étude & de l'occupation des géometres.

Qu'on essaie en effet de concilier ces deux nombres , comment y parviendra-t-on ? comment

adapter *neuf* avec *quatre* ? comment diviser *neuf* par *quatre* , ou , ce qui est la même chose , partager *neuf* en quatre parties sans y admettre de fractions , qui , selon ce qu'on a vu , ne peuvent se trouver dans les principes naturels des choses , quoiqu'elles puissent s'opérer sur leurs résultats , qui ne sont que des assemblages ? Car , après avoir trouvé *deux* pour quotient , ne nous resteroit-il pas toujours une unité , qu'il faudroit diviser également par ce même nombre *quatre* ?

Nous voyons donc que cette quadrature est impraticable en figure , ou dans le corporel & le sensible , & qu'elle ne sauroit jamais avoir lieu qu'en nombre & immatériellement ; c'est-à-dire , en admettant le centre qui est corporel & quaternaire , comme on en sera convaincu dans peu. Je laisse donc à penser à présent si cette quadrature est admissible , de la manière dont les hommes s'en occupent ; si l'impossibilité n'en est pas évidemment démontrée , & si alors nous devons être étonnés qu'on n'ait encore rien trouvé sur cet objet ; car , en fait de vérité , une approximation , ou rien , c'est la même chose.

Il en faut dire autant de la longitude , qu'un si grand nombre d'hommes cherche sur la surface terrestre avec tant d'émulation ; & pour en juger , il sera suffisant d'observer la différence qui existe entre la longitude & la latitude.

La latitude est horizontale & va du sud au nord. Or , comme ce sud n'est désigné par aucun des points imaginaires , inventés par les astronomes pour nous expliquer l'univers , mais très-certainement par le soleil , dont le midi vertical varie , en s'élevant ou en s'abaissant chaque jour par

par rapport au jour précédent, il suit que cette latitude est nécessairement circulaire & variable; & comme telle, elle porte le nombre *neuf* d'après tous les principes qui viennent d'être établis.

Au contraire, la longitude est perpendiculaire, & vient de l'est qui est toujours au même point d'élévation, quoique cet est se montre chaque jour à différents points de l'horizon. Ainsi la longitude étant fixe & toujours la même, est l'image réelle de la ligne droite, & par conséquent porte le nombre *quatre*. Or, nous venons de voir l'incompatibilité des deux nombres *quatre* & *neuf*; comment est-il donc possible de trouver le perpendiculaire dans l'horizontal, comment assimiler le supérieur à l'inférieur, comment enfin découvrir l'est sur la surface terrestre, puisqu'il n'est pas dans la région?

Quand j'ai dit que l'est étoit fixe, on a bien vu que je ne parlois pas de celui que donne le lever du soleil, puisqu'il change tous les jours. D'ailleurs, l'espece de longitude, que le soleil donne de cette maniere, n'est toujours qu'horizontale par rapport à nous, comme la latitude, & par cela seul elle est très-défectueuse.

Mais je parle du véritable est dont le lever du soleil n'est que le signe indicatif, & qui se manifeste visiblement & plus juste dans l'aplomb & la perpendiculaire; de cet est, qui par son nombre *quatre*, peut seul embrasser tout l'espace, puisqu'en se joignant au nombre *neuf* qui est celui de l'étendue, c'est-à-dire, unissant l'actif au passif, il forme le nombre *treize*, qui est le nombre de la nature.

Il n'est donc pas plus possible de trouver cette

longitude sur la terre, que de concilier la ligne droite avec la ligne courbe, & que de trouver la droite avec la ligne courbe, & que de trouver la mesure de l'étendue & le mouvement, dans l'étendue; nouvelle preuve de la vérité des principes, que nous avons exposés.

Nous devons appliquer encore cette loi à une autre observation, & dire que c'est par la raison de cette même différence du nombre *quatre* au nombre *neuf*, qu'on n'a pu jusqu'à présent & qu'on ne pourra jamais faire quadrer juste le calcul lunaire avec le calcul solaire. Car la lune est *neuvaine*, comme étant attachée à la terre qui n'a que des courbes en latitude; le soleil, au contraire, quoique désignant la latitude par le sud, est néanmoins, dans son est terrestre ou dans le lieu de son lever, l'image du principe de la longitude ou de la ligne droite, & comme tel il est *quaternaire*. D'ailleurs, il est clairement distinct de la région de la terre, à laquelle il communique la réaction nécessaire à sa faculté végétative, nouvel indice de son activité quaternaire; en un mot, son quaternaire se manifeste sur la lune même par les quatre phases que nous appercevons sur elle, & qui se déterminent par ses différentes positions, par rapport au soleil dont elle reçoit la lumière.

Ainsi appliquant à cet exemple le principe qui nous occupe pour le présent, on verra clairement pourquoi le calcul solaire & le calcul lunaire sont incompatibles, & que le vrai moyen de parvenir à la connoissance des choses, est de commencer par ne pas les confondre, mais de les suivre & de les examiner cha-

cune selon le nombre & les loix qui leur sont propres.

Que ne m'est il permis de m'étendre plus au long, sur ce nombre *neuf* que j'attribue à la lune, & par conséquent à la terre, dont elle est le satellite ? Je montrerois par le nombre de cette terre, quel est son emploi & sa destination dans l'univers ; cela pourroit même nous donner des indices sur la véritable forme qu'elle porte, & répandre encore plus de jour sur le système actuel qui ne l'admet pas comme immobile, mais, au contraire, comme parcourant un très-grand orbite.

Car les astronomes se sont peut-être un peu trop pressés dans leurs jugements ; & avant de donner toute leur confiance à leurs observations, ils auroient dû examiner lequel, parmi les êtres corporels, doit agir le plus, ou de celui qui donne la réaction, ou de celui qui la reçoit ; si le feu n'est pas le plus mobile des éléments, & le sang plus agile que les corps dans lesquels il circule : ils auroient dû penser que la terre, quoique n'occupant pas le centre des orbites des astres, pouvoit cependant leur servir de *réceptacle*, & que dès-lors elle devoit recevoir & attendre leurs influences, sans être forcée d'ajouter une seconde action corporelle, à l'action végétative qui lui est propre, & dont ces astres sont privés.

Enfin, les plus simples expériences sur le cône, leur auroient prouvé la vraie forme de la terre ; & nous pourrions leur offrir, dans la destination de cette même terre, dans le rang qu'elle occupe parmi les êtres créés, & dans les

propriétés de la perpendiculaire ou de la ligne droite , des difficultés insurmontables que leurs systèmes ne pourroient résoudre.

Il arriveroit peut-être aussi que ces difficultés ne seroient pas senties , parce que l'astronomie s'est isolée comme toutes les sciences où l'homme a mis la main , qu'elle a considéré la terre , ainsi que chacun des corps célestes , comme des êtres distincts & sans liaison les uns aux autres ; en un mot , parce que l'homme a agi là aussi inconsiderément que dans tout le reste , c'est-à-dire , qu'il n'a point porté la vue sur le principe de l'existence de tous ces corps , sur celui de leurs loix & de leur destination , & que par cette raison il ne connoît pas encore quel en est le premier objet.

Bien plus , c'est par un motif louable en apparence , qu'il a cherché à ravalier la terre , en la comparant à l'immensité & à la grandeur des astres ; il a eu la foiblesse de croire que cette terre n'étant qu'un point dans l'univers , méritoit peu l'attention de la première cause ; qu'il seroit contre la vraisemblance que cette terre fût au contraire ce qu'il y a de plus précieux dans la création , & que tout ce qui existe autour ou au-dessus d'elle , lui vînt apporter son tribut ; comme si c'étoit sur une mesure sensible , que l'auteur des choses dût évaluer ses ouvrages , & que leur prix ne fût pas plutôt dans la noblesse de leur emploi & dans leurs propriétés , que dans la grandeur de l'espace & de l'étendue qu'ils occupent.

C'est peut-être cette fausse combinaison qui aura conduit l'homme à cette autre combinaison

plus fausse encore, par laquelle il affecte de ne se pas croire digne lui-même des regards de son auteur; il a cru n'écouter que l'humilité, en refusant d'admettre que cette terre même, & tout ce que l'univers contient, n'étoient faits que pour lui; il a feint de craindre de trop écouter son orgueil, en se livrant à cette pensée.

Mais il n'a pas craint l'indolence & la lâcheté qui proviennent nécessairement de cette feinte modestie; & si l'homme évite de se regarder aujourd'hui comme devant être le roi de l'univers, c'est qu'il n'a pas le courage de travailler à en recouvrer les titres, que les devoirs lui en paroissent trop fatigants, & qu'il craint moins de renoncer à son état & à tous ses droits, que d'entreprendre de les remettre dans leur valeur. Cependant, s'il vouloit un instant s'observer lui-même, il verroit bientôt qu'il devoit mettre son humilité à avouer qu'il est, avec raison, au-dessous de son rang, mais non à se croire d'une nature à n'avoir jamais pu l'occuper, ni à ne pouvoir jamais y rentrer.

Que ne puis-je donc, je le répète, me livrer à tout ce que j'aurois à dire sur ces matières? Que ne puis-je montrer les rapports qui se trouvent entre cette terre & le corps de l'homme, qui est formé de la même substance, puisqu'il en est provenu? Si mon plan me le permettoit, je prendrois dans leur analogie, incontestable, le témoignage de l'uniformité de leurs loix & de leurs proportions, d'où il seroit aisé de voir qu'ils ont l'un & l'autre le même but à remplir.

Ce seroit même là où l'on apprendroit pourquoi j'ai enseigné au commencement de cer

ouvrage, que l'homme étoit si fort intéressé à maintenir son corps en bon état ; parce que s'il est fait à l'image de la terre, & que la terre soit le fondement de la création corporelle, il ne peut conserver sa ressemblance avec elle, qu'en résistant comme elle aux forces qui la combattent continuellement. On y verroit aussi que cette terre lui doit être respectable comme sa mere, & qu'étant, après la cause intelligente & l'homme, le plus puissant des êtres de la nature temporelle, elle est elle-même la preuve qu'il n'existe pas d'autres mondes corporels que celui qui nous est visible.

Car cette opinion de la pluralité des mondes est encore prise dans la même source de toutes les erreurs humaines ; c'est pour vouloir tout séparer, tout démembrer, que l'homme suppose une multitude d'autres univers, dont les étoiles sont les soleils, & qui n'ont pas plus de correspondance entr'eux qu'avec le monde que nous habitons : comme si cette existence à part, étoit compatible avec l'idée que nous avons de l'unité, & comme si, dans le cas que ces mondes supposés existassent, l'homme n'en auroit pas la connoissance en qualité d'être intellectuel.

Alors, s'il peut & doit avoir la connoissance de tout ce qui existe, il faut nécessairement que rien ne soit isolé, & que tout se tienne ; puisque c'est avec un seul & même principe que l'homme embrasse tout, & qu'il ne le pourroit avec ce seul & même principe, si tous les êtres créés corporellement n'étoient pas semblables entr'eux & de la même nature.

Oui, sans doute, il y a plusieurs mondes

puisque le plus petit des êtres en est un , mais tous tiennent à la même chaîne ; & comme l'homme a le droit de porter la main jusqu'au premier anneau de cette chaîne , il ne sauroit en approcher , qu'il ne touche à la fois tous les mondes.

On verroit de plus dans le tableau des propriétés de la terre , que pour le bien être de l'homme , soit sensible , soit intellectuel , elle est une source féconde & inépuisable ; qu'elle rassemble toutes les proportions , tant numériques que de figure ; qu'elle est le premier point d'appui que l'homme a rencontré dans sa chute , & qu'en cela il ne sauroit trop en priser l'importance , puisque sans elle il seroit tombé beaucoup plus bas.

Que seroit-ce donc si j'osois parler du principe qui l'anime , & en qui résident toutes les facultés de végétation & autres *vertus* que je pourrois exposer ? C'est bien alors que les hommes apprendroient à avoir de la vénération pour elle , qu'ils s'occuperoient davantage de sa *culture* , & qu'ils la regarderoient comme l'entrée de la route qu'ils ont à parcourir pour retourner au lieu qui leur a donné la naissance.

Mais je n'en ai peut-être déjà que trop dit sur ces objets ; & si j'allois plus loin , je craindrois d'usurper des droits qui ne m'appartiennent pas. Je reviens donc aux nombres *quatre* & *neuf* , que j'ai annoncés comme étant propres , l'un à la ligne droite , & l'autre à la ligne courbe ; comme étant aussi , l'un le nombre du mouvement ou de l'action , & l'autre celui de l'étendue ; car il se pourroit que ces nombres parussent supposés & imaginaires.

Il est à propos que je fasse voir pour quelle raison je les emploie , & pourquoi je prétends qu'ils conviennent chacun naturellement aux lignes auxquelles je les ai attribués ; commençons par le nombre *neuf* ou celui de la ligne circulaire & de l'étendue.

Sans doute qu'il ne répugnera à personne de considérer une circonférence comme un zéro ; car quelle figure peut , plus que le zéro , ressembler à une circonférence ? Il répugnera moins encore d'en regarder le centre comme une unité , puisqu'il est impossible que pour une circonférence , il y ait plus d'un centre ; tout le monde fait aussi qu'une unité , jointe à un zéro , donne *dix* , en cette sorte 10. Ainsi nous pouvons envisager le cercle entier , comme faisant *dix* ou 10 , c'est-à-dire , le centre avec la circonférence.

Mais nous pouvons également regarder le cercle entier comme un être corporel dont la circonférence est la forme ou le corps , & dont le centre est le principe immatériel. Or , nous avons vu avec assez de détail , qu'on ne devoit jamais confondre ce principe immatériel avec la forme corporelle & étendue ; que quoique ce soit sur leur union qu'est fondée l'existence de la matière , cependant c'étoit une erreur impardonnable de les prendre pour le même être , & que l'intelligence de l'homme pouvoit toujours les séparer.

Alors , séparer ce principe de sa forme corporelle , n'est-ce pas la même chose que de séparer le centre de sa circonférence , & par conséquent la même chose que d'ôter l'unité 1 du

denaire 10. Mais si l'on ôte une unité du denaire 10, il est bien certain qu'il ne restera plus que *neuf* en nombre ; cependant il nous restera en figure le zéro, 0, ou la ligne circulaire, ou enfin la circonférence. Que l'on voie donc à présent si le nombre *neuf* & la circonférence ne se conviennent pas l'un à l'autre, & si nous avons eu tort de donner ce nombre *neuf* à toute étendue, puisque nous avons prouvé que toute étendue étoit circulaire.

Que l'on voie aussi, d'après le rapport existant entre le zéro, qui est comme nul par lui-même, & le nombre *neuf*, ou celui de l'étendue, si l'on auroit dû blâmer si légèrement ceux qui ont prétendu que la matiere n'étoit qu'apparente.

Je fais que la plupart des géometres, regardant le nombre des caracteres d'arithmétique comme dépendant de la convention de l'homme, prendront peu de confiance à la démonstration présente ; je fais même qu'il en est parmi eux qui ont essayé de porter jusqu'à vingt le nombre de ces caracteres, pour faciliter les opérations du calcul.

Mais, premièrement, si plusieurs nations ont des caracteres d'arithmétique qui ne proviennent que de leur convention, les caracteres Arabes doivent en être exceptés, parce qu'ils sont fondés sur les loix & la nature des choses sensibles, qui, aussi bien que les choses intellectuelles, ont des signes numériques qui leur sont propres.

Secondement, comme les géometres ignorent entièrement les loix & les propriétés des *nombres*, ils n'ont pas vu qu'en les multipliant au-delà

de dix, ils dénatureroient tout, & vouloient donner aux êtres un principe qui n'étoit pas simple, & qui n'offroit point d'unité; ils n'ont pas vu que l'unité étant universelle, la somme de tous les nombres devoit principalement nous retracer son image, afin que se montrant aussi réelle & aussi inaltérable dans ses productions que dans son essence, cette unité eût à nos hommages des droits invincibles, & que l'homme fût inexcusable, s'il venoit à les méconnoître. Ils n'ont pas vu, dis-je, que le nombre *dix* étoit celui qui portoit le plus parfaitement cette empreinte, & qu'ainsi la volonté de l'homme ne pourroit jamais étendre au-delà de dix, les signes des nombres où des loix de l'unité.

Aussi l'expérience a pleinement confirmé ce principe; & les moyens qu'on avoit pris pour le combattre sont demeurés sans aucun succès. Je puis donc entreprendre sa défense, & attribuant le nombre *un* ou l'unité, au centre, attribuer le nombre *neuf* à la circonférence ou à l'étendue.

Je ne rappellerai point ici ce que j'ai dit de l'union des trois éléments fondamentaux, qui se trouvent toujours tous les trois ensemble dans chacune des trois parties des corps; par où l'on trouvera facilement un rapport certain du nombre *neuf* à la matiere, ou à l'étendue circulaire; je ne dirai rien non plus de la formation du cube, soit algébrique, soit arithmétique, qui, lorsque les facteurs n'ont que deux termes, ne peut avoir lieu que par neuf opérations, puisque, parmi les dix qu'on y devoit compter à la rigueur, la seconde & la troisième ne sont qu'une répétition l'une de

l'autre, & dès-lors doivent se considérer comme ne faisant qu'un.

Mais j'appuierai le principe que j'ai établi, de quelques observations sur la nature & la division du cercle; car il est faux de dire que ce sont les géomètres qui l'ont divisé en trois cents soixante degrés, comme étant la division la plus commode, & celle qui se prêtoit le plus facilement à toutes les opérations du calcul.

Cette division du cercle en trois cents soixante degrés, n'est point du tout arbitraire; c'est la nature même qui nous la donne, puisque le cercle n'est composé que de triangles, & qu'il y a six de ces triangles équilatéraux dans toute l'étendue de ce même cercle.

Qu'on suive donc attentivement l'ordre naturel de ces nombres, qu'on y joigne ensuite le produit qui est la circonférence ou le zéro, & qu'on voie si ce sont les hommes qui ont établi ces divisions.

Faut-il exposer moi-même l'ordre naturel de ces nombres? Toute production quelconque est ternaire, *trois*. Il y a six de ces productions parfaites dans un cercle, ou six triangles équilatéraux, *six*. Enfin, la circonférence elle-même complete l'œuvre, & donne *neuf* ou zéro, 0. Si l'on veut donc réduire en chiffres tous ces nombres, nous aurons premièrement 3, secondement 6, & enfin 0, lesquels réunis donneront 360.

Qu'on fasse ensuite telles multiplications qu'on voudra, sur les nombres que nous venons de reconnoître comme constituant le cercle; alors, comme tous les résultats en seront neuvaires, on

ne doutera plus de l'universalité du nombre *neuf* dans la matiere.

On ne doutera pas non plus de l'impuissance de ce nombre , quand on réfléchira qu'avec quelque nombre qu'on le joigne , il n'en altere jamais la nature ; ce qui , pour ceux qui en auront la clef , sera une preuve frappante de ce que nous avons dit , que la forme ou l'enveloppe pouvoit varier , sans que son principe immatériel cessât d'être immuable & indestructible.

C'est par ces observations simples & naturelles , que l'on peut parvenir à appercevoir l'évidence du principe que j'expose. C'est là en même temps un des moyens qui peuvent indiquer aux hommes comment on doit procéder pour lire dans la nature des êtres ; car toutes leurs loix sont écrites sur leur enveloppe , dans leur marche , & dans les différentes révolutions auxquelles leur cours les assujettit.

Par exemple , c'est pour n'avoir pas distingué la circonférence naturelle d'avec la circonférence artificielle , qu'est venue l'erreur que j'ai relevée plus haut sur la maniere dont on avoit considéré la circonférence jusqu'à présent , c'est-à-dire , comme un assemblage d'une infinité de points réunis par des lignes droites. Il est vrai que la circonférence que l'homme décrit à l'aide du compas , ne peut se former que successivement ; & dans ce sens on peut la regarder comme l'assemblage de plusieurs points , qui n'étant marqués que l'un après l'autre , ne sont pas censés avoir entr'eux d'adhérence ou de continuité ; ce qui fait que l'imagination y a supposé des lignes droites pour les rassembler.

Mais, outre que j'ai fait voir en son lieu que même dans ces cas-là, la ligne de réunion que l'on admettroit ne seroit pas droite, puisque sensiblement il n'y en a point qui le soit, il ne faut qu'examiner la formation du cercle naturel, pour reconnoître la fausseté des définitions qu'on nous donne généralement de la ligne circulaire.

Le cercle naturel croît à la fois, & dans tous les sens; il occupe & remplit toutes les parties de sa circonférence; car ce n'est que dans l'ordre sensible & par les yeux de notre matiere, que nous appercevons des inégalités nécessaires dans les formes corporelles, parce qu'elles ne sont que des assemblages; au lieu que par les yeux de notre faculté intellectuelle, nous voyons par-tout la même force & la même puissance, & nous n'apercevons plus ces inégalités, parce que nous sentons que l'action du principe doit être pleine & uniforme; sans cela il seroit lui-même exposé: &, soit dit en passant, c'est là ce qui fait tomber toutes ces disputes scholastiques & puériles sur le vuide; les yeux bornés du corps de l'homme doivent en trouver à tous les pas, parce qu'ils ne peuvent lire que dans l'étendue; sa pensée n'en conçoit nulle part, parce qu'elle lit dans le principe, qu'elle voit que ce principe agit par-tout, qu'il remplit nécessairement tout, puisque la *résistance* doit être universelle comme la *pression*.

On ne peut donc comparer en rien le cercle naturel avec le cercle artificiel, puisque le cercle naturel se crée tout ensemble, par la seule explosion de son centre; au lieu que le cercle artificiel ne commence que par la fin qui est le triangle; car tout le monde sait, ou doit savoir, que le compas

dont on tient une des pointes immobile , ne peut faire avec l'autre un seul pas , sans présenter un triangle.

Venons actuellement aux raisons pour lesquelles le nombre *quatre* est celui de la ligne droite.

Je dirai avant tout que je n'emploie pas ici ce mot de *ligne droite* , dans le sens qu'il a selon le langage reçu , par lequel on exprime cette étendue qui paroît avoir à nos yeux le même alignement ; & en effet , ayant démontré qu'il n'y avoit point de ligne droite dans la nature sensible , je ne pourrois adopter l'opinion vulgaire à cet égard , sans tenir une marche contradictoire avec tout ce que j'ai établi. Je regarderai donc seulement la ligne droite comme principe , & comme telle , étant distinguée de l'étendue.

N'avons-nous pas vu que le cercle naturel croissoit en même temps dans tous les sens , & que le centre jetoit à la fois hors de lui-même la multitude innombrable & intarissable de ses rayons ? Chacun de ces rayons n'est-il pas regardé comme une ligne droite dans le sens matériel ? & véritablement , par sa rectitude apparente , & par la faculté qu'il a de pouvoir se prolonger à l'infini , il est l'image réelle du principe générateur qui produit sans cesse hors de lui , & qui ne s'écarte jamais de sa loi.

Nous avons vu en outre que le cercle n'étoit lui-même qu'un assemblage de triangles , puisque nous n'avons reconnu par-tout que trois principes dans les corps , & que le cercle est corps. Or , si ce rayon , si cette ligne droite en apparence , si enfin l'action de ce principe générateur ne peut se manifester que par une production ternaire , nous

n'aurions qu'à réunir le nombre de l'unité du centre, ou de ce principe générateur, au nombre ternaire de sa production, avec laquelle il est lié pendant l'existence de l'être corporel, & nous aurions déjà un indice du quaternaire que nous cherchons dans la ligne droite, selon l'idée que nous en avons donnée.

Mais pour qu'on ne croie pas que nous confondons actuellement ce que nous avons distingué avec tant de soin, savoir, le centre qui est immatériel, avec la production ou le triangle qui est matériel & sensible, il faut qu'on se rappelle ce qui a été dit sur les principes de la matière. J'ai fait voir assez clairement que quoiqu'ils produisent la matière, ils sont cependant immatériels eux-mêmes; alors, pris comme tels, il est facile de concevoir une liaison intime du centre, ou du principe générateur, avec les principes secondaires; & comme les trois côtés du triangle, ainsi que les trois dimensions des formes, nous ont indiqué sensiblement que ces principes secondaires ne sont qu'au nombre de *trois*, leur union avec le centre nous offre l'idée la plus parfaite de notre *quaternaire* immatériel.

De plus, comme cette manifestation quaternaire n'a lieu que par l'émanation du rayon hors de son centre; que ce rayon qui se prolonge toujours en ligne droite, est l'organe & l'action du principe central; que la ligne courbe, au contraire, ne produit rien, & qu'elle borne toujours l'action & la production de la ligne droite ou du rayon; nous ne pouvons résister à cette évidence, & nous appliquons sans crainte le nombre *quatre* à la ligne droite ou au rayon qui

la représente, puisque c'est la ligne droite & le rayon seul qui peuvent nous donner la connoissance de ce nombre.

Voilà la route par laquelle l'homme peut parvenir à distinguer la forme & l'enveloppe corporelle des êtres, d'avec leurs principes immatériels, & par-là se faire une idée assez juste de leurs différents *nombres*, pour éviter la confusion & marcher avec assurance dans le sentier des observations; voilà, dis-je, le moyen de trouver cette quadrature dont nous avons parlé, & qui ne se pourra jamais découvrir que par le *nombre* du centre.

Il est si vrai, en effet, que cette ligne droite, ou ce quaternaire, est la source & l'organe de tout ce qui est corporel & sensible, que c'est au *nombre quatre* & au carré, que la géométrie ramène tout ce qu'elle veut mesurer; car elle ne considère tous les triangles qu'elle établit dans cette vue, que comme division & moitié de ce même carré; or, ce carré n'est il pas formé par quatre lignes, & par quatre lignes qui sont regardées comme droites, ou semblables au rayon, & par conséquent quaternaires comme lui?

Faut-il donc quelque chose de plus pour démontrer que par leur procédé même, les géomètres prouvent ce que je leur avance; c'est-à-dire, que le *nombre* qui produit les êtres, est le même qui leur sert de mesure; & ainsi, que la vraie mesure des êtres ne peut se trouver que dans leur principe, & non pas dans leur enveloppe & dans l'étendue; puisqu'au contraire, tout ce qui est enveloppe, tout ce qui est étendue, ne peut s'évaluer

s'évaluer avec précision qu'en se rapprochant du centre & de ce nombre quaternaire que nous nommons le principe générateur P.

On ne songera pas, je l'espère, à m'objecter que toutes les figures, nommées rectilignes en géométrie, étant bornées par des lignes censées droites, portent également le quaternaire, & qu'ainsi je ne devrois pas me borner au carré pour indiquer la mesure quaternaire; ce qui sembleroit contredire la simplicité & l'unité du principe annoncé.

Quand le fait ne seroit pas pour moi, quand il seroit faux que les géometres, ainsi que je viens de le dire, ramenassent au carré tout ce qu'ils veulent mesurer, il suffiroit de ce que nous venons de dire sur ce quaternaire immatériel, pour convenir que toutes les choses sensibles provenant de lui, doivent conserver sensiblement sur elles la marque de cette origine quaternaire; or, ce quaternaire étant absolument le seul principe générateur des choses sensibles, étant le seul nombre à qui cette propriété de production soit essentielle, il est également indispensable qu'il n'y ait parmi les choses sensibles qu'une seule figure qui nous l'indique, & cette figure, on l'a dit, c'est le carré.

Et comment cette vérité ne se montreroit-elle pas pour nous parmi les choses sensibles, puisque nous la trouvons indiquée clairement & d'une manière incontestable dans la loi numérique, c'est-à-dire, dans ce que l'homme possède ici-bas de plus intellectuel & de plus sûr? Comment, dis-je, pourrions nous trouver plus d'une mesure quaternaire, ou, ce qui est la même chose, plus d'un carré, dans les figures sensibles & corporelles?

relles qui font l'objet de la géométrie, puisque dans cette loi numérique ou de calcul, dont nous venons de parler, il est impossible de trouver plus d'un nombre carré ?

Je fais que ceci doit étonner, & quelqu'incontestable que soit cette proposition, elle paroîtra nouvelle sans doute; car il est généralement reçu qu'un carré numérique est le produit d'un nombre quelconque, multiplié par lui-même, & l'on ne met pas même en question que tous les nombres n'aient cette propriété.

Mais, puisque l'analogie que nous avons découverte dans toutes les classes, entre les principes & leurs productions, ne suffit pas encore pour desillir les yeux sur ce point; puisque, malgré l'unité du carré parmi toutes les figures sensibles que l'homme peut tracer, les géomètres se sont persuadés qu'il peut y avoir plus d'un carré numérique; je vais entrer dans d'autres détails qui confirmeront la vérité de ce que je viens d'avancer.

Le carré en figure est très-certainement le quadruple de sa base; & s'il n'est que l'image sensible du carré intellectuel & numérique, d'où il provient, il faut absolument que ce carré numérique & intellectuel soit le type & le modèle de l'autre; c'est-à-dire, que de même que le carré en figure est le quadruple de sa base, de même le carré numérique & intellectuel doit être le quadruple de sa racine.

Or, je puis certifier à tous les hommes, & ils le peuvent connoître comme moi, qu'il n'y a qu'un seul nombre qui soit le quadruple de sa racine. Je me dispenserai même, autant que je

le pourrai, de le leur indiquer positivement, soit parce qu'il est trop facile à trouver, soit parce que ce sont des vérités que je n'expose qu'à regret.

Mais, me dira-t-on, si je n'admets qu'un seul carré numérique, comment faudra-t-il donc considérer les produits de tous les autres nombres multipliés par eux-mêmes? Car enfin, s'il n'y a qu'un seul carré numérique, il ne peut aussi y avoir qu'une seule racine carrée parmi tous les nombres; & cependant il n'est pas un seul nombre qui ne puisse se multiplier par lui-même; alors tous les nombres pouvant se multiplier par eux-mêmes, que seront-ils donc, s'ils ne sont pas des racines carrées?

Je conviens que tout nombre quelconque peut se multiplier par lui-même, & par conséquent qu'il n'en est point qui ne puisse se regarder comme racine; je fais de plus avec le moindre des calculateurs qu'il n'est pas de racine qui ne soit moyenne proportionnelle entre son produit & l'unité; mais pour que tous ces nombres fussent des racines carrées, il faudroit qu'ils fussent tous en rapport de quatre avec l'unité; or, parmi cette multitude de différentes racines dont la quantité ne peut jamais être fixée, attendu que les nombres sont sans bornes, il n'y a absolument qu'un seul nombre ou qu'une seule racine qui soit dans ce rapport de quatre avec l'unité; il est donc clair que le nombre qui se trouve avoir ce rapport, est le seul qui mérite essentiellement le nom de racine carrée; & toutes les autres racines se trouvant avoir des rapports différents avec l'unité, pourront prendre des noms tirés de ces différents rapports, mais elles ne

devront jamais prendre le nom de racines carrées, puisque leur rapport avec l'unité ne sera jamais quaternaire.

Par la même raison, quoique toutes les racines étant multipliées par elles-mêmes, rendent un produit, cependant puisque toute racine est moyenne proportionnelle entre son produit & l'unité, il faut de toute nécessité que ce produit lui-même soit à sa racine ce que sa racine est à l'unité; alors s'il n'est qu'une seule racine qui soit dans le rapport de quatre avec l'unité, ou qui soit carrée, il est incontestable qu'il ne peut y avoir non plus qu'un seul produit qui soit dans le rapport de quatre avec sa racine, & par conséquent qu'il ne peut y avoir qu'un seul carré. Tous les autres produits n'étant point dans ce rapport quaternaire avec leur racine, ne devront donc pas se considérer comme des carrés; mais ils porteront les noms de leurs différents rapports avec leur racine, comme les racines qui ne sont pas carrées, portent les noms de leurs différents rapports avec l'unité.

En un mot, s'il étoit vrai que toutes les racines fussent des racines carrées, toutes les racines en raison double donneroient certainement des carrés qui seroient doublés les uns des autres, & l'on sait qu'en nombre cela est absolument impossible: voilà pourquoi nous n'admettons qu'un seul carré, & qu'une seule racine carrée. C'est donc pour n'avoir pas pris une idée assez juste d'une racine carrée, que les géomètres en ont attribué les propriétés à tous les nombres, tandis qu'elles ne convenoient exactement qu'à un seul nombre.

Il faut remarquer néanmoins que la différence qui se trouve entre cette seule racine carrée & toutes les autres racines, de même qu'entre le seul produit carré admissible & tous les autres produits numériques, ne provient que de la qualité des facteurs, d'où elle se répand sur les résultats qui en proviennent. Dans le fait, c'est toujours le quaternaire qui dirige toutes ces opérations quelconques, ou, pour parler plus clairement, dans toute espèce de multiplication, nous trouverons toujours, premièrement, l'unité; secondement, le premier facteur; troisièmement, le second facteur, & enfin le résultat, ou le produit qui provient de l'action mutuelle des deux facteurs.

Et quand je dis dans toute espèce de multiplication, c'est que ceci se trouve vrai, non-seulement dans tous les produits auxquels nous connoissons deux racines ou deux facteurs, comme dans la multiplication de deux différents nombres l'un par l'autre, mais aussi dans tous les produits où nous ne connoissons qu'une seule racine; parce que cette racine se multipliant par elle-même, nous offre toujours distinctement nos deux facteurs.

C'est donc là ce qui nous représente avec une nouvelle évidence, le pouvoir réel de ce nombre *quatre*, principe de toute production, & générateur universel, de même que les vertus de cette ligne droite qui en est l'image & l'action.

C'est là aussi où nous trouvons une nouvelle preuve de la distinction des choses sensibles & des choses intellectuelles, ainsi que de tout ce qui a été dit sur leur différent *nombre*, puisque dans

Toutes les multiplications numériques, nous connoissons sensiblement trois choses, savoir les deux facteurs & le produit, au lieu que nous ne connoissons qu'intellectuellement l'unité à laquelle elles ont rapport, & que cette unité n'entre jamais dans l'opération des choses composées.

Nous voyons donc alors pourquoi nous avons reconnu ce quaternaire comme étant à la fois le principe & la mesure fixe de tous les êtres, & pourquoi tout produit quelconque, soit l'étendue, soit toutes les différentes propriétés de cette étendue, sont engendrées & dirigées par ce quaternaire.

Les géometres eux-mêmes nous confirment tous les avantages qui ont été attribués jusqu'ici au quaternaire, & cela par les divisions qu'ils emploient sur le rayon pour évaluer son rapport avec la circonférence. Ils ont soin de le diviser dans le plus grand nombre de parties qu'il leur est possible, afin de rendre l'approximation moins défectueuse. Mais dans toutes les divisions qu'ils mettent en usage, il est important d'observer qu'ils emploient toujours les décimales. Or, par un calcul que nous n'exposerons pas ici, quoiqu'il soit assez connu, on ne peut nier qu'une décimale & le quaternaire, n'aient des rapports incontestables, puisqu'ils ont tous deux le privilege de correspondre & d'appartenir à l'unité. En se servant des décimales, les géometres marchent donc encore par le quaternaire.

Je sais qu'à la rigueur on pourroit diviser le rayon par d'autres nombres que par les décimales; je sais même que ces décimales ne rendent jamais des résultats justes, comme la division du

cercle en trois cents soixante degrés, d'où l'on pourroit inférer que ni les décimales, ni le quaternaire avec lequel elles sont unies d'une manière inséparable, ne sont pas la vraie mesure.

Mais il faut observer que la division du cercle en trois cents soixante degrés, est parfaitement exacte, parce qu'elle tombe sur le vrai nombre de toutes les formes; au lieu que la division décimale exprimant le nombre du principe immatériel de ces mêmes formes, ne peut se trouver le juste en nature sensible, sur le rayon corporel, ni sur aucune espèce de matière.

Cela n'empêche pas que de toutes les divisions que l'homme pouvoit choisir, les décimales ne soient celle qui l'approche le plus du point qu'il désire; on peut dire même qu'en cela, comme dans bien d'autres circonstances, il a été conduit sans le savoir, par la loi & le principe des choses; que son choix est une suite de la lumière naturelle qui est en lui, & qui tend toujours à l'amener au vrai, & que le moyen qu'il a pris, tout nul & tout inutile qu'il soit pour lui, en ce qu'il veut le faire quadrer avec l'étendue & avec la matière, est néanmoins le meilleur qu'il avoit à prendre en ce genre.

Ainsi, malgré le peu de succès que l'homme a retiré de ses efforts, on sera toujours obligé de convenir que la division qu'il a faite du rayon en parties décimales, confirme ce que j'ai dit sur l'universalité de la mesure quaternaire.

Quelque réserve que je me sois promis, après tout ce que j'ai dévoilé touchant le nombre quatre & touchant la racine carrée, il n'est aucun de mes lecteurs qui ne juge que l'un & l'autre ne soient

les mêmes; ainsi il ne seroit plus temps de le dissimuler; & même m'étant avancé jusques-là, je me trouve comme engagé à leur avouer qu'en vain chercheroient-ils la source des sciences & des lumières ailleurs que dans cette racine carrée, & dans le carré unique qui en résulte.

Et véritablement, s'il est possible à ceux qui liront cet écrit, de saisir par eux-mêmes la liaison de tout ce que j'expose à leurs yeux, & de prendre une idée convenable du carré numérique & intellectuel que je leur présente, je suis en quelque sorte obligé de convenir de la vérité, & de ne plus leur refuser un aveu qu'ils m'arrachent.

Je vais donc présenter préalablement, autant que la prudence & la discrétion me le permettront, quelques-unes des propriétés de ce *quaternaire*, & pour me rendre plus intelligible, je le considérerai comme le carré sensible & corporel qui en est la figure & la production, c'est-à-dire, comme ayant quatre côtés visibles & distincts.

En examinant chacun de ces quatre côtés séparément, on pourra se convaincre que le carré dont il s'agit, est vraiment la seule route qui puisse mener l'homme à l'intelligence de tout ce qui est contenu dans l'univers, de même que c'est le seul appui qui doive le soutenir contre toutes les tempêtes qu'il est obligé d'essuyer pendant son voyage dans le temps.

Mais pour mieux sentir les avantages infinis attachés à ce carré, rappelons-nous ce qui en a été dit en le comparant avec la circonférence; nous y apprendrons que la circonférence est faite pour borner & s'opposer à l'action du centre ou du

carré, & qu'ils réagissent mutuellement l'un sur l'autre, que par conséquent elle arrête les rayons de la lumière, au lieu que le carré étant par lui-même le principe de cette lumière, son véritable objet est d'éclairer; en un mot, que la circonférence retient l'homme dans des liens & dans une prison, tandis que le carré lui est donné pour s'en délivrer.

C'est en effet l'infériorité de cette circonférence qui fait tous les malheurs de l'homme, parce qu'il ne peut en parcourir tous les points que successivement, ce qui lui fait sentir dans toute son étendue la peine du temps pour laquelle il n'étoit pas fait; au lieu que le carré, comme correspondant avec l'unité, ne l'assujettit point à cette loi, puisqu'à l'image de son principe, son action est entière & sans interruption.

Il faut cependant avouer que la justice même a favorisé l'homme jusques dans les punitions qu'elle lui a infligées, & que cette circonférence qui lui a été donnée pour le borner & lui faire expier ses premiers égarements, ne le laisse pas sans espoir & sans consolation; car au moyen de cette circonférence, l'homme peut parcourir tout l'univers & revenir au point d'où il est parti, sans être obligé de se retourner, c'est-à-dire, sans perdre de vue le centre. C'est même là pour lui l'exercice le plus utile & le plus salutaire, comme on voit que lorsqu'on veut aimanter une lame de fer, il faut après chaque frottement, la ramener à l'aiman en lui faisant faire un circuit, sans cela elle perdrait la vertu qu'elle vient de recevoir.

Néanmoins, malgré cette propriété de la circonférence, il n'y a nulle comparaison à en faire avec

le carré, puisque celui-ci instruit l'homme directement des *vertus* du centre, & que sans quitter sa place, cet homme peut, par ce moyen, atteindre & embrasser les mêmes choses, que, par le secours de la circonférence, il ne sauroit connoître sans en parcourir tous les points.

Enfin, celui qui est tombé dans la circonférence, tourne autour du centre, parce qu'il s'est écarté de l'action de ce centre ou du rayon qui est droit, & il tourne toujours, parce que l'action est universelle, & qu'il la trouve par-tout sur son chemin en opposition; au lieu que celui qui tient au centre, ou au carré qui en est l'image & le nombre, est toujours fixe & toujours le même.

Il est inutile, sans doute, de pousser plus loin cette comparaison allégorique, parce que je ne doute pas que dans ce que je viens de dire, des yeux intelligents ne fassent bien des découvertes.

Ce n'est donc pas sans raison que j'ai pu annoncer ce carré comme étant supérieur à tout, puisque n'y ayant absolument que deux sortes de lignes, la droite & la courbe, tout ce qui ne tient pas à la ligne droite, ou au carré, est nécessairement circulaire, & dès lors temporel & périssable.

C'est donc en vertu de cette supériorité universelle que j'ai dû faire pressentir à l'homme les avantages infinis qu'il pourroit trouver dans ce carré, ou ce nombre quaternaire, sur lequel je me suis proposé de donner quelques détails préliminaires à mes lecteurs.

Nous les prions de se souvenir que le carré généralement connu, n'est que l'image & la figure du

carré numérique & intellectuel ; ils concevront sans doute aussi , que nous ne nous proposons de leur parler que du carré numérique intellectuel qui agit sur le temps & qui dirige le temps ; & que celui-là même est la preuve qu'il existe un autre carré hors du temps , mais dont la connoissance entière nous est interdite , jusqu'à ce que nous soyons nous-mêmes hors de la prison temporelle ; & c'est pour cela que je n'ai pas dû parler des termes de la progression quaternaire , qui s'élèvent au-dessus des causes agissant dans le temps.

D'après cela , pour faire concevoir comment ce carré contient tout , & mène à la connoissance de tout , observons qu'en mathématique ce sont les quatre angles droits qui mesurent toute la circonférence ; & comme ces quatre angles désignent chacun une région particuliere , il est clair que le carré embrasse l'est , l'ouest , le nord & le sud ; or , si dans tout ce qui existe , soit sensible , soit intellectuel , nous ne saurions jamais trouver que ces quatre régions , que pourrons-nous donc concevoir au-delà ? Et quand nous les aurons parcourues dans une classe , ne devons-nous pas nous regarder comme certains qu'il ne nous restera plus rien de cette classe à connoître ?

C'est pourquoi , celui qui auroit observé avec soin & avec persévérance les quatre points cardinaux de la création corporelle , n'auroit plus rien à apprendre en astronomie , & il pourroit se flatter de posséder à fond le système de l'univers , ainsi que le véritable arrangement des corps célestes ; c'est-à-dire , qu'il auroit la connoissance de la propriété des étoiles fixes , de l'anneau de Saturne , des temps & des saisons convenables à l'agriculture , & des

deux causes que peuvent avoir les éclipses ; car c'est pour n'avoir jamais voulu reconnoître qu'une loi matérielle & visible dans ces éclipses, que les observateurs ont nié celles qui sont provenues d'une autre source, & dans un temps différent du temps indiqué par l'ordre sensible.

Quant à l'ordre des mouvements des astres, l'homme pourroit également en avoir une connoissance certaine, par un examen réfléchi des quatre divisions qui complètent leur cours temporel ; car le temps est celle des mesures sensibles qui est la moins sujette à erreur, & c'est pour cette raison que le temps étant la vraie mesure du cours des astres, on sent qu'il m'est plus aisé d'estimer juste leurs retours périodiques par le calcul du temps, que d'évaluer avec précision la longueur de mon bras, par les mesures conventionnelles prises dans l'étendue ; puisque celles-ci n'ont point de base fixe, ni déterminée par la nature sensible ; c'est pour cela qu'une multitude de nations mesurent l'espace même & les distances itinéraires, par la durée ou par le temps.

Par le secours de ce même carré, l'homme parviendroit à se délivrer des ténèbres épaisses qui couvrent encore tous les yeux sur l'ancienneté, l'origine & la formation des choses ; il pourroit même éclaircir toutes les disputes relatives à la naissance de notre globe, & à toutes les révolutions qui sont écrites sur sa surface, & dont les traces peuvent aussi bien représenter les suites & les effets de la première explosion, que ceux des révolutions postérieures & successives, que l'univers éprouve continuellement depuis son origine.

Et en effet , ces révolutions se sont toujours produites par les forces physiques , quoiqu'elles aient été permises par la cause première , & exécutées sous les yeux de la cause temporelle supérieure , par la continuelle *contraction* du mauvais principe , à qui d'immenses pouvoirs ont souvent été accordés sur le sensible pour la purification de l'intellectuel ; car , s'il le faut dire , cette purification de l'intellectuel est la seule voie qui mène au vrai *grand œuvre* , ou au rétablissement de l'unité ; or , comment cette purification peut-elle avoir lieu sans son contraire ou sans sa réaction , puisqu'elle doit se faire dans le temps , & que dans le temps aucune action ne peut avoir lieu sans le secours d'une réaction.

Ce qui éclaireroit l'homme là-dessus , c'est qu'en observant les quatre régions dont nous parlons , il verroit qu'il y en a une qui dirige , une qui reçoit , & deux qui réagissent ; de-là il verroit que les désastres dont la terre offre universellement les vestiges , appartiennent nécessairement à l'action de deux régions actives opposées ; savoir , de celle où regne le feu , & de celle où regne l'eau. Alors , il n'attribueroit plus les effets dont ses yeux sont témoins tous les jours , à l'élément seul qui paroît les produire , parce qu'il reconnoîtroit que ces révolutions sont le résultat du combat continu de ces deux ennemis , dans lequel l'avantage demeure tantôt à l'un & tantôt à l'autre ; mais aussi dans lequel l'un des deux ne peut être vainqueur , sans que le lieu de la terre où s'est passé le combat , n'en souffre à proportion , & n'en reçoive des altérations & des changements.

Voilà pourquoi rien de ce que nous voyons

sur la terre ne doit nous étonner, parce que, quand même les révolutions journalières, que nous ne pouvons nier, n'auroient pas lieu, ces deux éléments ont néanmoins commencé d'agir en opposition, dès le moment de l'origine des choses temporelles.

Voilà pourquoi aussi nous devons être sûrs que chaque instant produit des révolutions nouvelles, parce que l'action de ces deux éléments l'un sur l'autre est & sera continuelle jusqu'à la dissolution générale. Ainsi tous ces prodiges qui surprennent si fort les naturalistes, disparaissent; toutes ces irrégularités, toutes ces dévastations qui s'opèrent sous nos yeux, de même que celles dont les restes & les débris annoncent l'ancienneté, ne sont plus difficiles à expliquer, & se concilient parfaitement avec tout ce que l'on a vu sur les principes innés des êtres, sur leurs actions différentes & opposées les unes aux autres, enfin sur les suites funestes de la *contraction* universelle.

Mais tous ces phénomènes paroîtront bien moins étonnants encore, quand nous nous rappellerons que ces deux éléments opposés, ou ces deux agents, ou cette double loi universelle dans la matière, sont toujours dans la dépendance de la cause active & intelligente qui en fait le centre & le lien, & qui peut à son gré actionner l'un ou l'autre des divers agents qui lui sont soumis, & même les livrer à une action inférieure & mauvaise.

Nous avons donc un moyen de plus de savoir d'où ont pu provenir, dans les grandes révolutions, ces excès prodigieux de l'eau sur le feu, ou du

feu sur l'eau ; car il faut simplement songer à la cause active & intelligente , & reconnoître que , lorsque les principes de ces éléments ne sont plus dans leurs bornes naturelles , c'est qu'elle abandonne ou qu'elle actionne l'un plus que l'autre par sa propre *vertu* , pour l'accomplissement des décrets de la justice de la cause première , & pour laisser agir , ou pour arrêter la trop grande *contraction* du principe mauvais qui lui est opposé.

On voit donc par-là que pour savoir les raisons de la marche que cette cause tient dans l'univers , c'est dans sa nature intelligente , & dans tout ce qui lui ressemble qu'il faut les chercher ; car , comme elle est à la fois active & intelligente , c'est son activité qui fait produire les effets sensibles , en communiquant ses diverses actions & réactions à tous les êtres temporels ; mais c'est la faculté intelligente seule qui peut en donner l'explication , attendu que c'est à ce seul titre qu'elle est admise au *conseil* ; ainsi il n'y aura jamais aucun résultat satisfaisant pour ceux qui ne chercheront cette explication que dans la matière

Que l'on applique ceci à tout ce qui a été dit sur la manière de chercher en tout la vérité des choses , & l'on verra si les principes qui nous conduisent ne sont pas universels.

Outre les lumières que la connoissance du carré peut donner sur la constitution des êtres corporels , sur l'harmonie établie entr'eux , de même que sur les causes de leur destruction ; il embrasse encore les quatre degrés distincts auxquels leur cours particulier les assujettit , & qui nous sont clairement

désignées par les quatre saisons; car, qui ne fait les différentes propriétés attachées à chacune de ces saisons? Qui ne fait qu'aucun être corporel ne pouvant recevoir la naissance que par la réunion de deux actions inférieures, il faut premièrement & avant tout, que ces deux actions se conviennent & s'accordent mutuellement; ce que l'on peut appeller l'adoption.

Or, c'est à l'automne que cet acte d'adoption est attribué, parce qu'alors les êtres, pas la loi de leur principe immatériel, jettent hors d'eux les germes qui doivent servir à leur reproduction & cette loi ne commence d'agir que quand ces germes se trouvent placés dans leur matrice naturelle. C'est là le premier degré de leur cours, degré sur lequel la réflexion & l'intelligence découvriront facilement une infinité de choses que je ne dois pas dire.

Quand les germes sont ainsi adoptés par leur matrice, les deux actions concourant ensemble, forment ce que nous devons appeller la conception, qui, selon la loi de cette même nature corporelle, est indispensable pour la génération des êtres de matière. Ce second degré de leur cours se passe pendant l'hiver, dont l'influence ménageant leur force en les tenant dans le repos, & ramassant tout leur feu dans le même foyer, opere sur eux une réaction violente qui leur fait faire effort, & les rend plus propres à se lier & à se communiquer réciproquement leurs vertus.

Le troisième degré de leur cours a lieu pendant le printemps, & nous pouvons regarder cet acte comme celui de la végétation ou de la corporisation: premièrement, parce qu'il est le troisième, & que nous

Nous avons assez montré que le nombre trois étoit consacré à tout résultat, soit corporel, soit incorporel; en second lieu, parce que les influences salines de l'hiver venant à cesser après avoir rempli leur loi, qui étoit de réactionner non-seulement les principes des germes générateurs, mais même ceux de leurs productions, les uns & les autres font usage de leur faculté & de leur propriété naturelle en manifestant au-dehors tout ce qu'ils ont en eux. Aussi, c'est dans cette saison du printemps que commencent à paroître les fruits de cette propriété végétative, & que nous les voyons sortir du sein où ils ont pris la naissance.

Enfin l'été complete tout l'ouvrage; c'est alors que toutes ces productions, sortant de la matrice où elles avoient été formées, reçoivent pleinement l'action du soleil qui les porte à leur maturité, & c'est là le quatrième degré du cours de tous les êtres corporels terrestres.

On sent cependant qu'il faut en excepter la plupart des animaux, qui malgré qu'ils soient assujettis aux quatre degrés que je viens de reconnoître dans le cours particulier de tous les êtres corporels, ne suivent pas néanmoins toujours pour leur génération & leur croissance, la loi & la durée ordinaire des saisons; & cette exception ne doit pas étonner à leur égard, parce que n'étant pas inhérents à la terre, quoiqu'ils viennent d'elle, il est certain que leur loi ne doit pas être semblable à celle des êtres de végétation attachés à cette même terre.

Il ne faudroit pas non plus rejeter le principe de l'universalité quaternaire, parce qu'on verroit que même parmi les êtres de végétation, les uns n'attendent pas la révolution entière des quatre saisons

pour compléter leur cours, & que d'autres ne parviennent à ce complément qu'après plusieurs révolutions solaires annuelles. Cette différence vient de ce que les uns ont besoin d'une moindre réaction, & les autres d'une plus considérable, pour agir & pour opérer leur œuvre particulier. Mais ces quatre degrés ou ces quatre actes que je viens de remarquer, ne leur conviennent pas moins, & s'accomplissent toujours avec une parfaite exactitude dans les êtres les plus précoces, comme dans ceux qui sont les plus tardifs, parce que, selon ce qu'on a vu sur le nombre *quatre* par rapport à l'étendue, il est celui qui mesure tout, & qui porte son action partout, quoiqu'il ne porte pas par-tout une action égale, & qu'il la proportionne universellement à la différente nature des êtres.

Ce que l'on vient de voir sur les propriétés attachées aux quatre saisons, ne répandroit-il pas quelque lumière sur l'époque où l'univers a pu prendre naissance? Il est vrai que ceci ne peut regarder que ceux qui accordent une origine à l'univers; car pour ceux qui ont été ou assez aveugles ou d'assez mauvaise foi, pour ne pas lui en reconnoître une, cette recherche devient superflue. Cependant, persuadé que ceux-là même auroient profité de ce que je leur dirois à ce sujet, je vais, autant qu'il me sera permis, lever un coin du voile devant leurs yeux.

Si, dans l'origine du monde, on considère seulement le premier instant de l'apparence de sa corporisation, il est certain qu'en se guidant selon l'ordre des saisons, on seroit tenté de l'attribuer au printemps, parce qu'effectivement c'est le moment de la végétation.

Mais si l'on portoit la vue un peu plus haut , & qu'on examinât tous les actes qui ont dû précéder cette corporisation visible , il faudroit nécessairement placer l'origine du germe du monde à une autre saison que celle du printemps. Car l'on seroit obligé de convenir que la marche actuelle de la nature universelle , étant la même qu'au moment de sa naissance , l'adoption de ses principes constitutifs a dû se faire alors pour elle , dans les mêmes circonstances & dans le même temps où nous voyons que se fait aujourd'hui l'adoption des principes particuliers qui perpétuent son cours & son existence ; c'est-à-dire , que cette adoption primitive a dû commencer dans l'automne.

C'est en effet , lorsque les êtres perdent la chaleur du *soleil* , c'est lorsque cet astre se retire d'eux , qu'ils se rapprochent & se recherchent , pour suppléer à son absence en se communiquant leur propre chaleur ; & c'est-là , comme on l'a vu , le premier acte de ce qui doit se passer corporellement parmi les êtres particuliers de la nature. Il doit donc en être de même pour l'universel ; c'est lorsque le *soleil* a cessé d'être sensible à ceux qu'il avoit échauffés jusques-là , que les choses corporelles ont fait le premier pas vers l'existence , & que la nature a commencé.

Par la même analogie , on pourroit présumer dans quelle saison cette nature doit se décomposer & cesser d'exister ; c'est-à-dire , qu'en suivant la loi de son cours actuel , on devroit croire que c'est dans l'été , que cet univers acquerra le complément des quatre actes de son cours universel , que ce complément étant arrivé , il terminera là sa carrière , & que se détachant de la branche , à l'image des

fruits , il cessera d'être , & disparaîtra totalement , pendant que l'arbre auquel il étoit attaché , demeurera stable à jamais.

Ce que je viens de dire a pour base une loi généralement reconnue , qui est que les choses finissent toujours par où elles ont commencé. Cependant , je le répète , quoique les quatre actes du cours temporel s'accomplissent dans chacun des êtres , il n'en est pas cependant en qui cette loi ne s'opere dans des temps différents.

Alors , si ce cours varie du végétal à l'animal , si même dans chacune de ces deux classes il s'opere si diversement , tant sur les différentes especes que sur les différents individus , à plus forte raison doit-il être plus difficile d'en fixer les loix & la durée en jugeant du particulier à l'universel. Ainsi , rien n'est plus loin de ma pensée que de vouloir déterminer une saison temporelle pour ces grandes époques. Et dans le vrai , ces questions sont entièrement superflues pour l'homme , d'autant que par le flambeau qu'il porte en lui-même , il peut acquérir sur ces objets des lumières plus utiles , plus sûres & plus importantes que celles qui ne tombent que sur les périodes des êtres passagers.

Je prie également qu'on ne me taxe pas de contradiction ou d'inadvertance , si l'on m'a entendu parler du soleil avant l'existence des choses corporelles ; je n'oublie pas que le soleil visible a pris naissance comme tous les corps , & avec tous ; mais je sais aussi qu'il y a un autre soleil très-physique dont celui-ci n'est que la figure , & sous les yeux duquel tous les actes de la naissance & de la formation de la nature se sont opérés , comme la révolution journaliere & annuelle des êtres particuliers.

s'opere à l'aspect & par les loix de notre foteil corporel & sensible.

Ainsi , pour l'intérêt de ceux qui liront ceci , je les exhorte à être assez réservés pour ne pas me juger avant de m'avoir compris ; & s'ils veulent me comprendre , il faut qu'ils portent souvent leur vue plus loin que ce que je dis ; car , soit par devoir , soit par prudence , j'ai laissé beaucoup à désirer.

Après avoir montré en général plusieurs des propriétés du carré , que j'annonce toujours comme seul & unique , j'exposerai brièvement quelques-unes de celles qui sont attachées à chacun de ses côtés , me réservant de traiter de cet emblème universel d'une maniere un peu plus étendue , dans la division qui suivra celle-ci.

Le premier de ces côtés , comme base , fondement , ou racine des trois autres côtés , est l'image de l'être premier , unique , universel , qui s'est manifesté dans le temps , & dans toutes les productions sensibles , mais qui étant la cause à lui-même & la source de tout principe , a sa demeure à part du sensible & du temps ; & pour reconnoître ce que j'ai déjà dit plusieurs fois ; favoir , combien les productions sensibles , quoique venant de lui , sont peu nécessaires à son existence , il ne faut qu'observer quel est le *nombre* qui lui convient ; il n'y a personne qui ne sache que c'est l'unité.

Quelqu'opération que l'on fasse sur ce nombre pris en lui-même , c'est-à-dire , qu'on le multiplie , qu'on l'élève à telle puissance que l'imagination pourra concevoir , que l'on cherche successivement la racine de toutes ces puissances , ce sera toujours

ce même nombre d'unité qui demeurera par-tout pour résultat, de façon que ce nombre *un*, étant à la fois sa racine, son carré & toutes les puissances, existe nécessairement par lui & indépendamment de tout autre être.

Je ne parle point de la décision, parce que cette opération de calcul ne peut avoir lieu que sur des assemblages, & jamais sur un nombre simple comme l'unité, ce qui confirme ce que j'ai dit sur la nullité des fractions.

Je ne parle point non plus de l'opération de l'addition, parce qu'il est clair qu'elle ne peut également avoir lieu que dans les choses composées, & qu'un être qui a tout en soi ne peut recevoir la jonction d'aucun autre être; ce qui sert de preuve à tout ce qui a été dit ci-devant sur la matière, où rien de ce qui est employé à la croissance & à la nutrition des êtres corporels ne se mêle avec leurs principes.

Mais je parle de la multiplication, ou élévation de puissances, ainsi que de l'extraction des racines, parce que l'une est l'image de la propriété productrice, innée dans tout être simple, & l'autre celle de la correspondance de tout être simple avec ses productions, puisque c'est par cette correspondance que s'opère la réintégration.

C'est là ce qui doit nous aider à nous confirmer que ce premier côté du carré, ce nombre UN, ou la cause première de laquelle il est le caractéristique, produit tout par elle, ne reçoit rien que d'elle ou qui ne soit à elle.

Le second côté est celui qui appartient à cette cause active & intelligente que j'ai présentée dans le cours de cet ouvrage, comme tenant le pre-

mier rang parmi les causes temporelles , & qui , par sa faculté active , dirige le cours de la nature & des êtres corporels , de même que par sa faculté intelligente , elle dirige tous les pas de l'homme qui lui est semblable en qualité d'être intellectuel.

Nous attribuons à cette cause le second côté du carré , parce que de même que ce second côté est le plus voisin de la racine , de même la cause active & intelligente paroît immédiatement après l'être premier qui existe hors des choses temporelles. Alors , si nous la mettons en parallèle avec le second côté du carré , nous devons donc aussi lui donner un nombre & nous voyons que nous ne saurions appliquer ce double nombre à aucun être avec plus de justesse qu'à cette cause , puisqu'elle nous l'indique elle-même , tant par son rang secondaire , que par la double propriété dont elle est en possession.

Et dans le fait , il est si vrai que cette cause active & intelligente est le premier agent de tout ce qui est temporel & sensible , qu'ici rien n'auroit jamais existé sans son secours , & pour ainsi dire sans avoir commencé par elle.

Le carré lui-même ne nous en offre-t-il pas la preuve ? Le second de ses côtés , que nous examinons pour le moment , n'est-il pas le premier degré & le premier pas vers la manifestation des puissances de sa racine ? En un mot , n'est-il pas l'image de cette ligne droite , qui est la première production du point , & sans laquelle il n'y auroit jamais eu ni surface ni solide ?

Nous trouvons donc déjà dans le carré deux points des plus importants pour l'homme ; savoir ,

la connoissance de la cause premiere universelle , & celle de la cause seconde qui la représente dans les choses sensibles , & qui est son premier agent temporel.

Je me suis assez étendu, en son lieu , sur les attributs immenses qui appartiennent à cette cause seconde , active & intelligente , pour pouvoir me dispenser de les rappeler ici ; & si l'on veut avoir d'elle l'idée qui lui convient , il suffira de ne jamais oublier qu'elle est l'image de la cause premiere , & chargée de tous ses pouvoirs pour tout ce qui se passe dans le temps ; c'est ce qu'on pourra concevoir de plus vrai à son sujet ; c'est en même temps ce qui apprendra à l'homme , s'il est aucun être dans le temps , en qui il puisse mieux placer sa confiance.

Le troisieme côté du carré est celui qui désigne tous les résultats quelconques , c'est-à-dire , tant ceux qui sont corporels & sensibles , que ceux qui sont immatériels & hors du temps ; car , de même qu'il y a un carré affecté au temps , & un carré indépendant du temps , de même il y a des résultats attachés à l'un & à l'autre de ces deux carrés , parce que chacun d'eux a le pouvoir de manifester des productions ; & comme les productions ; qui se manifestent dans l'une & l'autre classe sont toujours au nombre de *trois* , c'est pour cela que nous les appliquons au troisieme côté du carré.

Ceci s'accorde parfaitement avec ce que l'on a vu sur les productions corporelles , qui toutes ont l'assemblage de trois éléments ; tout ce qu'il y a à observer , c'est la distinction considérable , qui , malgré la similitude du *nombre* , se trouve entre les

productions temporelles & celles qui ne le sont pas ; celles-ci provenant directement de la cause première , sont des êtres simples comme elle , & ont par conséquent une existence absolue que rien ne peut anéantir ; les autres n'étant enfantés que par une cause secondaire , ne peuvent avoir les mêmes privilèges que les premières , mais doivent nécessairement se ressentir de l'infériorité de leur principe ; aussi leur existence n'est-elle que passagère , & elles ne subsistent pas par elles-mêmes , comme les êtres qui ont de la réalité.

C'est là ce que le troisième côté du carré nous fait connoître évidemment ; car si le second nous a donné la ligne , le troisième nous donnera la surface ; & puisque le nombre *trois* est en même temps le nombre de la surface & le nombre des corps , il est donc clair que les corps ne sont composés que de surfaces , c'est-à-dire , de substances qui ne sont que l'enveloppe ou l'apparence extérieure de l'être , mais auxquelles n'appartiennent , ni la solidité , ni la vie.

Et en effet , la dernière opération , indiquée par la géométrie humaine , pour composer le solide , n'est que la répétition de celles qui ont précédé , c'est-à-dire , de celles qui ont formé la ligne & la surface ; car la profondeur que cette troisième & dernière opération engendre , n'est autre chose que la direction verticale de plusieurs lignes réunies , & toute la différence qui s'y trouve , c'est que dans les opérations précédentes la direction des lignes n'étoit qu'horizontale ; ainsi cette profondeur est toujours le produit de la ligne , & comme telle , elle ne peut être autre chose qu'un assemblage de surfaces.

Veut-on, puisque l'occasion s'en présente, apprendre encore à évaluer plus juste ce que sont les corps? Pour cet effet, on n'a qu'à suivre l'ordre inverse de celui de leur formation. Les solides se trouveront composés de surfaces, les surfaces de lignes, les lignes de points, c'est-à-dire, de principes qui n'ont ni longueur, ni largeur, ni profondeur, en un mot, qui n'ont aucune des dimensions de la matiere, ainsi que je l'ai amplement exposé lorsque j'ai eu lieu d'en parler.

Qu'on ramene donc ainsi les corps à leur source & à leur essence primitive, & qu'on voie par-là l'idée que l'on doit avoir de la matiere.

Enfin, le quatrieme côté du carré, comme répétant le nombre quaternaire, par lequel tout a pris son origine, nous offre le *nombre* de tout ce qui est centre ou principe, dans quelque classe que ce soit; mais, comme nous avons assez parlé du principe universel qui est hors du temps, & que ce carré dont nous traitons actuellement, a simplement le temporel pour objet, on ne doit entendre, par son quatrieme côté, que les différents principes agissants dans la classe temporelle, c'est-à-dire, tant ceux qui jouissent des facultés intellectuelles, que ceux qui sont bornés aux facultés sensibles & corporelles; & même, quant aux principes immatériels des êtres corporels, sur lesquels nous nous sommes étendus aussi longuement qu'il nous a été permis de le faire, nous ne rappellerons ici ni leurs différentes propriétés, ni leur action innée, ni la nécessité d'une seconde action pour faire opérer la premiere, ni, en un mot, toutes ces observations qui ont

été faites sur les loix & le cours de la nature matérielle.

Nous nous contenterons de faire remarquer que le rapport qui peut se trouver entre ces principes corporels & le quatrieme côté du carré , est une nouvelle preuve qu'en qualité de quaternaires ou de centres , ils sont des êtres simples , distincts de la matiere , & dès-lors indestructibles , quoique leurs productions sensibles , qui ne sont que des assemblages , soient sujettes par leur nature à se décomposer.

C'est donc seulement sur les principes immatériels intellectuels , que nous devons actuellement fixer notre attention ; & parmi ces principes , il n'en est aucun sur qui nous puissions attacher notre vue plus à propos que sur l'homme en ce moment , puisque c'est lui qui a été le principal objet de cet écrit , puisque c'est en lui que devroient résider essentiellement toutes les vertus renfermées dans cet important carré dont nous nous occupons , puisqu'enfin , ce carré n'a jamais été tracé que pour l'homme , & qu'il est la véritable source des sciences & des lumieres dont cet homme a été malheureusement dépouillé.

Ce seroit donc en contemplant avec soin le quatrieme côté de ce carré , que l'homme apprendroit véritablement à en évaluer le prix & les avantages. Ce seroit là en même temps où il verroit à découvert les erreurs par lesquelles les hommes ont obscurci le fondement & l'objet même des mathématiques ; combien ils se trompent , quand ils substituent aux loix simples de cette sublime science , leurs décisions fautives & incertaines , & combien ils se nuisent à eux-mêmes ,

quand ils la bornent à l'examen des faits matériels de la nature , tandis qu'en en faisant un autre usage , ils en pourroient retirer des fruits si précieux.

Mais on fait que l'homme ne peut plus aujourd'hui observer ce carré sous le même point de vue qu'il le faisoit autrefois , & que parmi les quatre différentes classes qui y sont contenues, il n'occupe plus que la plus médiocre & la plus obscure , au lieu que dans son origine il occupoit la première & la plus lumineuse.

C'étoit alors que puisant les connoissances dans leur source même , & se rapprochant , sans fatigue & sans travail , du principe qui lui avoit donné l'être , il jouissoit d'une paix & d'une félicité sans bornes , parce qu'il étoit dans son élément. C'est par ce même moyen qu'il pouvoit , avec avantage & avec sûreté , diriger sa marche dans toute la nature , parce qu'ayant empire sur les trois classes inférieures du carré temporel , il pouvoit les diriger à son gré , sans être épouvanté ni arrêté par aucun obstacle ; c'est , dis-je , par les propriétés attachées à cette place éminente , qu'il avoit une notion certaine de tous les êtres qui composent cette nature corporelle , & pour lors il n'étoit pas exposé au danger de confondre sa propre essence avec la leur.

Au contraire , relégué aujourd'hui à la dernière des classes du carré temporel , il se trouve à l'extrémité de cette même nature corporelle qui lui étoit soumise autrefois , & dont il n'auroit jamais dû éprouver ni la résistance , ni la rigueur. Il n'a plus cet avantage inappréciable , dont il jouissoit dans toute son étendue , lorsque placé

entre le carré temporel & celui qui est hors de temps, il pouvoit à la fois lire dans l'un & dans l'autre. Au lieu de cette lumière dont il auroit pu ne jamais se séparer, il n'apperçoit plus autour de lui qu'une affreuse obscurité qui l'expose à toutes les souffrances auxquelles il est sujet dans son corps, & à toutes les méprises auxquelles il est entraîné dans sa pensée, par le faux usage de sa volonté, & par l'abus de toutes ses facultés intellectuelles.

Il n'est donc que trop vrai qu'il est impossible à l'homme d'atteindre aujourd'hui sans secours les connoissances renfermées dans le carré dont nous traitons, puisqu'il se présente plus à lui sous la face qui peut seule le lui rendre intelligible.

Mais, je l'ai promis, je ne veux pas décourager l'homme; je voudrois, au contraire, allumer en lui une espérance qui ne s'éteignît jamais; je voudrois verser des consolations sur sa misère, en l'engageant à la comparer avec les moyens qu'il a près de lui pour s'en délivrer.

Je vais donc actuellement fixer la vue sur un attribut incorruptible qu'il possédoit pleinement dans son origine, dont la jouissance non-seulement ne lui est pas tout-à-fait interdite aujourd'hui, mais est même un droit auquel il peut prétendre, & qui lui offre la seule voie & le seul moyen de recouvrer cette place importante dont nous venons de parler.

Rien ne paroîtra moins imaginaire que ce que j'avance, quand on réfléchira que même dans sa privation, l'homme possède encore les facultés du désir & de la volonté; qu'ainsi ayant des facultés, il lui faut des attributs pour les manifester,

puisque la cause première elle-même est soumise ; ainsi que tout ce qui tient à son essence , à la nécessité de ne pouvoir rien manifester sans le secours de ses attributs.

Il est vrai que les facultés de ce principe premier étant aussi infinies que les nombres , les attributs qui leur répondent doivent être également sans limites ; car non-seulement ce principe premier manifeste des productions hors du temps , pour lesquelles il emploie des attributs inhérents en lui , & qui ne sont distincts entr'eux que par leurs différentes propriétés ; mais il manifeste encore des productions dans le temps , & pour lesquelles , outre le secours de ces attributs inséparables d'avec lui-même , il lui a fallu de plus des attributs hors de lui , venant de lui , agissant par lui , & qui ne fussent pas lui ; ce qui constitue la loi des êtres temporels , & explique la double action de l'univers.

Mais quoique les manifestations que l'homme a à faire ne soient nullement comparables à celles de la cause première , on ne peut néanmoins lui contester les facultés que nous venons de reconnoître en lui , ainsi que le besoin indispensable d'attributs analogues à ces facultés , pour pouvoir les mettre en valeur ; & puisque ces attributs sont les mêmes que ceux par lesquels il a prouvé autrefois sa grandeur , nous verrons qu'il en devrait attendre aujourd'hui les mêmes secours , s'il avoit une volonté constante d'en faire usage , & qu'il leur donnât toute sa confiance.

7.

CES attributs au-dessus de tout prix , & dans lesquels se trouve la seule ressource de l'homme , sont renfermés dans la connoissance des langues , c'est-à-dire , dans cette faculté commune à toute l'espece humaine de communiquer ses pensées ; faculté que toutes les nations ont en effet cultivée , mais d'une maniere peu profitable pour elles , parce qu'elles ne l'ont pas appliquée à son véritable objet.

Nous voyons évidemment que les avantages attachés à la faculté de parler , sont les droits réels de l'homme , puisque par leur moyen il commerce avec ses semblables , & qu'il leur rend sensibles toutes ses pensées & toutes ses affections. C'est même là ce qui peut seul vraiment répondre à ses desirs sur cet objet ; car tous les signes qu'on a employés pour suppléer à la parole dans ceux qui en sont privés , soit par nature , soit par accident , ne remplissent ce but que très-imparfaitement.

Cela se borne chez eux ordinairement à des négations & à des affirmations , toutes choses qui ne sont que la suite d'une question ; & si l'on ne les interroge , ils ne peuvent d'eux-mêmes nous faire concevoir une pensée , à moins , ce qui revient au même , que l'objet ne soit sous leurs yeux , & que par le tact ou quelque autre signe démonstra-

tif, ils ne nous fassent comprendre l'application qu'ils en veulent faire.

Ceux qui ont poussé l'industrie plus loin, ne peuvent être entendu que des maîtres qui les ont enseignés, ou de toute autre personne qui seroit instruite de la convention; mais alors, quoique ce soit bien là une espèce de langage, cependant nous ne pouvons jamais dire que ce soit une véritable langue, puisque, premièrement, elle n'est pas commune à tous les hommes, &, en second lieu, qu'elle pèche fortement par l'expression, en ce qu'elle est privée des avantages inappréciables qui se trouvent dans la prononciation.

Ce ne sera donc jamais là, ni dans aucune des langues factives, que se trouveront les vrais attributs de l'homme, parce que tout y étant conventionnel & arbitraire, & variant sans cesse, n'annonce pas une véritable propriété.

D'après cet exposé, nous pouvons déjà concevoir quelle doit être la nature des langues; car j'ai dit qu'elles doivent être communes à tous les hommes; or, comment peuvent-elles être communes à tous les hommes, si elles n'ont pas toutes les mêmes signes; ce qui est dire proprement qu'il ne doit y avoir qu'une langue.

Je ne donnerai point pour preuve de ce que j'avance ici, cette avidité avec laquelle les hommes cherchent à acquérir la pluralité des langues, & cette sorte d'admiration que nous avons pour ceux qui en connoissent un grand nombre, quoique cette avidité & cette admiration, toutes fausses qu'elles soient, offrent un indice de notre tendance vers l'universalité ou vers l'unité.

Je ne dirai pas non plus avec quelle prédilection les

les nations différentes regardent leur langue particulière , & combien chaque peuple est jaloux de la sienne.

Bien moins encore parlerai-je de l'usage établi entre quelques souverains , de ne s'écrire que dans une langue morte & commune entr'eux pour les correspondances d'apparat , parce que non-seulement cet usage n'est pas général , mais encore qu'il tient à un motif trop frivole , pour pouvoir être de quelque poids dans la matiere que je traite.

C'est donc dans l'homme même qu'il faut trouver la raison & la preuve qu'il est fait pour n'avoir qu'une langue , & dès-lors on pourra reconnoître par quelle erreur on est venu à nier cette vérité , & à dire que les langues n'étant que l'effet de l'habitude & de la convention , il est inévitable qu'elles ne varient comme toutes les choses de la terre ; ce qui a fait croire aux observateurs qu'il peut y en avoir à la fois plusieurs , également vraies , quoique différentes les unes des autres.

Pour marcher avec quelque certitude dans cette carrière , je les engagerai à considérer s'ils ne reconnoissent pas en eux deux sortes de langues : l'une sensible , démonstrative , & par le moyen de laquelle ils communiquent avec leurs semblables ; l'autre , intérieure , muette , & qui cependant précède toujours celle qu'ils manifestent au-dehors , & en est vraiment comme la mere.

Je leur demanderai ensuite d'examiner la nature de cette langue intérieure & secrète ; de voir si elle est autre chose que la voix & l'expression d'un principe extérieur à eux , mais qui grave

en eux la pensée, & qui réalise ce qui se passe en lui.

Or, d'après la connoissance que nous avons prise de ce principe, on peut savoir que tous les hommes devant être dirigés par lui, il ne devoit se trouver dans tous qu'une marche uniforme, que le même but & la même loi, malgré la variété innombrable des pensées bonnes qui peuvent leur être communiquées par cette voie.

Mais puisque cette marche devoit être si uniforme, puisque cette expression secrete devoit être la même par-tout, il est certain que les hommes, qui n'auroient pas laissé dénaturer en eux les traces de cette langue intérieure, l'entendroient tous très-parfaitement; car ils y trouveroient par-tout une conformité avec ce qu'ils sentent en eux, ils y verroient la similitude & la représentation de leurs idées mêmes, ils y apprendroient que hors celles qui leur viennent du principe du mal, il n'y en a point qui leur soient étrangères; enfin, ils se convaincroient d'une manière frappante de la parité universelle de l'être intellectuel qui les constitue.

C'est là où ils reconnoitroient clairement que la vraie langue intellectuelle de l'homme étant par-tout la même, est essentiellement une; qu'elle ne pourra jamais varier, & qu'il ne peut en exister deux, sans que l'une ne soit combattue & détruite par l'autre.

Alors, ainsi que nous l'avons vu, dès que la langue extérieure & sensible n'est que le produit de la langue intérieure & secrete; si cette langue secrete étoit toujours conforme au principe qui doit la diriger, qu'elle fût toujours une & toujours la même, elle produiroit universellement la même

expression sensible & extérieure; par conséquent, quoique nous soyions obligés d'employer aujourd'hui des organes matériels, nous aurions encore une langue commune, & qui seroit intelligible à tous les hommes.

Quand est-ce donc que les langues sensibles ont pu varier parmi eux? Quand est-ce qu'ils ont aperçu de la disparité dans la manière dont ils se communiquoient leurs idées? N'est-ce pas lorsque cette expression secrète & intérieure a commencé à varier elle-même, n'est-ce pas lorsque le langage intellectuel de l'homme s'est obscurci, & n'a plus été l'ouvrage d'une main pure? Alors n'ayant plus sa lumière près de lui, il a reçu sans examen la première idée qui s'est offerte à son être intellectuel, & n'a plus senti la liaison, ni la correspondance de ce qu'il recevoit, avec le principe vrai dont il devoit tout obtenir. Alors enfin, remis à lui-même, sa volonté & son imagination ont été ses seules ressources; & il a suivi par besoin comme par ignorance, toutes les productions que ces faux guides lui ont présentées.

C'est par-là que l'expression sensible a été totalement altérée, parce que l'homme ne voyant plus les choses dans leur nature, leur a donné des noms qui venoient de lui, & qui n'étant point analogues à ces mêmes choses, ne pouvoient pas les désigner, comme leurs noms naturels le faisoient sans équivoque.

Que quelques hommes seulement aient suivi cette route erronée, & si peu susceptible d'uniformité, alors chacun aura sûrement donné aux mêmes choses des noms différents; ce qui répété par un grand nombre, & perpétué de plus en plus dans

la succession des temps, doit, à la vérité, nous offrir le spectacle le plus variable & le plus bizarre. Ne doutons pas que ce ne soit là l'origine de la différence & de la division des langues, & d'après tout ce que j'en ai dit, quand je n'en aurois pas d'autres preuves, ceci seroit plus que suffisant pour nous convaincre que les hommes sont prodigieusement éloignés de leur principe. Car, je le répète, s'ils étoient tous guidés par ce principe, leur langue intellectuelle seroit la même; & par conséquent, leurs langues sensibles & extérieures n'auroient que les mêmes signes & les mêmes idiomes.

On ne me contestera pas, je l'espère, ce que je viens de dire sur les noms naturels & significatifs des êtres: quoique dans les différentes langues en usage sur la terre, les noms ne nous offrent rien d'uniforme, cependant nous sommes obligés de croire qu'elles devroient n'employer que des noms qui indiquassent universellement & clairement les choses; par cette raison ces langues si différentes les unes des autres ne feroient raisonnablement passer pour de véritables langues; & d'ailleurs chacune de ces langues, considérée en elle-même, toute fautive qu'elle soit, nous offrira clairement la preuve de ce que j'avance.

Les mots que chacune de ces langues emploie, quoiqu'étant conventionnels, ne seront-ils pas pour tous ceux qui seront instruits de cette convention, un signe certain des êtres qu'ils représentent? Ne voyons-nous pas même le penchant naturel que nous avons tous pour exprimer les choses par les signes ou les mots qui nous paroissent

sont le plus analogues ? & ne goûtons-nous pas un plaisir secret mêlé d'admiration , quand on nous offre des signes , des expressions & des figures qui nous rapprochent le plus de la nature des objets qu'on veut nous présenter , & qui nous les font le mieux concevoir ?

Que faisons-nous donc en ceci que répéter la marche de la vérité même , qui a établi une langue commune entre toutes ses productions , & qui leur ayant donné à chacune un nom propre & lié à leur essence , les a mis à couvert de toute équivoque entr'elles ? N'en préserveroit-elle pas par le même moyen les hommes , qui ayant tous pour tâche de rétablir leur liaison avec ses ouvrages , auroient su travailler & parvenir à en connoître les véritables noms ?

Nous ne pouvons donc nier que dans notre difformité même & dans notre privation , nous ne nous tracions des emblèmes expressifs de la loi des êtres , & que l'usage faux que nous faisons du langage , ne nous annonce l'emploi plus juste & plus satisfaisant que nous en pourrions faire , sans sortir pour cela de la nature , & seulement en n'oubliant pas la source où ce langage devoit prendre son origine.

Il est donc vrai que si les observateurs eussent remonté jusqu'à cette expression secrète & intérieure que le principe intellectuel opere en nous , avant de se manifester au dehors , c'eût été là qu'ils auroient trouvé l'origine de la langue sensible , comme en étant le vrai principe , & non pas dans les causes fragiles & impuissantes qui se bornent à opérer leur loi particulière , & qui ne peuvent rien produire de plus. Ils n'eussent pas cherché à

expliquer par de simples loix de matiere , des faits d'un ordre supérieur , qui ont subsisté avant le temps , qui subsisteront après le temps & sans interruption , indépendamment de la matiere. Ce n'est plus l'organisation , ce n'est plus une découverte des premiers hommes , qui passant d'âge en âge , s'est perpétuée jusqu'à nos jours parmi l'espece humaine , par le moyen de l'exemple & de l'instruction ; mais , ainsi que nous le verrons , c'est le véritable attribut de l'homme , & quoiqu'il en ait été dépouillé depuis qu'il s'est élevé contre sa loi , il lui en est resté des vestiges qui pourroient le ramener jusqu'à sa source , s'il avoit le courage de les suivre pas-à-pas , & de s'y attacher fortement.

Je fais que parmi mes semblables ce point est un des plus contestés ; que non-seulement ils sont incertains qu'elle a pu être la premiere langue des hommes , mais même qu'à force de varier là-dessus , ils ont pu venir à croire que l'homme n'en avoit point la source en lui , & cela , parce qu'ils ne le voient pas parler naturellement , quand il est abandonné à lui-même dès son enfance.

Mais ne verront-ils jamais en quoi peche leur observation ? Ne savent-ils pas que dans l'état de privation où l'homme se trouve aujourd'hui , il est condamné à ne rien opérer , même par ses facultés intellectuelles , sans le secours d'une réaction extérieure , qui les met en jeu & en action , & qu'ainsi , priver l'homme de cette loi , c'est absolument lui ôter toutes les ressources que la justice lui avoit accordées , & le mettre dans le cas de laisser étouffer ses facultés , sans qu'elles produisent le moindre fruit.

Cependant on ne peut nier que ce ne soit là la marche des observateurs , par ces expériences répétées qu'ils ont faites sur des enfants pour découvrir , en s'abstenant de parler devant eux , quelle seroit leur langue naturelle. Quand ils ont vu ensuite que ces enfants ne faisoient aucun usage de la parole , ou qu'ils ne rendoient que des sons confus , ils ont interprété le tout à leur gré , & ont bâti des opinions sur des faits qu'ils avoient arrangés eux-mêmes. Mais n'est-il pas évident que la nature sensible & la loi intellectuelle appellent également l'homme à vivre en société ? Or , pourquoi l'homme se trouve-t-il ainsi placé au milieu de ses semblables qui sont censés avoir fait leur réhabilitation , si ce n'est pour y recevoir tous les secours dont il a besoin , pour ranimer à son tour ses facultés ensevelies , & pouvoir les exercer à son profit ?

C'est donc agir directement contre ces deux loix & contre l'homme , que de le priver des secours qu'il devoit en attendre ; c'est être peu sensé que de le juger , après lui avoir ôté tous les moyens d'acquérir l'usage des facultés qu'on lui conteste , & dont on cherche à le croire incapable. Il vaudroit autant placer un germe sur une pierre , & nier ensuite que ce germe dût porter des fruits.

Mais , sans aller plus loin , s'il est évident que quand l'homme est privé des secours qui lui sont indispensablement nécessaires , il ne peut produire aucune langue fixe , & que cependant il y a des langues parmi les hommes ; où pourra-t-on donc trouver l'origine de ce langage universel , & ne faudra-t-il pas convenir que celui qui a pu l'en-

seigner le premier, a dû le recevoir d'ailleurs que de la main des hommes.

Il y a, je le fais, une espèce de langage naturel & uniforme, que les observateurs s'accordent assez généralement à reconnoître dans l'homme, c'est celui par lequel il désigne ses affections du plaisir & de douleur; ce qui annonce en lui une sorte de sons appropriés à cet usage.

Mais il est bien clair que ce langage, si c'en est un, n'a que les sensations corporelles pour guide & pour objet; & la preuve la plus convaincante que nous en ayons, c'est qu'il se trouve également dans les bêtes, dont la plupart manifestent au-dehors leur sensations par des mouvements & même par des sons caractérisés.

Toutefois cette espèce de langage doit peu nous étonner dans l'animal, si nous nous rappelons les principes établis ci-dessus. Le principe corporel de l'animal n'est-il pas immatériel, puisqu'il ne peut y avoir aucun principe qui ne le soit? Comme tel, ne doit-il pas avoir des facultés, & s'il a des facultés, ne doit-il pas avoir des moyens de les manifester? Mais aussi, les moyens dont chaque être en particulier peut avoir l'usage, doivent toujours être en raison de ses facultés; car, s'il n'y avoit pas là une mesure comme dans tout le reste, ce seroit une irrégularité, & dans les loix des êtres nous ne saurions jamais en admettre.

C'est donc par cette mesure que l'on doit évaluer l'espèce de langage par lequel les bêtes démontrent leurs facultés; puisque étant bornées à sentir, il ne leur a fallu que les moyens de

faire connoître qu'elles sentoient, & elles les ont.

Les êtres qui n'ont d'autres facultés que celles de la végétation, démontrent aussi clairement cette faculté de végétation par le fait même, mais ils ne démontrent que cela.

Ainsi, quoique la bête ait des sensations, & qu'elle les exprime; quoique dans l'état actuel des choses ces sensations soient de deux sortes, l'une bonne & l'autre mauvaise, & que la bête les désigne toutes deux, en montrant quand elle a de la joie ou quand elle souffre, on ne peut se dispenser de borner à ce seul objet son langage & tous les signes démonstratifs qui en font partie; & jamais on ne pourra regarder cette manière de s'exprimer comme une vraie langue, puisqu'une langue a pour but d'exprimer les pensées, que les pensées sont le propre des principes intellectuels, & que j'ai assez clairement démontré que le principe de la bête n'est point intellectuel, quoiqu'il soit immatériel.

Si nous sommes fondés à ne point regarder comme une langue réelle les démonstrations par lesquelles la bête fait connoître ses sensations; alors, quoique l'homme, comme animal, ait aussi ces sensations & les moyens de les manifester, nous n'admettrons jamais la moindre comparaison, entre ce langage borné & obscur, & celui dont la nature intellectuelle des hommes les rend susceptibles.

Ce seroit sans doute une étude intéressante & instructive, que d'observer dans toute la nature, cette mesure qui se trouve entre les facultés des êtres & les moyens qui leur ont été accordés pour les exprimer. Nous y verrions, qu'à proportion qu'ils

sont éloignés par leur nature du premier anneau de la chaîne, leurs facultés sont moins étendues. Nous verrions en même temps que les moyens qu'ils ont de les faire connoître, suivent avec exactitude cette progression, & dans ce sens nous pourrions accorder une sorte de langage jusqu'aux moindres des êtres créés, puisque ce langage ne seroit autre chose que l'expression de leurs facultés, & cette uniformité sans laquelle il ne pourroit y avoir ni commerce, ni correspondance, ni affinité entre les êtres de la même classe.

Il faudroit néanmoins dans cet examen avoir la plus grande attention de prendre tous les êtres chacun dans leur classe, & de ne pas attribuer à l'une ce qui n'appartient qu'à l'autre: il ne faudroit pas attribuer au minéral toutes les facultés des plantes, ni la même manière de manifester celles qui leur sont communes, non plus qu'attribuer à la plante ce que l'on auroit observé dans l'animal; bien moins encore faudroit-il attribuer à ces êtres inférieurs, & qui n'ont qu'une action passagère, tout ce que nous venons de découvrir dans l'homme. Car ce seroit retomber dans cette horrible confusion des langues, le principe de toutes nos erreurs & la vraie cause de notre ignorance, en ce que dès-lors la nature de tous les êtres seroit défigurée pour nous.

Mais comme ce point seroit peut-être d'une trop grande étendue pour mon ouvrage, je me contente de l'indiquer, & je le laisse à traiter à ceux qui auront la modestie de se borner à des sujets isolés & moins vastes que celui qui m'occupe.

Je reviens donc à cette langue véritable &

originelle, la ressource la plus précieuse de l'homme. J'annonce de nouveau, que comme être immatériel & intellectuel, il a dû recevoir avec sa première existence, des facultés d'un ordre supérieur, & par conséquent les attributs nécessaires pour les manifester; que ces attributs ne sont autre chose que la connoissance d'une langue commune à tous les êtres pensants; que cette langue universelle devoit leur être dictée par un seul & même principe, dont elle est le véritable signe; que l'homme n'ayant plus en entier ces premières facultés, puisque nous avons vu qu'il n'avoit pas même la pensée à lui, les attributs qui les accompagnoient, lui ont aussi été enlevés, & que c'est pour cela que nous ne lui voyons plus cette langue fixe & invariable.

Mais nous devons répéter aussi qu'il n'a pas perdu l'espérance de la recouvrer, & qu'avec du courage & des efforts, il peut toujours prétendre à rentrer dans ses premiers droits.

S'il m'étoit permis d'en citer des preuves, je ferois voir que la terre en est remplie, & que depuis que le monde existe, il y a une langue qui ne s'est jamais perdue, & qui ne se perdra pas même après le monde, quoiqu'alors elle doive être simplifiée; je ferois voir que des hommes de toutes nations en ont eu connoissance; que quelques-uns séparés par des siècles, de même que des contemporains, quoiqu'à des distances considérables, se sont entendus par le moyen de cette langue universelle & impérissable.

On apprendroit par cette langue comment les vrais législateurs se sont instruits des loix & des principes, par lesquels se sont conduits dans tous les

temps les hommes qui ont possédé la *justice*, & comment en réglant leur marche sur ces modèles, ils ont eu la certitude que leurs pas étoient réguliers. On y verroit aussi les vrais principes militaires dont les grands généraux ont acquis la connoissance, & qu'ils ont employés avec tant de succès dans les *combats*.

Elle donneroit la clef de tous les *calculs*, la connoissance de la construction & de la décomposition des êtres, de même que de leur réintégration. Elle feroit connoître les *vertus* du nord, la cause de la déviation de la bouffole, la *terre-vierge*, objet du désir des aspirants à la philosophie occulte. Enfin, sans entrer ici dans un plus grand détail de ses avantages, je ne crains point d'affirmer que ceux qu'elle peut procurer sont sans nombre, & qu'il n'est pas un être sur lequel son pouvoir & son flambeau ne s'étendent.

Mais, outre que je ne pourrois m'ouvrir davantage sur cet objet, sans manquer à ma promesse & à mes devoirs, il seroit très-inutile que j'en parlasse plus clairement, parce que mes paroles seroient perdues pour ceux qui n'ont pas tourné leur vue de ce côté, & le nombre en est comme infini.

Quant à ceux qui sont dans le chemin de la science, ce que j'ai dit leur suffira, sans qu'il soit nécessaire de lever pour eux un autre coin du voile.

Tout ce que je puis donc faire pour montrer la correspondance universelle des principes que j'ai établis, c'est de prier mes lecteurs de se ressouvenir de ce livre de *dix feuilles*, donné à l'homme dans sa première origine, & qu'il a gardé même

depuis sa seconde naissance, mais dont on lui a ôté l'intelligence & la véritable *clef*; je les prie encore d'examiner les rapports qu'ils pourront appercevoir entre les propriétés de ce livre & celles de la langue fixe & unique; de voir s'il n'y a pas entr'elles une très-grande affinité, & de tâcher de les expliquer les unes par les autres; car c'est effectivement là où se trouveroit la *clef* de la science, & si le livre en question renferme toutes les connoissances, ainsi qu'on l'a vu dans son lieu, la langue dont nous parlons en est le véritable *alphabet*.

C'est avec la même précaution que je dois parler d'un autre point qui tient essentiellement à celui que je viens de traiter, savoir, des moyens par lesquels cette langue se manifeste. Ce n'est sans doute que de deux manieres, comme toutes les langues: savoir, par l'expression verbale & par les caracteres ou l'écriture; l'une venant à notre connoissance par le sens de l'ouïe, & l'autre par le sens de la vue, les seuls de nos sens qui soient attachés à des actes intellectuels, mais dans l'homme seulement; car, quoique la bête ait aussi ces deux sens, ils ne peuvent avoir dans elle qu'une destination & une fin matérielle & sensible, puisqu'elle n'a point d'intelligence; aussi, l'ouïe & la vue dans l'animal n'ont pour objet, comme tous ses autres sens, que la conservation de l'individu corporel; ce qui fait que les bêtes n'ont ni parole, ni écriture.

Il est donc vrai que c'est par ces deux moyens que l'homme parvient à la connoissance de tant de choses élevées, & cette langue emploie réellement le secours des sens de l'homme pour lui

faire concevoir sa précision , sa force & sa justesse.

Et comment cela pourroit-il être autrement , puisqu'il ne peut rien recevoir que par ses sens , puisque même dans son premier état , l'homme avoit des sens par où tout s'opéroit comme aujourd'hui , avec cette différence qu'ils n'étoient pas susceptibles de varier dans leurs effets , comme les sens corporels de sa matiere , qui ne lui offrent qu'incertitude , & sont les principaux instruments de ses erreurs ?

D'ailleurs , comment pourroit-il parvenir à entendre les hommes qui l'auroient précédés , ou qui vivroient éloignés de lui , si ce n'est par le secours de l'écriture ? Il faut convenir cependant que ces mêmes hommes , ou passés , ou éloignés , peuvent avoir des interpretes ou des commentateurs , qui , instruits comme eux des vrais principes de la langue dont nous parlons , en fassent usage dans la conversation , & rapprochent par-là , & les temps & les distances.

C'est même là une des plus grandes satisfactions que la langue vraie puisse procurer , parce que cette voix est infiniment plus instructive ; mais c'est aussi la plus rare , & parmi les hommes le talent de l'écriture est beaucoup plus commun que celui de la parole.

La raison de ceci , c'est que dans la condition actuelle , nous ne pouvons monter que par gradation , & en effet , par rapport à toutes les langues , le sens de la vue est au-dessous de celui de l'ouïe , parce que c'est par l'ouïe que l'homme reçoit en nature , au moyen de la parole , l'explication vivante , ou l'intellectuel d'une langue , au lieu que l'écriture ne fait que l'indiquer , en n'offrant

aux yeux qu'une expression morte & des objets matériels.

Quoi qu'il en soit, par le moyen de la parole & de l'écriture, qui sont propres à la vraie langue, l'homme peut s'instruire de tout ce qui a rapport aux choses les plus anciennes ; car personne n'a parlé, ni écrit autant que les premiers hommes, quoique aujourd'hui il se fasse infiniment plus de livres qu'autrefois. Il est vrai que parmi les anciens & les modernes, il y en a plusieurs qui ont défiguré cette écriture & ce langage ; mais l'homme peut connoître ceux qui ont fait ces funestes méprises, & par-là il verroit clairement l'origine de toutes les langues de la terre, comment elles se sont écartées de la langue première, & la liaison que ces écarts ont eu avec les ténèbres & l'ignorance des nations, ce qui les a précipitées dans des abîmes de misères dont elles ont murmuré, au lieu de se les attribuer.

Il apprendroit aussi comment la main qui frappoit ainsi ces nations, n'avoit en vue que de les punir & non de les livrer à jamais au désespoir ; puisque sa justice étant satisfaite, elle leur a rendu leur première langue, & même avec plus d'étendue qu'auparavant, afin que non-seulement elles pussent réparer leurs désordres, mais qu'elles eussent même les moyens de s'en préserver à l'avenir.

Je ne tarirois point, s'il m'étoit permis d'étendre plus loin le tableau des avantages infinis renfermés dans les différents moyens que cette langue emploie, soit pour l'oreille, soit pour les yeux. Néanmoins, si l'on conçoit qu'elle demande pour prix le sacrifice entier de la volonté de

l'homme ; si elle n'est intelligible qu'à ceux qui se sont oubliés eux-mêmes pour laisser agir pleinement sur eux la loi de la cause active & intelligente qui doit gouverner l'homme comme tout l'univers , on doit voir si elle peut être connue d'un grand nombre. Cependant, cette langue n'est pas un instant sans agir , soit par le discours , soit par l'écriture ; mais l'homme ne s'occupe qu'à se fermer l'oreille , & il cherche de l'écriture dans les livres. Comment la vraie langue seroit-elle donc intelligible pour lui ?

Un attribut tel que celui dont je viens de donner le tableau , ne peut sans doute souffrir de comparaison avec aucun autre. C'est pour cela que je me suis cru fondé à l'annoncer comme unique , & indépendant de toutes les variations auxquelles les hommes peuvent s'abandonner sur cet objet.

Mais il ne suffit par d'avoir prouvé la nécessité d'un pareil langage dans les êtres intellectuels pour l'expression de leurs facultés ; il ne suffit pas même d'en avoir assuré l'existence , en annonçant que c'étoit là où tous les vrais législateurs & autres hommes célèbres avoient puisé leurs principes , leurs loix & les ressorts de toutes leurs grandes actions ; il faut encore en prouver la réalité dans l'homme même , afin qu'il n'ait plus aucun doute sur ce point ; il faut lui montrer que la multitude des langues qui sont en usage parmi ses semblables , n'ont varié que sur l'expression sensible , tant dans le langage que dans l'écriture , mais que quant au principe , il n'y en a pas une qui s'en soit écartée ; qu'elles suivent toutes la même marche , qui leur est absolument impossi-
ble

ble d'en tenir une autre ; en un mot, que toutes les nations de la terre n'ont qu'une même langue, quoiqu'il y en ait à peine deux qui s'entendent.

On ne peut nier, en effet, qu'une langue, quelque imparfaite qu'elle puisse être, ne soit dirigée par une grammaire. Or, cette grammaire n'étant autre chose qu'un résultat de l'ordre inhérent à nos facultés intellectuelles, tient de si près à leur langue intérieure, qu'on peut les regarder comme inséparables.

C'est donc cette grammaire qui est la règle invariable du langage parmi toutes les nations. C'est là cette loi à laquelle elles sont nécessairement soumises, lors même qu'elles font le plus mauvais usage de leurs facultés intellectuelles, ou de leur langue intérieure & secrète ; car cette grammaire ne servant qu'à diriger l'expression de nos idées, ne juge point si elles sont ou non conformes au seul principe qui doit les vivifier ; sa fonction n'est que de rendre cette expression régulière ; & c'est ce qui ne peut jamais manquer d'arriver, puisque, lorsque la grammaire agit, elle est toujours juste, ou elle ne dit rien.

Je n'emploierai pour preuve, que ce qui entre dans la composition du discours, ou ce qui est connu vulgairement sous le nom de *parties d'oraison*. Parmi ces parties du discours, les unes sont fixes, fondamentales & indispensables pour compléter l'expression d'une pensée, & elles sont au nombre de trois. Les autres ne sont que des accessoires ; aussi le nombre n'en est-il pas généralement déterminé.

Les trois parties fondamentales du discours,
Partie II. M

sans lesquelles il est de toute impossibilité de rendre une pensée, sont le nom ou le pronom actifs, le verbe qui exprime la manière d'exister, ainsi que les actions des êtres, enfin le nom ou le pronom passif qui est le sujet ou le produit de l'action. Que tout homme examine cette proposition avec la rigueur qu'il jugera à propos d'y employer, il verra toujours qu'un discours quelconque ne peut avoir lieu sans représenter une action, qu'une action ne peut se concevoir si elle n'est conduite par un agent qui l'opère, & suivie de l'effet qui en est, en doit, ou en peut être le résultat; que si l'on supprime l'une ou l'autre de ces trois parties, nous ne pouvons prendre de la pensée une notion complète, & qu'alors nous sentons qu'il manque quelque chose à l'ordre qu'exige notre intelligence.

En effet, un nom ou un substantif seul, ne dit absolument rien, s'il n'est accompagné d'un agent qui opère sur lui, & d'un verbe qui désigne de quelle manière cet agent opère sur ce nom & en dispose. Retranchez l'un ou l'autre de ces trois signes, le discours n'offrira plus qu'une idée tronquée & dont notre intelligence attendra toujours le complément, au lieu qu'avec ces trois signes seuls, nous pouvons compléter une pensée, parce que nous pouvons y représenter l'agent, l'action, & le produit ou le sujet.

Il est donc certain que cette loi de la grammaire est invariable, & que dans quelque langue que l'on choisisse un exemple, on le trouvera conforme au principe que je viens de poser, puisque c'est celui de la nature même, & des loix établies par essence dans les facultés intellectuelles de l'homme.

Qu'on réfléchisse à présent sur tout ce que j'ai dit du poids, du nombre & de la mesure; qu'on voie si ces loix ne comprennent pas l'homme dans leur empire, avec tout ce qui est en lui, & tout ce qui provient de lui; qu'on se rappelle encore ce que j'ai dit de ce fameux *ternaire*, dont j'ai annoncé l'universalité; qu'on examine s'il y a quelque objet qu'il n'embrasse pas, & qu'on apprenne alors à prendre une idée plus noble qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, de l'être qui, malgré sa dégradation, peut porter sa vue jusques-là, qui peut rapprocher de lui de pareilles connoissances, & saisir un ensemble aussi étendu.

On pourroit cependant m'opposer qu'il est des cas où les trois parties que je reconnois comme fondamentales dans le discours, ne sont pas toutes exprimées; que souvent il n'y en a que deux, quelquefois qu'une, & même quelquefois point du tout, comme dans une négation ou une affirmation. Mais cette objection tombera d'elle-même, quand on observera que dans tous ces cas, le nombre des trois parties fondamentales conserve toujours son pouvoir, & que sa loi y subsiste toujours, parce que celles des parties du discours qui ne seront pas exprimées, ne seront que sous-entendues, qu'elles tiendront toujours leur rang, & que même ce ne sera que par leur liaison tacite avec elles, que les autres produiront leur effet.

Et véritablement, quand je ne répondrois à une question que par un monosyllabe, ce monosyllabe offriroit toujours l'image du principe ternaire, car il annonçeroit toujours de ma part une action quelconque relative à l'objet qu'on m'a présenté, & c'est dans la question même que se trouveroient

exprimées les parties du discours qui seroient sous-entendues dans ma réponse. Je n'en donnerai point d'exemple, chacun pouvant s'en former aisément.

Ainsi, je vois donc par-tout avec la plus grande évidence, les trois signes de l'agent, de l'action & du produit; & cet ordre étant commun à tous les êtres pensants, je ne crains point de dire que quand ils le voudroient, ils ne pourroient s'en écarter.

Je ne parle point de l'ordre dans lequel ces trois signes devroient être arrangés pour être en conformité avec l'ordre des facultés qu'ils représentent; cet ordre a été sans doute interverti, en passant par la main des hommes, & presque toutes les langues des nations varient là-dessus. Mais la vraie langue étant unique, l'arrangement de ces signes n'eût pas été sujet à tous ces contrastes, si l'homme eût su la conserver.

Il ne faut pas croire cependant que même dans la vraie langue, ces trois signes eussent toujours été disposés dans le même ordre où ils le sont dans nos facultés intellectuelles; car ces signes n'en sont que l'expression sensible; & je suis convenu que le sensible ne pouvoit jamais avoir la même marche que l'intellectuel, c'est-à-dire, que la production ne pouvoit jamais être susceptible des mêmes loix que son principe générateur.

Mais la supériorité qu'elle eût eu sur toutes les autres langues, c'est que son expression sensible n'auroit jamais varié, & que cette expression eût suivi, sans la moindre altération, l'ordre & les loix qui sont propres & particulières à son essence. Cette langue eût eu de plus, ainsi qu'on l'a déjà vu, l'avan-

tage d'être à couvert de toute équivoque, & d'avoir toujours la même signification, parce qu'elle tient à la nature des choses, & que la nature des choses est invariable.

Parmi les trois signes fondamentaux auxquels toute expression de nos pensées est assujettie, il en est un qui mérite par préférence notre attention, & sur lequel nous allons jeter un moment les yeux; c'est celui qui lie les deux autres, qui est l'image de l'action parmi nos facultés intellectuelles, & l'image du mercure parmi les principes corporels; en un mot, c'est celui qu'on nomme le *verbe* parmi les grammairiens.

Il ne faut donc pas oublier que s'il est l'image de l'action, c'est sur lui que tout l'œuvre sensible est appuyé; & que puisque la propriété de l'action est de tout faire, celle de son signe ou de son image est de représenter & d'indiquer tout ce qui se fait.

Aussi, qu'on réfléchisse sur les propriétés de ce signe dans la composition du discours; qu'on reconnoisse que plus il est fort & expressif, plus les résultats qui en proviennent sont sensibles & marqués; qu'on voie, par une expérience facile à faire, que même dans toutes les choses soumises au pouvoir ou aux conventions de l'homme, l'effet en est réglé, déterminé, animé principalement par le verbe. Enfin, que les observateurs examinent si ce n'est pas par ce signe appelé *verbe*, que se manifeste tout ce que nous connoissons de plus intellectuel & de plus actif en nous; s'il n'est pas le seul des trois signes qui soit susceptible de fortifier ou d'affoiblir l'expression, tandis que les noms de l'agent & du sujet une fois fixés, demeurent

toujours les mêmes ; c'est par-là qu'on jugera si nous avons été fondés à lui attribuer l'action , puisqu'il en est vraiment dépositaire , & qu'il faut absolument son secours pour que quelque chose se fasse , ou s'exprime même tacitement.

C'est ici le lieu de remarquer pourquoi les observateurs oisifs & les cabalistes spéculatifs ne trouvent rien , c'est qu'ils parlent toujours , & qu'ils ne VERBENT jamais.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les propriétés du *verbe* ; des yeux intelligents pourront , d'après ce que j'ai dit , faire les plus importantes découvertes , & se convaincre eux-mêmes qu'à tous les instants de sa vie , l'homme représente l'image sensible des moyens par lesquels tout a pris naissance , tout agit , & tout est gouverné.

Voilà donc encore une des loix auxquelles tous les êtres qui ont le privilege de la parole , sont obligés de se soumettre , & voilà pourquoi j'ai dit que toutes les nations de la terre n'avoient qu'une langue , quoique la maniere dont elles s'expriment fût universellement différente.

Je n'ai point parlé des autres parties qui entrent dans la composition du discours ; je les ai annoncées simplement comme accesssoires , ne servant qu'à aider à l'expression , à suppléer à la foiblesse des mots , & à détailler quelques rapports de l'action ; ou , si l'on veut , comme des images & des répétitions des trois parties que nous avons reconnues comme seules essentielles pour compléter le tableau d'une pensée quelconque.

En effet , on doit savoir que les articles , ainsi que les terminaisons des noms dans les langues qui n'ont point d'articles , servent à exprimer le

nombre & le genre des noms, & à déterminer les rapports essentiels qui sont entre l'agent, l'action & le sujet ; que les adjectifs expriment les qualités des noms ; que les adverbes sont les adjectifs du verbe ou de l'action ; enfin , que les autres parties de l'oraison forment la liaison du discours, & en rendent le sens plus ou moins expressif, ou les périodes plus harmonieuses ; mais comme l'usage de ces différents signes n'est pas uniformément commun à toutes les langues, qu'il tient beaucoup aux mœurs & aux habitudes des nations , toutes choses qui étant liées au sensible doivent en suivre les variations, on ne peut les admettre au rang des parties fixes & immuables du discours ; ainsi nous ne les emploierons point dans les preuves que nous apportons de l'unité de la langue de l'homme.

J'engage néanmoins les grammairiens de considérer leur science avec un peu plus d'attention qu'ils ne l'ont fait sans doute jusqu'à présent. Ils avouent bien que les langues viennent d'une source supérieure à l'homme, & que toutes les loix en sont dictées par la nature ; mais ce sentiment obscur a produit chez eux peu d'effet, & ils sont bien éloignés de soupçonner dans les langues tout ce qu'ils y pourroient trouver.

Veut-on en savoir la raison ? c'est qu'ils sont sur la grammaire ce que les observateurs sont sur toutes les sciences, c'est-à-dire, qu'ils jettent en passant un coup-d'œil sur le principe, mais que n'ayant pas le courage de s'y fixer long-temps, ils se rabaisent sur des détails d'ordre sensible & mécanique, qui absorbent toutes leurs facultés, & laissent s'obscurcir en eux la plus essentielle, celle de l'intelligence.

Que les grammairiens se persuadent donc que les loix de leur science tenant au principe comme toutes les autres, ils y peuvent découvrir une source inépuisable de lumières & de vérités, dont à peine ont-ils la moindre idée.

Le petit nombre qui leur en a été offert, doit leur paroître suffisant pour les mettre sur la voie : s'ils y ont vu clairement les signes représentatifs des facultés des êtres intellectuels, ils y pourront voir la même chose par rapport aux êtres qui ne le sont pas ; ils y pourront prendre une idée nette des principes qui ont été établis sur la matière, en considérant simplement la différence qu'il y a entre le substantif & l'adjectif : l'un est l'être ou le principe inné ; l'autre exprime les facultés de tous genres qui peuvent être supposées dans ce principe ; mais ce qu'ils faut observer avec soin, c'est que l'adjectif ne peut de lui-même se joindre au substantif, de même que le substantif seul est dans l'impuissance de produire l'adjectif ; tous les deux sont dans l'attente d'une action supérieure qui les rapproche & les lie selon son gré ; & ce n'est qu'en vertu de cette action qu'ils peuvent recevoir leur union & manifester des propriétés.

Remarquons aussi que c'est l'ouvrage de la pensée même & de l'intelligence, d'employer à propos les adjectifs ; que c'est elle qui les aperçoit, ou qui les crée & les communique en quelque sorte aux sujets qu'elle veut en revêtir ; reconnoissons dès-lors la propriété immense de cette action universelle que nous avons fait observer ci-devant, puisqu'il est certain que nous la trouvons par-tout.

Bien plus, cette même action, après avoir

ainsi communiqué des facultés ou des adjectifs aux principes innés ou aux substantifs, peut à son gré les étendre, les diminuer, & même les retirer tout-à-fait, & faire ainsi rentrer l'être dans son premier état d'inaction, image assez sensible de ce qu'elle opere en réalité sur la nature.

Mais dans cette dissolution, les grammairiens pourront voir aussi, sans crainte de se tromper, que l'adjectif, qui n'est que la qualité de l'être, ne peut pas subsister sans un principe, un sujet ou substantif, au lieu que le substantif peut très-bien être indiqué dans le discours, sans ses qualités ou ses adjectifs; d'où ils pourront voir un rapport avec ce qui a été exposé sur l'existence des êtres immatériels corporels, indépendante de leurs facultés sensibles; d'où ils pourront comprendre aussi ce qui a été dit de l'éternité du principe de la matière, quoique la matière même ne puisse pas être éternelle, attendu que n'étant que l'effet d'une réunion, elle n'est rien de plus qu'un adjectif.

C'est par-là ensuite qu'ils pourront concevoir comment il est possible que l'homme soit privé de ses premiers attributs, puisque c'est par une main supérieure qu'il en avoit été revêtu; mais en même temps reconnoissant avec encore plus de certitude sa propre insuffisance, ils avoueront que pour être rétabli dans ces mêmes droits, il lui faut absolument le secours de cette même main qui l'en a dépouillé, & qui ne lui demande, comme je l'ai dit plus haut, que le sacrifice de sa volonté pour les lui rendre.

Ils pourront encore trouver dans les six cas,

les six principales modifications de la matiere , de même que le détail des actes de sa formation & de toutes les révolutions qu'elle subit. Les genres seront pour eux l'image des principes opposés & qui sont irréconciliables ; en un mot , ils pourront faire une multitude d'observations de cette espece , qui , sans être le fruit de l'imagination , ni des systêmes , les convaincront de l'universalité du principe , & que c'est la même main qui conduit tout.

Mais après avoir établi , comme je l'ai fait , cette langue unique , universelle , offerte à l'homme , même dans l'état de privation auquel il est réduit , je dois m'attendre à la curiosité de mes lecteurs sur le nom & l'espece de cette même langue.

Quant au nom , je ne pourrai les satisfaire , m'étant promis de ne rien nommer ; mais quant à l'espece , je leur avouerai que c'est cette langue dont je leur ai déjà dit que chaque mot portoit avec soi-même la vraie signification des choses , & les désignoit si bien , qu'il les faisoit clairement appercevoir. J'ajouterai que c'est celle qui fait l'objet des vœux de toutes les nations de la terre , qui dirige secrètement les hommes dans toutes leurs institutions , que chacun d'eux cultive en particulier & avec soin sans le savoir , & qu'ils tâchent tous d'exprimer dans tous les ouvrages qu'ils enfantent ; car elle est si bien gravée en eux , qu'ils ne peuvent rien produire qui n'en porte le caractère.

Je ne peux donc rien faire de mieux pour en indiquer la connoissance à mes semblables , que de les assurer qu'elle tient à leur essence même ,

& que c'est en vertu de cette langue seule qu'ils font des hommes. Alors donc, qu'ils voient si j'ai eu tort de leur dire qu'elle étoit universelle, & si malgré les faux usages qu'ils en font, il leur sera jamais possible de l'oublier entièrement, puisque, pour y parvenir, il faudroit qu'ils pussent se donner une autre nature. C'est là tout ce que je puis répondre à la question présente : poursuivons.

J'ai dit que cette langue se manifestoit de deux manieres, comme toutes les autres langues, savoir par l'expression verbale & par l'écriture ; & comme je viens de dire il n'y a qu'un instant, que tous les ouvrages des hommes portoient son empreinte, il est nécessaire que nous en parcourions quelques-uns, afin de mieux voir, tout faux qu'ils sont, le rapport qu'ils ont avec leur source.

Considérons d'abord ceux de leurs ouvrages qui, comme image de l'expression verbale de la langue dont il s'agit, doivent nous en offrir l'idée la plus juste & la plus élevée ; nous considérerons ensuite ceux qui ont du rapport avec les caracteres ou l'écriture de cette langue.

La premiere espece de ses ouvrages comprend généralement tout ce qui est regardé parmi les hommes comme le fruit du génie, de l'imagination, du raisonnement & de l'intelligence, ou en général ce qui fait l'objet de tous les genres possibles de la littérature & des beaux-arts.

Dans cette espece de productions de l'homme, qui toutes semblent faire classe à part, nous voyons cependant régner le même dessein, nous les voyons toutes animées du même motif, qui est celui de

peindre, de prouver leur objet, & d'en persuader la réalité, ou au moins de lui en donner les apparences.

Si les partisans de l'un ou de l'autre de ces genres de productions se laissent quelquefois surprendre par la jalousie, & s'ils tâchent d'établir leur crédit, en répandant du mépris sur les autres branches qu'ils n'ont pas cultivées, c'est un tort évident qu'ils font à la science, & l'on ne peut douter que parmi les fruits des facultés intellectuelles de l'homme, ceux-là n'aient la préférence, qui sans rien enlever aux autres, s'étaieraient au contraire de leurs secours, & offriront par-là un goût plus solide & des beautés moins équivoques.

Cette idée est certainement celle de tous les hommes judicieux & doués d'un goût sûr & vrai ; ils savent que ce ne sera jamais que dans une union intime & universelle, que leurs productions pourront trouver plus de force & plus de consistance, & depuis long-temps il est reçu que toutes les parties de la science sont liées & se communiquent réciproquement des secours.

Et en effet, c'est un sentiment si naturel à l'homme, qu'il le porte par-tout avec lui, lors même qu'il tient une marche que ce principe désavoue. Si un orateur vouloit condamner les sciences, il faudroit qu'il se montrât savant ; si un artiste vouloit déprimer l'éloquence, il ne seroit pas écouté, s'il n'en employoit le langage.

Cependant cette utile observation, toute juste qu'elle soit, ayant été faite vaguement, n'a presque produit aucun fruit ; & les hommes se sont accou-

tunés en cela , comme dans tout le reste , à faire des distinctions absolues , & à considérer chacune de ces différentes parties comme autant d'objets étrangers les uns aux autres.

Ce n'est pas que dans ces productions des facultés intellectuelles de l'homme , nous ne devions discerner différents genres , & que tout doive n'y représenter que le même sujet. Au contraire , puisque ces facultés sont elles-mêmes différentes entr'elles , & que nous y pouvons remarquer des distinctions frappantes , il est naturel de penser que leurs fruits doivent indiquer cette différence , & qu'ils ne peuvent pas se ressembler ; mais en même temps , comme ces facultés sont essentiellement liées , & qu'il est de toute impossibilité que l'une agisse sans le secours des autres , nous voyons par-là qu'il est nécessaire que la même liaison regne entre leurs différentes sortes de productions , & qu'elles annoncent toutes la même origine.

Mais j'en ai déjà trop dit sur un objet qui n'est qu'accessoire à mon plan ; je reviens à l'examen que j'ai commencé sur les rapports qui se trouvent entre la langue unique & universelle , & les différentes productions intellectuelles de l'homme.

De quelque espece que soient ces productions , nous pouvons les réduire à deux classes auxquelles toutes les autres ressortiront , parce que dans tout ce qui existe , ne pouvant y avoir que de l'intellectuel & du sensible , tout ce que l'homme sauroit produire , n'aura jamais que l'une ou l'autre de ces deux parties pour objet. Et en effet , tout ce que les hommes imaginent & produisent jout

nellement en ce genre , se borne à instruire ou à émouvoir , à raisonner ou à toucher ; il leur est absolument impossible de dire & de manifester quelque chose hors d'eux-mêmes qui n'ait pour but l'un ou l'autre de ces deux points ; & quelques divisions que l'on fasse des productions intellectuelles des hommes , l'on verra toujours qu'ils se proposent ou d'éclairer , & d'amener à la connoissance des vérités quelconques , ou de subjuguier l'homme intellectuel par le sensible , & de lui faire éprouver des situations , dans lesquelles n'étant plus le maître de lui-même , il soit au pouvoir de la voix qui lui parle , & suive aveuglément le charme bon ou mauvais qui l'entraîne.

Nous attribuerons à la premiere classe tous les ouvrages de raisonnement , ou en général tout ce qui ne devrait procéder que par axiome , & tout ce qui se borne à établir des faits.

Nous attribuerons à la seconde tout ce qui a pour but de faire sur le cœur de l'homme des impressions de quelque genre que ce soit , & de l'agiter n'importe dans quel sens.

Or , dans l'une ou l'autre de ces classes , quel est l'objet du désir des compositeurs ? N'est-ce pas de montrer leur sujet sous des faces si lumineuses ou si séduisantes , que celui qui les contemple ne puisse en contester la vérité , ni résister à la force & aux attraits des moyens dont on fait usage pour le charmer ? Quelles ressources emploient ils pour cela ? Ne mettent-ils pas tous leurs soins à se rapprocher de la nature même de l'objet qui les occupe ? Ne tâchent-ils pas de remonter jusqu'à sa source , de pénétrer jusques dans son essence ? En un mot , tous leurs efforts ne tendent-ils pas à si

bien faire accorder l'expression avec ce qu'ils conçoivent , & à la rendre si naturelle & si vraie , qu'ils soient assurés de faire effet sur leurs semblables , comme si l'objet même étoit en leur présence ?

Ne sentons-nous pas nous-mêmes plus ou moins cet effet sur nous , selon que le compositeur approche plus ou moins de son but ? Cet effet n'est-il pas général , & n'y a-t-il pas en ce genre des beautés qui sont telles par toute la terre ?

C'est donc là pour nous l'image des facultés de cette véritable langue dont nous traitons , & c'est dans les œuvres mêmes des hommes & dans leurs efforts , que nous trouvons les traces de tout ce qui a été dit sur la justesse & la force de son expression , ainsi que sur son universalité.

Il ne faut point s'arrêter à cette inégalité d'impression qui résulte de la différence des idiomes & des langues conventionnelles établies parmi les différents peuples , comme cette différence de langage n'est qu'une défectuosité accidentelle , & non pas de nature ; que d'ailleurs l'homme peut parvenir à l'effacer en se familiarisant avec les idiomes qui lui sont étrangers , elle ne pourroit rien faire contre le principe , & je ne crains point de dire que toutes les langues de la terre sont autant de témoignages qui le confirment.

Quoique j'aie réduit à deux classes les productions verbales des facultés intellectuelles de l'homme , je ne perds pas de vue néanmoins la multitude de branches & de subdivisions dont elles sont susceptibles , tant par le nombre des objets différents qui sont du ressort de notre raisonnement , que par l'infinité de nuances que nos affections sensibles peuvent recevoir.

Sans en faire l'énumération, ni les examiner chacune en particulier, on peut seulement dans chaque classe en considérer une principale & qui tienne le premier rang, telles que la mathématique parmi les objets de raisonnement, & la poésie parmi ceux qui sont relatifs à la faculté sensible de l'homme. Mais ayant traité précédemment de la partie mathématique, j'y renverrai le lecteur, afin qu'il s'y confirme de nouveau la réalité & l'universalité des principes que je lui expose.

Ce sera donc sur la poésie que j'arrêterai en ce moment ma vue, la regardant comme la plus sublime des productions des facultés de l'homme, celle qui le rapproche le plus de son principe, & qui par les transports qu'elle lui fait sentir, lui prouve le mieux la dignité de son origine. Mais autant ce langage sacré s'anoblit encore en s'élevant vers son véritable objet, autant il perd de sa dignité en se rabaisant à des sujets factices ou méprisables, auxquels il ne peut toucher sans se souiller comme par une prostitution.

Ceux mêmes qui s'y sont consacrés, nous l'ont toujours annoncé comme le langage des héros & des êtres bienfaisants qu'ils ont peint veillant à la sûreté & à la conservation des hommes. Ils en ont tellement senti la noblesse, qu'ils n'ont pas craint de l'attribuer même à celui qu'ils regardent comme l'auteur de tout; & c'est le langage qu'ils ont choisi par préférence lorsqu'ils en ont annoncé les oracles, ou qu'ils ont voulu lui adresser des hommages.

Ce langage, toutefois, dois-je avertir qu'il est indépendant de cette forme triviale dans laquelle

les hommes sont convenus chez les différentes nations , de renfermer leurs pensées ? Ne fait-on pas que c'est une suite de leur aveuglement d'avoir cru par-là multiplier les beautés , pendant qu'ils n'ont fait que surcharger leur travail , & que cette attention superflue à laquelle ils nous asservissent , ayant pour but d'affecter notre faculté sensible corporelle , ne peut manquer de prendre d'autant sur notre vraie sensibilité ?

Mais ce langage est l'expression & la voix de ces hommes privilégiés , qui nourris par la présence continuelle de la vérité , l'ont peinte avec le même feu qui lui sert de substance , feu vivant par soi , & dès-lors ennemi d'une froide uniformité , parce qu'il se commande dans tous ses actes , qu'il se crée lui-même sans cesse , & qu'il est par conséquent toujours neuf.

C'est dans une telle poésie que nous pouvons voir l'image la plus parfaite de cette langue universelle que nous essayons de faire connoître , puisque quand elle atteint vraiment son objet , il n'est rien qui ne doive plier devant elle ; puisqu'elle a , comme son principe , un feu dévorant qui l'accompagne à tous ses pas , qui doit tout amollir , tout dissoudre , tout embraser , & que même c'est la première loi des poètes de ne pas chanter quand ils n'en sentent pas la chaleur.

Ce n'est pas que ce feu doive produire partout les mêmes effets : comme tous les genres sont de son ressort , il se plie à leur différente nature , mais il ne doit jamais paroître sans remplir son but , qui est d'entraîner tout après lui.

Que l'on voie à présent si une telle poésie auroit jamais pu prendre naissance dans une source frivole ou corrompue; si la pensée qui l'enfante ne doit pas être au plus haut degré d'élevation, & s'il ne seroit pas vrai de dire que le premier des hommes a dû être le premier des poètes.

Que l'on voie aussi, si la poésie humaine peut elle-même être cette langue vraie & unique que nous savons appartenir à notre espèce. Non, sans doute; elle n'en est qu'une foible imitation; mais comme parmi les fruits des travaux de l'homme, c'est celui qui tient de plus près à son principe, je l'ai choisi pour en donner l'idée qui lui convient le mieux.

Aussi peut-on dire que ces mesures conventionnelles que les hommes emploient dans la poésie qu'ils ont inventée, tout imparfaites qu'elles paroissent, ne doivent pas moins nous offrir la preuve de la précision & de la justesse de la vraie langue, dont le poids, le nombre & la mesure sont invariables.

Nous pourrions également reconnoître que cette poésie s'appliquant à tous les objets, la vraie langue dont elle n'est que l'image, doit à plus forte raison être universelle & pouvoir embrasser tout ce qui existe. Enfin, ce seroit par un examen plus détaillé des propriétés attachées à ce langage sublime, que nous pourrions nous rapprocher de plus près de son modèle, & lire jusques dans sa source.

C'est là où nous verrions pourquoi la poésie a eu tant d'empire sur les hommes de tous les temps, pourquoi elle a opéré tant de prodiges,

& d'où vient cette admiration générale que toutes les nations de la terre conservent pour ceux qui s'y sont distingués ; ce qui étendrait encore nos idées sur le principe qui lui a donné la naissance.

Nous y verrions aussi que l'usage que les hommes en font souvent, l'avilit & la défigure au point de la rendre méconnoissable ; ce qui nous prouveroit que chez eux, elle n'est pas toujours le fruit de cette langue vraie qui nous occupe ; que c'est une profanation de l'employer à la louange des hommes, une idolâtrie de la consacrer à la passion, & qu'elle ne devrait jamais avoir d'autre objet que de montrer aux hommes l'asyle d'où elle est descendue avec eux, pour leur faire naître le vertueux désir de suivre ses traces, & d'y retourner.

Mais il me suffit d'avoir mis sur la voie, pour que ceux qui auront quelque désir, puissent pénétrer beaucoup plus loin dans la carrière. Passons à la seconde manière dont nous avons vu que la vraie langue devoit se manifester, c'est à-dire, aux caractères de l'écriture.

Je ne crains point d'affirmer que ces caractères sont aussi variés & aussi multipliés que tout ce qui est renfermé dans la nature, qu'il n'y a pas un seul être qui ne puisse y trouver sa place & y servir de signe, & que tous y trouvent leur image & leur représentation véritable ; ce qui porte ces caractères à un nombre si immense, qu'il est impossible à un homme de les conserver tous dans sa mémoire, non-seulement par leur multitude inconcevable, mais aussi par leur différence & leur bizarrerie.

Quand on supposeroit en outre qu'un homme

pût retenir tous ceux dont il auroit eu connoissance, il ne pourroit pas se flatter de n'avoir plus rien à apprendre là-dessus ; car tous les jours la nature produit de nouveaux objets , ce qui , tout en nous montrant l'infinité des choses , nous montre aussi la borne & la privation de notre espece , qui ne peut jamais parvenir à les embrasser toutes , puisqu'ici-bas elle ne peut pas seulement parvenir à connoître toutes les lettres de son alphabet.

La variété de ces objets renfermés dans la nature , s'étend non-seulement sur leur forme , ainsi qu'on peut aisément s'en convaincre , mais encore sur leur couleur & sur la place qu'ils occupent dans l'ordre des choses ; ce qui fait que l'écriture de la langue vraie varie autant que la multitude des nuances qu'on peut voir sur les corps matériels , car chacune de ces nuances porte autant de différentes significations.

Enfin , les caractères qu'elle emploie sont aussi nombreux que les points de l'horizon ; & comme chacun de ces points occupe une place qui n'est qu'à lui , chacune des lettres de la vraie langue a aussi un sens & une explication qui lui sont propres.

Mais je m'arrête, ô vérité fainte ! ce seroit usurper tes droits que de publier même obscurément tes secrets ; c'est à toi seule à les découvrir à qui il te plaît , & comme il te plaît. Je dois me borner à les respecter en silence , à rassembler tous mes desirs pour que mes semblables puissent ouvrir les yeux à ta lumière , & afin que désabusés des illusions qui les séduisent , ils soient assez sages & assez heureux pour se prosterner tous à tes pieds.

Prenant donc toujours la prudence pour guide, je dirai que c'est cette multitude infinie des caracteres de la langue vraie, & leur énorme variété qui a introduit dans les langues humaines une diversité si grande, que peu d'entr'elles se servent des mêmes signes, & que celles qui s'accordent sur ce point, varient encore sur leur quantité, en admettant ou en rejetant quelques signes, chacune selon son idiome & son génie particulier.

Mais de même que les caracteres de la vraie langue sont aussi multipliés que les êtres renfermés dans la nature, de même il est aussi certain que nul de ces caracteres ne peut prendre son origine que dans cette même nature, & que c'est dans elle où ils puisent tout ce qui sert à les distinguer, puisque hors d'elle il n'y a rien de sensible. C'est ce qui fait aussi que malgré la variété des caracteres que les langues humaines emploient, elles ne peuvent jamais sortir de ces mêmes bornes, & que c'est toujours dans des lignes & dans des figures, qu'elles sont obligées de prendre tous les signes de leur convention; ce qui prouve d'une manière évidente que les hommes ne peuvent rien inventer.

Nous nous convaincrons de tout ceci par quelques observations sur l'art de la peinture, que l'on peut regarder comme ayant pris naissance dans les caracteres de la langue en question, ainsi que la poésie humaine l'avoit prise dans son expression verbale.

S'il est certain que cette langue est unique, & aussi ancienne que le temps, on ne peut douter que les caracteres qu'elle emploie, n'aient été les premiers modeles. Les hommes qui se sont

attachés à l'étudier, ont eu souvent besoin de soulager leur mémoire par des notes & par des copies. Or, c'est dans ces copies qu'il falloit la plus grande précision, puisque dans cette multitude de caracteres qui ne sont distingués quelquefois que par la plus légère différence, il est constant que la moindre altération pouvoit les dénaturer & les confondre.

On doit sentir que si les hommes eussent été sages, ils n'auroient pas fait d'autre usage de la peinture, & même pour l'intérêt de cet art, ils eussent été heureux de s'en tenir à l'imitation & à la copie de ces premiers caracteres; car s'ils sont avec raison si délicats sur le choix des modesles, où pouvoient-ils en trouver de plus vrais & de plus réguliers que ceux qui exprimoient la nature même des choses? S'ils sont si recherchés sur la qualiré & l'emploi des couleurs, où pouvoient-ils mieux s'adresser qu'à des formes qui portoient chacune leur couleur propre? Enfin, s'ils désirent des tableaux durables, comment pouvoient-ils y mieux réussir qu'en les copiant d'après des objets toujours neufs, & dont ils peuvent à tout moment faire comparaison avec leurs productions?

Mais la même imprudence qui avoit éloigné l'homme de son principe, l'a encore éloigné des moyens qui lui sont accordés pour y retourner; il a perdu sa confiance dans ces guides vrais & lumineux, qui secondant son intention pure, l'auroient sûrement ramené à son but. Il n'a plus cherché ses modesles dans des objets utiles & salutaires, dont il eût pu continuellement recevoir les secours, mais dans des formes passageres & trom-

peuses , qui ne lui offrant que des traits incertains & des couleurs changeantes , l'exposent tous les jours à varier sur ses propres principes & à mépriser ses ouvrages.

C'est ce qui lui arrive journellement , en se proposant , comme il fait , d'imiter des quadrupèdes , des reptiles & autres animaux , de même que tous les autres êtres dont il est environné ; parce que cette occupation , tout innocente & tout agréable qu'elle soit en elle-même , accoutume l'homme à fixer les yeux sur ce qui lui est étranger , & lui fait perdre non-seulement la vue , mais l'idée même de ce qui lui est propre ; c'est-à-dire , que les objets que l'homme s'occupe à représenter aujourd'hui , ne sont que l'apparence de ceux qu'il devroit étudier tous les jours ; & la copie qu'il en fait devant , selon tous les principes établis , être encore inférieure à ses modèles , il en résulte que la peinture actuellement en usage , n'est autre chose que l'apparence de l'apparence.

Néanmoins c'est même par cette peinture grossière que nous pourrons nous convaincre parfaitement de cette vérité incontestable , annoncée plus haut , savoir , que les hommes n'inventent rien. N'est-ce pas toujours en effet d'après les êtres corporels qu'ils composent leurs tableaux ? Peuvent-ils prendre leurs sujets ailleurs , puisque la peinture n'étant que la science des yeux , elle ne peut s'occuper que du sensible , & par conséquent ne se trouver que dans le sensible ?

Dira-t-on que le peintre peut non-seulement se passer de voir des objets sensibles , mais même que s'élevant au-dessus d'eux , il ne prendra des sujets

que dans son imagination ? Cette objection seroit facile à détruire ; car laissons à l'imagination la carrière la plus libre, permettons-lui tous les écarts auxquels elle pourra se porter, je demande si elle enfantera jamais rien qui soit hors de la nature, & si jamais on sera dans le cas de dire qu'elle ait rien créé. Sans doute qu'elle aura la faculté de se représenter des êtres bizarres & des assemblages monstrueux, dont cette nature, à la vérité, n'offrira pas d'exemples ; mais ces êtres chimériques eux-mêmes ne seront-ils pas le produit de pieces rapportées ? Et de toutes ces pieces, y en aura-t-il jamais une qui ne se trouve pas parmi les choses sensibles de la nature ?

Il est donc certain que dans la peinture, ainsi que dans tout autre art, les inventions & les ouvrages de l'homme ne sont rien de plus que des transpositions, & que loin de rien produire de lui-même, toutes ses œuvres se bornent à donner aux choses une autre place.

Alors l'homme peut apprendre à évaluer le prix de ses productions dans la peinture comme dans les autres arts, & tout en se livrant à cette charmante occupation, il cessera de croire à la réalité de ses ouvrages, puisque cette réalité ne se trouve pas même dans les modèles qu'il se choisit.

Il est inutile, je pense, de dire que cette peinture grossière ne porte pas moins avec elle des signes frappants qu'elle descend d'un art plus parfait, & que dans ce sens elle est pour nous une nouvelle preuve de cette écriture supérieure, appartenant à la langue unique & universelle, dont nous avons montré les propriétés.

En effet, elle exige la ressemblance de la nature sensible dans tout ce qu'elle représente ; elle ne veut rien qui choque ni les yeux, ni le jugement ; elle embrasse tous les êtres de l'univers, elle a même porté sa main hardie jusques sur des êtres supérieurs.

Mais c'est alors qu'elle est vraiment reprehensible, parce qu'elle est véritablement ne pouvant les faire connoître que par des traits sensibles & corporels, dès-lors elle a ravalé ces êtres aux yeux de l'homme, qui ne peut les connoître que par la faculté sensible de son intelligence ; & jamais par le sensible matériel, puisque ces êtres ne sont pas dans la région des corps.

En second lieu, lorsque la peinture a pris sur elle de vouloir les représenter, où a-t-elle trouvé le modele des corps qu'ils n'avoient point, & qu'elle vouloit cependant leur donner ? Ce n'a pu être sans doute que parmi les objets matériels de la nature ; ou ce qui est la même chose, dans une imagination peu réglée, mais qui dans son désordre même, ne pouvoit jamais employer que les êtres corporels qui environnent l'homme d'aujourd'hui.

Quel rapport pouvoit-il donc exister alors entre le modele & l'image qui y avoit été substituée, & quelle idée ces sortes d'images ont-elles dû faire naître ? N'est-il pas clair que c'est-là une des plus funestes suites de l'ignorance de l'homme, celle qui l'a le plus exposé à l'idolâtrie, & qui contribue sans cesse à l'ensevelir dans les ténèbres ?

Et vraiment, que peut produire une matiere morte & des traits figurés selon l'imagination

du peintre, sinon l'oubli de la simplicité des êtres dont la connoissance est si nécessaire à l'homme, & sans laquelle toute son espece est livrée à la plus effrayante superstition? Et n'est-ce pas ainsi que les pas de l'homme, tout indifférens qu'ils sont en apparence, l'égarent insensiblement, & le jettent dans des précipices dont il n'apperçoit bientôt plus les bords?

L'homme ne s'est donc pas contenté de confondre la peinture grossiere & l'ouvrage de ses mains avec les caracteres vrais copiés sur la nature même, il a encore méconnu le principe d'où ces caracteres vrais tirent leur origine; voyant, dis-je qu'il étoit le maître d'employer à son gré tous les différens traits de cette nature corporelle pour en composer ses tableaux, il a eu la foiblesse de se reposer avec complaisance sur son ouvrage, & d'oublier à la fois la supériorité des modeles qu'il auroit dû choisir, & la source qui pouvoit les produire; ou plutôt les ayant perdu de vue, il n'a plus même soupçonné leur existence.

On en doit dire autant du blason, qui tire également son origine des caracteres de la vraie langue. L'homme vulgaire s'enorgueillit de la noblesse de ses armes, comme si les signes en étoient réels, & portoient vraiment avec eux-mêmes les droits que le préjugé leur attribue. Se laissant aveugler par les puériles distinctions qu'il attache lui-même à ces signes, il a oublié qu'ils n'étoient que les tristes images des *armes naturelles* accordées physiquement à chaque homme pour lui servir de défense, & être en même temps le sceau de ses *vertus*, de sa force & de sa grandeur.

Enfin, il a fait la même chose sur l'expression

verbale de cette langue sublime dont on a vu qu'étoit provenue la poésie. Les mots arbitraires & les langues de sa convention ont pris dans sa pensée la place de la vraie langue, c'est à-dire, que ces langues conventionnelles n'ayant aucune uniformité, ni aucune marche fixe à ses yeux, quant à l'expression, aux signes, & généralement à tout ce qui est sensible en elles, il n'a pas vu leurs rapports universels avec la langue des facultés intellectuelles dont elles étoient une imitation défigurée. Dès-lors l'idée du principe de cette langue unique & universelle qui seule pourroit l'éclairer, s'étant effacée en lui, il n'a plus distingué cette langue d'avec celles qu'il avoit établies.

Or, si l'homme est assez borné pour placer ses ouvrages à côté de ceux des principes vrais & invariables; si sa main audacieuse croit pouvoir être égale à celle de la nature; si même il a presque toujours confondu les ouvrages de cette nature avec le principe, soit général, soit particulier qui les manifeste, il ne faut plus être surpris que toutes ses notions soient si confuses & si ténébreuses, & qu'il ait non-seulement perdu la connoissance & l'intelligence de la vraie langue, mais même qu'il ne soit plus persuadé qu'il en existe une.

En même temps, si cette vraie langue est la seule qui puisse le remettre dans ses droits, lui rendre la jouissance de ces attributs, lui faire connoître les principes de la justice, & le conduire dans l'intelligence de tout ce qui existe, il est aisé de voir combien il perd en s'en éloignant, & s'il a d'autres ressources que d'employer tous

les moments de sa vie aux soins d'en recouvrer la connoissance.

Mais, quelque immense, quelque effrayante que soit cette carrière, il n'est aucun homme qui doive se livrer au désespoir & au découragement, puisque j'ai toujours annoncé que cette langue même étoit le véritable domaine de l'homme; qu'il n'en a été privé que pour un temps; que loin d'en être à jamais dépouillé, on lui rend au contraire sans cesse la main pour l'y ramener: & vraiment le prix attaché à cette grace est si modique & si naturel, qu'il est une nouvelle preuve de la bonté du principe qui l'exige, puisque cela se borne à demander à l'homme de ne pas assimiler les deux êtres distincts qui le composent; de reconnoître la différence des principes de la nature entr'eux, & celle qu'ils ont avec la cause temporelle supérieure à cette même nature: c'est-à-dire, de croire que l'homme n'est point matière, & que la nature ne va pas toute seule.

Nous avons encore à examiner une des productions de cette langue vraie dont je tâche de rappeler l'idée aux hommes, c'est celle qui se joint à son expression verbale, qui en règle la force & en mesure la prononciation, c'est enfin cet art que nous nommons *la musique*, mais qui parmi les hommes n'est encore que la figure de la véritable harmonie.

Cette expression verbale ne peut employer des mots sans faire entendre des sons; or, c'est l'intime rapport des uns aux autres qui forme les loix fondamentales de la vraie musique; c'est ce que nous imitons, autant qu'il est en nous, dans notre musique artificielle, par les soins que nous nous

donnons de peindre avec des sons le sens de nos paroles conventionnelles ; mais avant de montrer les principales défauts de cette musique artificielle , nous allons parcourir une partie des vrais principes qu'elle nous offre ; par-là on pourra découvrir des rapports assez frappants avec tout ce qui a été établi , pour se convaincre qu'elle tient toujours à la même source , & que dès-lors elle est du ressort de l'homme ; c'est aussi dans cet examen où l'on pourra voir que quelque admirables que soient nos talents dans l'imitation musicale , nous restons toujours infiniment au-dessous de notre modele ; ce qui fera comprendre à l'homme , si cet instrument puissant ne lui fut donné que pour contribuer à des amusements puériles , & si dans son origine il n'étoit pas destiné à un plus noble emploi.

Premièrement , ce que nous connoissons dans la musique sous le nom d'accord parfait , est pour nous l'image de cette unité première qui renferme tout en elle & de qui tout provient , en ce que cet accord est seul & unique , qu'il est entièrement rempli de lui-même , sans avoir besoin du secours d'aucun autre son que des siens propres ; en un mot en ce qu'il est inaltérable dans sa valeur intrinsèque , comme l'unité ; car il ne faut point compter pour une altération , la transposition de quelques-uns de ses sons , d'où résultent des accords de différentes dénominations , attendu que cette transposition n'introduit aucun nouveau son dans l'accord , & par conséquent ne peut en charger la véritable essence.

Secondement , cet accord parfait est le plus harmonieux de tous , celui qui convient seul à

L'oreille de l'homme , & qui ne lui laisse rien à désirer. Les trois premiers sons qui le composent sont séparés par deux intervalles de tierce qui sont distincts , mais qui sont liés l'un avec l'autre. C'est là la répétition de tout ce qui se passe dans les choses sensibles , où nul être corporel ne peut recevoir ni conserver l'existence sans le secours & l'appui d'un autre être corporel comme lui , qui ranime ses forces & qui l'entretienne.

Enfin , ces deux tierces se trouvent surmontées d'un intervalle de quarte , dont le son qui le termine se nomme *octave*. Quoique cette octave ne soit que la répétition du son fondamental , c'est elle néanmoins qui désigne complètement l'accord parfait ; car elle y tient essentiellement , en ce qu'elle est comprise dans les sons primitifs que le corps sonore fait entendre au-dessus du sien propre.

Ainsi , cet intervalle quaternaire est alors l'agent principal de l'accord ; il se trouve placé au-dessus des deux intervalles ternaires , pour y présider & en diriger toute l'action , comme cette cause active & intelligente que nous avons vu dominer & présider à la double loi de tous les êtres corporisés. Il ne peut , ainsi qu'elle , souffrir aucun mélange , & quand il agit seul , comme cette cause universelle du temps , il est sûr que tous ses résultats sont réguliers.

Je fais cependant que cette octave n'étant à la vérité qu'une répétition du son fondamental , peut à la rigueur se supprimer , & ne point entrer dans l'énumération des sons qui composent l'accord parfait. Mais , premièrement , c'est elle qui termine essentiellement la gamme ; en outre il est indispensable d'admettre cette octave , si nous vou-

lons savoir ce que c'est que l'*alpha* & l'*oméga*, & avoir une preuve évidente de l'unité de notre accord, le tout par une raison de calcul, que je ne puis exposer autrement, qu'en disant que l'octave est le premier agent, ou le premier organe par lequel *dix* a pu venir à notre connoissance.

Il ne faut pas non plus exiger dans le tableau sensible que je présente, une uniformité entière avec le principe dont il n'est que l'image, parce qu'alors la copie seroit égale au modèle. Mais aussi, quoique ce tableau sensible soit inférieur, & qu'en outre il puisse être sujet à varier, il n'en existe pas moins d'une manière complete, il n'en représente pas moins le principe, parce que l'instinct des sens supplée au reste.

C'est par cette raison qu'ayant présenté les deux tierces comme liées l'une à l'autre, nous ne disons point qu'il soit indispensable de les faire entendre toutes les deux; on fait que chacune d'elles peut étre annoncée séparément, sans que l'oreille souffre, mais la loi n'en fera pas moins vraie pour cela, parce que cet intervalle ainsi annoncé conserve toujours sa correspondance secrète avec les autres sons de l'accord auquel il appartient; ainsi c'est toujours le même tableau, mais dont on ne voit plus qu'une partie.

On en peut dire autant, lorsqu'on veut supprimer l'octave, ou même tous les autres sons de l'accord, & n'en conserver qu'un, quel qu'il soit; parce qu'un son entendu seul n'est point à charge à l'oreille, & que d'ailleurs il pourroit lui-même se considérer comme le son générateur d'un nouvel accord parfait.

Nous avons vu que la quarte dominoit sur les deux tierces inférieures, & que ces deux tierces inférieures étoient l'image de la double loi qui dirigeoit les êtres élémentaires. N'est-ce pas là alors que la nature elle-même nous indique la différence qu'il y a entre un corps & son principe, en nous faisant voir l'un dans la sujétion & la dépendance, tandis que l'autre en est le chef & le soutien ?

Ces deux tierces nous représentent en effet par leur différence l'état des choses périssables de la nature corporelle, qui ne subsiste que par des réunions d'actions diverses ; & le dernier son, formé par un seul intervalle quaternaire, est une nouvelle image du premier principe ; car il nous en rappelle la simplicité, la grandeur & l'immutabilité, tant par son rang que par son nombre.

Ce n'est pas que cette quarte harmonique soit plus permanente que toutes les autres choses créées ; dès qu'elle est sensible, elle doit passer ; mais cela n'empêche pas que, même dans son action passagère, elle ne peigne à l'intelligence l'essence & la stabilité de sa source.

On trouve donc dans l'assemblage des intervalles de l'accord parfait, tout ce qui est passif & tout ce qui est actif, c'est-à-dire, tout ce qui existe & tout ce que l'homme peut concevoir.

Mais ce n'est pas assez que nous ayions vu dans l'accord parfait la représentation de toutes choses en général & en particulier, nous y pouvons voir encore par de nouvelles observations la source de ces mêmes choses, & l'origine de cette distinction qui s'est faite avant le temps entre les deux principes :

pes, & qui se manifeste tous les jours dans le temps.

Pour cet effet, ne perdons pas de vue la beauté & la perfection de cet accord parfait qui tire de lui seul tous ses avantages; nous jugerons aisément que s'il fût toujours demeuré dans sa nature, l'ordre & une juste harmonie auroient subsisté perpétuellement, & le mal seroit inconnu, parce qu'il ne seroit pas né, c'est-à-dire, qu'il n'y auroit jamais eu que l'action des facultés du principe bon qui se fût manifestée, parce qu'il est le seul réel & le seul véritable.

Comment est-ce donc que le second principe a pu devenir mauvais? Comment se peut-il que le mal ait pris naissance & qu'il ait paru? N'est-ce pas lorsque le son supérieur & dominant de l'accord parfait, l'octave enfin, a été supprimée, & qu'un autre son a été introduit à sa place? Or, quel est ce son qui a été introduit à la place de l'octave? C'est celui qui la précède immédiatement, & l'on fait que le nouvel accord qui est résulté de ce changement, se nomme *accord de septieme*. L'on fait aussi que cet accord de septieme fatigue l'oreille, la tient en suspens, & demande à être sauvé, en terme de l'art.

C'est donc par l'opposition de cet accord dissonnant & de tous ceux qui en dérivent, à l'accord parfait, que naissent toutes les productions musicales, lesquelles ne sont autre chose qu'un jeu continuel, pour ne pas dire un combat entre l'accord parfait ou consonnant & l'accord de septieme, ou généralement tous les accords dissonnants.

Pourquoi cette loi, ainsi indiquée par la nature,
Partie II. O

ne seroit-elle pas pour nous l'image de la production universelle des choses ? Pourquoi n'en trouverions-nous pas ici le principe, comme nous en avons trouvé plus haut l'assemblage & la constitution dans l'ordre des intervalles de l'accord parfait ? Pourquoi, dis-je, ne toucherions-nous pas au doigt & à l'œil la cause, la naissance & les suites de la confusion universelle temporelle, puisque nous savons que dans cette nature corporelle il y a deux principes qui sont sans cesse opposés, & qu'elle ne peut se soutenir que par le secours de deux actions contraires, d'où proviennent le combat & la violence que nous y appercevons ? Mélange de régularité & de désordre que l'harmonie nous représente fidèlement par l'assemblage des consonnances & des dissonnances qui continue toutes les productions musicales.

Je me flatte néanmoins que mes lecteurs seront assez intelligents pour ne voir ici que des images des faits élevés que je leur indique. Ils sentiront sans doute l'allégorie, lorsque je leur annoncerai que si l'accord parfait étoit demeuré dans sa vraie nature, le mal seroit encore à naître ; car, selon le principe établi, il est impossible que l'ordre musical dans sa loi particulière soit égal à l'ordre supérieur qu'il représente.

Aussi, l'ordre musical étant fondé sur le sensible, & le sensible n'étant que le produit de plusieurs actions, si l'on n'offroit à l'oreille qu'une continuité d'accords parfaits, elle ne seroit pas choquée, à la vérité ; mais outre la monotonie ennuyeuse qui en résulteroit, nous ne trouverions-là aucune expression, aucune idée ; enfin, ce ne seroit point pour nous une musique, parce que la musi-

que, & généralement tout ce qui est sensible, est incompatible avec l'unité d'action, comme avec l'unité d'agents.

En admettant donc toutes les loix nécessaires pour la constitution des ouvrages de musique, nous pouvons néanmoins faire l'application de ces mêmes loix à des vérités d'un autre rang. C'est pour cela que je vais continuer mes observations sur l'accord de septieme.

En mettant cette septieme à la place de l'octave, nous avons vu que c'étoit placer un principe à côté d'un autre principe, d'où, selon toutes les lumieres de la plus saine raison, il ne peut résulter que du désordre. Nous avons vu ceci encore plus évidemment, en remarquant que cette septieme qui produit la dissonnance, étoit en même temps le son qui précède immédiatement l'octave.

Mais cette septieme qui est telle par rapport au son fondamental, peut donc se regarder aussi comme une seconde, par rapport à l'octave qui en est la répétition; alors nous reconnoîtrons que la septieme n'est point du tout la seule dissonnance, mais que la seconde a aussi cette propriété; qu'ainsi toute liaison diatonique est condamnée par la nature de notre oreille, & que par-tout où elle sentira deux notes voisines sonner ensemble, elle sera blessée.

Alors, comme il n'y a absolument dans toute la gamme que la seconde & la septieme qui puissent se trouver dans ce rapport avec le son grave ou avec son octave, cela nous fait voir clairement que tout résultat & tout produit, en fait

de musique , est fondé sur deux dissonnances , d'où provient toute réaction musicale.

Portant ensuite cette observation sur les choses sensibles , nous verrons avec la même évidence , qu'elles n'ont jamais pu , & qu'elles ne peuvent jamais naître que par deux dissonnances , & quelques efforts que nous fassions , nous ne trouverons jamais d'autre source au désordre que le nombre attaché à ces deux sortes de dissonnances.

Bien plus , si l'on observe que ce qu'on appelle communément septieme , est en effet une neuvieme , attendu que c'est l'assemblage de trois tierces très-distinctes , on verra si j'ai abusé mes lecteurs , en leur disant précédemment que le nombre *neuf* étoit le vrai nombre de l'étendue & de la maniere.

Veut-on au contraire jeter la vue sur le nombre des consonnances ou des sons qui s'accordent avec le son fondamental , nous verrons qu'elles sont au nombre de quatre , savoir , la tierce , la quarte , la quinte juste & la sixte ; car ici il ne faut point parler de l'octave comme octave , parce qu'il s'agit des divisions particulieres de la gamme , dans lesquelles cette octave n'a pas d'autres caractere que le son fondamental même dont elle est l'image , si ce n'est qu'on veuille la regarder comme la quarte du second tétracorde ; ce qui ne change rien au nombre des quatre consonnances que nous établissons.

Je ne pourrai jamais m'étendre , autant que je le voudrois , sur les propriétés infinies de ces quatre consonnances , & j'en suis vraiment affligé , parce qu'il me seroit aisé de faire voir avec une clarté frappante leur rapport direct avec l'unité , de

montrer comment l'harmonie universelle est attachée à cette consonnance quaternaire, & pourquoi sans elle, il est impossible qu'aucun être subsiste en bon état.

Mais à tous les pas, la prudence & le devoir m'arrêtent, parce que dans ces matieres un seul point mene à tous les autres, & que même je n'eusse jamais entrepris d'en traiter aucun, si les erreurs dont les sciences humaines empoisonnent mon espece, ne m'eussent entraîné à prendre sa défense.

Je me suis engagé néanmoins à ne pas terminer ce traité sans donner quelques explications plus détaillées sur les propriétés universelles du quaternaire; je n'oublie point ma promesse, & je me propose de la remplir autant qu'il me sera permis de le faire; mais, pour le présent, revenons encore à la septieme, & remarquons que si c'est elle qui fait diversion avec l'accord parfait, c'est aussi par elle que se fait la crise & la révolution, d'où doit sortir l'ordre & renaître la tranquillité de l'oreille, puisqu'à la suite de cette septieme on est indispensablement obligé de rentrer dans l'accord parfait. Je ne regarde point comme contraire à ce principe, ce qu'on nomme en musique une suite de septiemes, qui n'est autre chose qu'une continuité de dissonances, & qu'on ne peut absolument se dispenser de terminer toujours par l'accord parfait ou ses dérivés.

Ce fera donc encore cette même dissonnance qui nous répérera ce qui se passe dans la nature corporelle, dont le cours n'est qu'une suite de dérangements & de réhabilitation. Or, si cette même observation nous a indiqué précédemment la véritable origine des choses corporelles, si elle nous

214 *Des dissonances & des consonances.*

fait voir aujourd'hui que tous les êtres de la nature sont assujettis à cette loi violente qui préside à leur origine , à leur existence & à leur fin , pourquoi ne pourrions-nous pas appliquer la même loi à l'univers entier , & reconnoître que si c'est la violence qui l'a fait naître & qui l'entretient , ce doit être aussi la violence qui en opere la destruction ?

C'est ainsi que nous voyons qu'au moment de terminer un morceau de musique , il se fait ordinairement un battement confus , un trill entre une des notes de l'accord parfait & la seconde ou la septieme de l'accord dissonnant , lequel accord dissonnant est indiqué par la basse qui en tient communément la note fondamentale , pour ramener ensuite le total à l'accord parfait ou à l'unité.

On doit voir encore , que puisqu'après cette cadence musicale , on rentre nécessairement dans l'accord parfait qui remet tout en paix & en ordre , il est certain qu'après la crise des éléments , les principes qui en sont combattus doivent aussi retrouver leur tranquillité , d'où faisant la même application à l'homme , l'on doit apprendre combien la vraie connoissance de la musique pourroit le préserver de la crainte de la mort , puisque cette mort n'est que le trill qui termine son état de confusion , & le ramène à ses quatre consonances.

J'en dis assez pour l'intelligence de mes lecteurs , c'est à eux à étendre les bornes que je me suis prescrites. Je peux présumer par conséquent qu'ils ne considéreront pas les dissonances comme des vices par rapport à la musique , puisque c'est de là qu'elle tire ses plus grandes beautés , mais seulement comme l'indice de l'opposition qui regne en toutes choses.

Ils concevront même que dans l'harmonie , dont la musique des sens n'est que la figure , il doit se trouver la même opposition des dissonances aux consonances ; mais que loin d'y causer le moindre défaut , elles en sont l'aliment & la vie , & que l'intelligence n'y voit que l'action de plusieurs facultés différentes , qui se soutiennent mutuellement , plutôt qu'elles ne se combattent , & qui , par leur réunion , font naître une multitude de résultats toujours neufs & toujours frappants.

Ce n'est donc là qu'un extrait très-abrégé de toutes les observations que je pourrois faire en ce genre sur la musique , & des rapports qui se trouvent entr'elle & des vérités importantes ; mais ce que j'en ai dit est suffisant pour faire appercevoir la raison des choses , & pour apprendre aux hommes à ne pas isoler leurs différentes connoissances , puisque nous leur montrons qu'elles ne sont toutes que les différents rameaux du même arbre , & que la même empreinte est par-tout.

Faut-il parler à présent de l'obscurité où est encore la science de la musique ? Nous pourrions commencer par demander aux musiciens quelle est leur regle pour prendre le ton ; c'est-à-dire quel est leur *a-mi-la* ou leur *diapason* ; & si n'en ayant point , & étant obligés de s'en faire un , ils peuvent croire avoir quelque chose de fixe en ce genre ? Alors s'ils n'ont point de diapason fixe , il en résulte que les rapports numériques que l'on peut tirer de leur diapason factice , avec les sons qui lui doivent être corrélatifs , ne sont pas non plus les véritables , & que les principes que les musiciens nous donnent pour vrais sons les nombres qu'ils ont admis , peuvent également

l'être sous d'autres nombres; selon que l'a-mi-la sera plus ou moins bas; ce qui rend absolument incertaines la plupart de leurs opinions sur les valeurs numériques qu'ils attribuent aux différents sons.

Je ne parle ici toutefois que de ceux qui ont voulu évaluer ces différents sons par le nombre des vibrations des cordes ou autres corps sonores; car c'est alors qu'il faut nécessairement un diapazon fixe pour que l'expérience soit juste; il faudroit par conséquent des corps sonores qui fussent essentiellement les mêmes, pour qu'on pût statuer sur leurs résultats; mais ces deux moyens n'étant point accordés à l'homme, vu que la matiere n'est que relative, il est évident que tout ce qu'il établirait sur une pareille base, seroit susceptible de beaucoup d'erreurs.

Ce n'étoit donc point dans la matiere qu'on auroit dû chercher les principes de l'harmonie, puisque, selon tout ce qu'on a vu, la matiere n'étant jamais fixée, ne peut offrir le principe de rien. Mais c'étoit même dans la nature des choses où tout étant stable & toujours le même, il ne faut que des yeux pour y lire la vérité. Enfin, l'homme eût vu qu'il n'avoit pas d'autre regle à suivre que celle qui se trouve dans le rapport double de l'octave, ou dans cette fameuse raison double qui est écrite sur tous les êtres, & d'où la raison triple est descendue; ce qui lui eût retracé de nouveau la double action de la nature, & cette troisième cause temporelle établie universellement sur les deux autres.

Je bornerai là mes observations sur la défectuosité des loix que l'imagination de l'homme a pu

introduire dans la musique ; car tout ce que j'y pourrois ajouter tiendrait toujours à cette première erreur , & elle est assez sensible pour que je ne m'y attache pas davantage. J'avertirai seulement les inventeurs de bien réfléchir sur la nature de nos sens , & d'observer que celui de l'ouïe est , comme tous les autres , susceptible d'habitude ; qu'ainsi ils ont pu y être trompés de bonne foi , & se faire des regles de choses hasardées , & de suppositions que le temps seul leur aura fait paroître vraies & régulières.

Il me reste néanmoins à examiner l'emploi que l'homme a fait de cette musique à laquelle il s'occupe presque universellement , & à observer s'il en a jamais soupçonné la véritable application.

Indépendamment des beautés innombrables dont elle est susceptible , on lui connoît une loi stricte , c'est cette mesure rigoureuse dont elle ne peut absolument s'écarter. Cela seul n'annonce-t-il pas qu'elle a un principe vrai , & que la main qui la dirige est au-dessus du pouvoir des sens , puisque ceux-ci n'ont rien de fixe ?

Mais si elle tient à des principes de cette nature , il est donc certain qu'elle ne devroit jamais avoir d'autre guide , & qu'elle étoit faite pour être toujours unie à sa source. Or , sa source étant , comme nous l'avons vu , cette langue première & universelle qui indique & représente les choses au naturel , on ne peut douter que la musique n'eût été la vraie mesure des choses , comme l'écriture & la parole en exprimoient la signification.

C'étoit donc uniquement en s'attachant à ce principe fécond & invariable , que la musique

pouvoit conserver les droits de son origine, & remplir son véritable emploi ; c'est là qu'elle eût pu peindre des tableaux ressemblants, & que toutes les facultés de ceux à qui elle se fût fait entendre, eussent été pleinement satisfaites. En un mot, c'est par-là que la musique auroit opéré les prodiges dont elle est capable, & qui lui ont été attribués dans tous les temps.

Par conséquent, en la séparant de sa source, en ne lui cherchant des sujets que dans des sentiments factices, ou dans des idées vagues, on l'a privée de son premier appui, & on lui a ôté les moyens de se montrer dans tout son éclat.

Aussi quelles impressions, quels effets produit-elle entre les mains des hommes ? Quelles idées, quels sens nous offre-t-elle ? Excepté celui qui compose, est-il beaucoup d'oreilles qui puissent avoir l'intelligence de ce qu'elles entendent exprimer par la musique reçue ? Et encore le compositeur lui-même, après s'être livré à son imagination, ne perd-il jamais le sens de ce qu'il peint, & de ce qu'il a voulu rendre ?

Rien n'est donc plus informe, ni plus défectueux que l'usage que les hommes ont fait de cet art, & cela uniquement parce que s'étant peu occupés de son principe, ils n'ont pas cherché à les étayer l'un par l'autre, & qu'ils ont cru pouvoir faire des copies sans avoir leur modele devant les yeux.

Ce n'est point que je blâme mes semblables de chercher dans les ressources infinies de la musique factice, les agréments & les délassements qu'elle peut offrir, ni que je veuille les priver des secours que malgré sa défectuosité, cet art peut leur pro-

curer tous les jours. Il peut, je le fais, aider quelquefois à faire revivre en eux plusieurs de ces idées obscurcies, qui étant mieux épurées, devroient être leur unique aliment, & qui peuvent seules leur faire trouver un point d'appui. Mais pour cet effet, je les engagerai toujours à porter leur intelligence au-dessus de ce que leurs sens entendent, parce que l'élément de l'homme n'est point dans les sens; je les engagerai à croire que quelque parfaites que soient leurs productions musicales, il en est d'un autre ordre & de plus régulières; que ce n'est même qu'en raison du plus ou moins de conformité avec elles, que la musique artificielle nous attache & nous cause plus ou moins d'émotion.

Lorsque j'ai appuyé sur la précision de la mesure à laquelle la musique est assujettie, je n'ai pas perdu de vue l'universalité de cette loi; je me suis proposé au contraire d'y revenir, pour montrer qu'en même temps qu'elle embrasse tout, elle a par-tout des caractères distincts. Et il n'y a rien ici qui ne soit conforme à tout ce qui a été établi; on a vu la mesure tenir sa place parmi les facultés intellectuelles de l'homme, & entrer au nombre des loix qui le dirigent; on a pu juger par-là que ces facultés intellectuelles étant elles-mêmes la ressemblance des facultés du principe supérieur d'où l'homme tient tout, ce principe doit avoir aussi sa mesure & ses loix particulières.

Dès-lors, si les choses supérieures ont leur mesure, nous ne devons plus trouver étonnant que les choses inférieures & sensibles qu'elles ont créées y soient soumises, & par conséquent, que nous trouvions dans cette mesure, un guide sévère de la musique.

Mais pour peu que nous réfléchissions sur la

nature de cette mesure sensible , nous en verrons bientôt la différence d'avec la mesure qui regle les choses d'un autre ordre.

Dans la musique , nous voyons que la mesure est toujours égale ; que le mouvement une fois donné , se perpétue & se répète sous la même forme & dans le même nombre de temps ; tout enfin nous y paroît si réglé & si exact , qu'il est impossible de n'en pas sentir la loi , & de ne pas en avouer la nécessité. Aussi cette mesure égale est-elle si bien affectée aux choses sensibles , que nous voyons les hommes l'appliquer à toutes celles de leurs productions qui n'ont lieu que dans une continuité d'action ; nous voyons que cette loi est pour eux comme un point d'appui sur lequel ils se reposent avec plaisir ; nous les voyons même s'en servir dans leurs travaux les plus rudes , & c'est alors que nous pouvons juger quel est l'avantage & l'utilité de ce puissant secours , puisqu'avec lui , le manœuvre semble adoucir des fatigues qui , sans cela , lui paroîtroient insupportables.

Mais aussi c'est là ce qui peut aider encore à nous instruire sur la nature des choses sensibles ; car nous offrir une telle égalité dans l'action , & , je puis le dire , une telle servitude , c'est nous annoncer clairement que le principe qui est en elles , n'est pas le maître de cette même action , mais que dans lui tout est contraint & forcé , ce qui revient à ce qu'on a pu voir dans les différentes parties de cet ouvrage , sur l'infériorité de la matière. C'est par conséquent ne nous offrir qu'une dépendance marquée , & tous les signes d'une vie que nous ne pouvons reconnoître que comme passive , c'est-à-dire , qui , n'ayant pas son action à elle , est obligée de l'at-

tendre & de la recevoir d'une loi supérieure qui en dispose & qui lui commande.

Nous pouvons remarquer, en second lieu, que cette loi qui règle la marche de la musique, se manifeste de deux manières, ou par deux sortes de mesures connues sous le nom de mesure à deux temps, & de mesure à trois temps. Nous ne comptons point la mesure à quatre temps, ni toutes les autres subdivisions qu'on a pu faire, & qui ne sont que des multiples de deux premières mesures. Bien moins encore pouvons nous admettre de mesure à un temps, par cette raison que les choses sensibles ne sont pas le résultat ni l'effet d'une seule action, mais qu'elles n'ont pris naissance & qu'elles ne subsistent que par le moyen de plusieurs actions réunies.

Or, c'est le nombre & la qualité de ces actions que nous trouvons à découvert dans les deux différentes sortes de mesures affectées à la musique, ainsi que dans le nombre de temps que ces deux sortes de mesures renferment. Et certes, rien ne seroit plus instructif que d'observer cette combinaison de deux & de trois temps par rapport à tout ce qui existe corporellement; ce seroit là de nouveau où nous verrions clairement la raison double, & la raison triple diriger le cours universel des choses.

Mais ces points n'ont été que trop détaillés; je dois seulement engager les hommes à évaluer ce qui les environne, & nullement leur communiquer des connoissances qui ne peuvent être que le prix de leurs désirs & de leurs efforts. Dans cette vue, je terminerai promptement ce que j'ai à dire sur les deux mesures sensibles de la musique.

Pour savoir laquelle de ces deux mesures est employée dans un morceau de musique quelconque, il faut attendre nécessairement que la première mesure soit remplie, ou, ce qui est la même chose, que la seconde mesure soit commencée; ce n'est qu'alors que l'oreille est fixée, & qu'elle sent sur quel nombre elle peut s'appuyer. Car, tant qu'une mesure n'est pas complétée de cette manière, on ne peut jamais savoir quel sera son nombre, puisqu'il est possible de toujours ajouter des temps à ceux qui ont précédé.

N'est-ce pas alors nous montrer dans la nature même, cette vérité si rebattue, que les propriétés des choses sensibles ne sont pas fixes, mais seulement relatives, & qu'elles ne se soutiennent que les unes par les autres. Car sans cela, une seule de leurs actions, en se manifestant, porteroit son vrai caractère avec elle, & n'attendrait pas, pour se faire connoître, qu'on la comparât.

Telle est donc l'infériorité de la musique artificielle & de toutes les choses sensibles, qu'elles ne renferment que des actions passives, & que leur mesure, quoique déterminée en elle-même, ne peut nous être connue que relativement aux autres mesures avec lesquelles on en fait la comparaison.

Parmi les choses d'un ordre plus élevé & absolument hors du sensible, cette mesure s'annonce sous des traits plus nobles; là, chaque être ayant son action à lui, possède aussi dans ses loix une mesure proportionnée à cette action; mais en même temps comme chacune de ces actions est toujours nouvelle, & toujours différente de celle qui la précède & de celle qui la suit, il est aisé

de voir que la mesure qui les accompagne ne peut jamais être la même , & qu'ainfi ce n'est pas dans cette classe qu'il faut chercher cette uniformité de mesure qui regne dans la musique & dans les choses sensibles.

Dans la nature périssable , tout est dans la dépendance , & n'annonce qu'une exécution aveugle , qui n'est autre chose que l'assemblage forcé de plusieurs agents soumis à la même loi , lesquels concourant toujours au même but & de la même maniere , ne peuvent produire qu'un résultat uniforme , quand ils n'éprouvent point de dérangement ni d'obstacles à l'accomplissement de leur action.

Dans la nature impérissable , au contraire , tout est vivant , tout est simple , & dès-lors chaque action porte toutes ses loix avec elle , c'est-à-dire que l'action supérieure regle elle-même sa mesure , au lieu que c'est la mesure qui regle l'action inférieure , ou celle de la matiere & de toute la nature passive.

Il ne faut rien de plus pour sentir la différence infinie qu'il doit y avoir entre la musique artificielle , & l'expression vivante de cette langue vraie que nous annonçons aux hommes comme le plus puissant des moyens destinés à les rétablir dans leurs droits.

Qu'ils apprennent donc ici à distinguer cette langue unique & invariable , de toutes les productions factices qu'ils mettent continuellement à sa place : l'une portant ses loix avec elle-même , n'en a jamais que de justes & de conformes au principe qui les emploie ; les autres sont enfantées par l'homme pendant qu'il est dans les ténèbres , & qu'il ne

fait si ce qu'il fait convient ou non à ce principe supérieur dont il est séparé & qu'il ne connoît plus

Alors quand il verra varier les ouvrages de ses mains , & se multiplier à l'infini les abus qu'il fait des langues , tant dans l'usage de la parole que dans celui de l'écriture & de la musique ; quand il verra naître & périr successivement toutes les langues humaines ; quand il verra qu'ici-bas nous ne connoissons que le *nombre* des choses , & que nous mourons presque tous sans en avoir jamais su les *noms* , il ne croira pas pour cela que le principe , d'après lequel il donne le jour à ses productions , soit sujet à la même vicissitude & à la même obscurité.

Au contraire , il avouera que ne pouvant rien faire aujourd'hui que par imagination , ses ouvrages n'auront jamais la même solidité que des ouvrages réels. Observant ensuite s'il est possible que chacun envisage le modele de la même place , il reconnoîtra pourquoi les copies en sont toutes différentes ; mais il n'en sentira pas moins que ce modele étant au centre , demeure toujours le même , comme le principe dont il exprime les loix & la volonté , & que si les hommes étoient assez courageux pour s'en rapprocher davantage , ils verroient évanouir toutes ces différences , qui n'ont lieu que parce qu'ils en sont éloignés.

Il n'attribuera donc plus les propriétés du germe inappréciable qui est en lui-même , à des habitudes & à l'exemple ; mais il conviendra , au contraire , que ce sont les habitudes & l'exemple qui dégradent & obscurcissent les propriétés de ce germe vrai , simple & indestructible ; en un mot ,
que

que si l'homme avoit su prévenir tous ces obstacles , ou qu'il eût eu assez de force pour les surmonter , il auroit une langue commune à tous ses semblables , comme l'essence qui les constitue & qui établit entr'eux une ressemblance universelle.

C'est , en effet , l'unité du principe & de l'essence des hommes qui fait le mieux sentir la possibilité de l'unité de leur langage , puisque si , par les droits de leur nature , ils peuvent avoir tous les mêmes notions sur les loix des êtres , sur les véritables regles de la justice , sur leur religion & sur leur culte ; s'ils peuvent , dis-je , espérer de recouvrer l'usage de toutes leurs facultés intellectuelles ; enfin s'ils tendent tous au même but , s'ils ont tous le même œuvre à faire , & que cependant ils ne puissent y parvenir sans le secours des langues , il faut que cet attribut puisse agir par une loi uniforme analogue à l'universalité & à l'intime unité de toutes leurs connoissances.

Aussi , sans rappeler tout ce que nous avons dit de la supériorité de cette langue vraie , nous croirons faire concevoir assez clairement combien elle doit être une & puissante , en répétant que c'est la seule voie qui puisse conduire l'homme à l'unité , & à la source de toutes les puissances , c'est-à-dire , à la racine de ce carré dont l'homme a pour tâche de parcourir tous les côtés , & dont je vais ici , selon ma promesse , exposer les propriétés & les *vertus*.

On a vu précédemment des détails assez amples sur les rapports de ce carré , ou de ce nombre quaternaire , avec les causes extérieures à l'homme & avec les loix qui reglent le cours de tous les êtres de la nature ; mais on est assez instruit par tout ce qui

a précédé , pour ne pouvoir plus douter que cet emblème universel doit avoir des rapports encore plus intéressants pour l'homme , en ce qu'ils sont plus directs avec lui-même , & qu'ils le concernent personnellement.

Il n'y a donc personne qui n'y puisse reconnoître une très-grande affinité avec la quatrième des dix feuilles de ce livre , qui , avant la réprobation de l'homme , étoit toujours ouvert & intelligible pour lui , mais qui ne peut plus aujourd'hui ni lire , ni comprendre , que par la succession du temps. On y verra même avec autant de facilité , une similitude frappante avec cette arme puissante dont l'homme avoit été mis en possession lors de sa première naissance , & dont la recherche pénible est le seul objet de son cours temporel , & la première loi de sa condamnation.

Bien plus encore y trouvera-t-on de l'analogie avec ce centre fécond que l'homme occupoit pendant sa gloire , & qu'il ne connoitra jamais pleinement sans y rentrer.

Et vraiment , qui peut mieux que ce carré nous rappeler le rang éminent où l'homme fut placé dans son origine ? Ce carré est seul & unique , ainsi que la racine dont il est le produit & l'image : le lieu que l'homme a habité est tel qu'on ne pourra jamais lui en comparer aucun autre. Ce carré mesure toute la circonférence : l'homme au sein de son empire embrassoit toutes les régions de l'univers. Ce carré est formé de quatre lignes : le poste de l'homme étoit marqué par quatre lignes de communication qui s'étendoient jusqu'aux quatre points cardinaux de l'horizon. Ce carré provient du centre & nous est clairement indiqué par les quatre consonnances

musicales qui occupent précisément le milieu de la gamme, & sont les principaux agents de toutes les beautés de l'harmonie : le trône de l'homme étoit au centre même des pays de sa domination, & de là il gouvernoit les sept instruments de sa gloire, que j'ai désignés précédemment sous le nom de sept arbres, & qu'un grand nombre sera tenté de prendre pour les sept planetes ; mais qui cependant ne sont ni des arbres, ni des planetes.

On ne peut donc plus douter que le carré en question ne soit le vrai signe de ce lieu de délices, connu dans nos régions sous le nom de *paradis terrestre* ; c'est-à-dire, de ce lieu dont toutes les nations ont eu l'idée, qu'elles ont représenté chacune sous des fables & sous des allégories différentes, selon leur sagesse, leurs lumieres, ou leur aveuglement, & que les ingénus géographes ont cherché bonnement sur la terre.

Il ne faut donc plus être étonné de l'immensité des privileges que nous lui avons attribués dans les différents endroits de cet ouvrage où nous en avons parlé, & si c'est d'un seul principe que descendent toutes les vérités & toutes les lumieres, si l'emblème quaternaire en est la plus parfaite image, il ne faut plus être étonné, dis-je, que cet emblème puisse éclairer l'homme sur la science de toutes les natures, c'est-à-dire, sur les loix de l'ordre immatériel, de l'ordre temporel, de l'ordre corporel & de l'ordre mixte, qui sont les quatre colonnes de l'édifice ; en un mot, il faut convenir que celui qui pourra posséder la clef de ce chiffre universel, ne trouvera plus rien de caché pour lui dans tout ce qui existe, puisque ce chiffre est celui-même de l'être qui produit tout, qui opere tout & qui embrasse tout.

Mais quelque innombrables que soient les avantages qui y sont attachés , & quelque puissante que soit cette langue vraie & unique qui y conduit , tel est, on le fait , l'état malheureux de l'homme actuel , qui ne peut non-seulement arriver au terme , mais même faire un seul pas dans cette voie , sans qu'une autre main que la sienne lui en ouvre l'entrée , & le soutienne dans toute l'étendue de la carrière.

On fait aussi que cette main puissante est cette même cause physique , à la fois intelligente & active , dont l'œil voit tout , & dont le pouvoir soutient tout dans le temps ; or , si ses droits sont exclusifs , comment l'homme dans sa foiblesse & dans la privation la plus absolue , pourroit-il , dans la nature , se passer seul d'un pareil appui ?

Il faut donc qu'il reconnoisse ici de nouveau & l'existence de cette cause , & le besoin indispensable qu'il a de son secours pour se rétablir dans ses droits. Il sera également obligé d'avouer que si elle peut seule satisfaire pleinement ses desirs sur les difficultés qui l'inquiètent , le premier & le plus utile de ses devoirs est d'abjurer sa fragile volonté , ainsi que les fausses lueurs dont il cherche à en colorer les abus , & de ne se reposer absolument que sur cette cause puissante , qui aujourd'hui est l'unique guide qu'il ait à prendre.

Et vraiment c'est celle qui est préposée pour réparer non-seulement les maux que l'homme a laissés faire , mais encore ceux qu'il s'est fait à lui-même ; c'est celle qui a continuellement les yeux ouverts sur lui , comme sur tous les autres êtres de l'univers , mais pour laquelle cet homme est infi-

niment plus précieux , puisqu'il est de la même essence qu'elle , & également indestructible ; puisqu'en un mot , de tous les êtres qui sont en correspondance avec le carré , ils sont seuls revêtus du privilege de la pensée , pendant que cette nature périssable est à leurs yeux comme un néant & comme un songe.

Combien sa confiance n'augmentera-t-elle pas dans cette cause , en qui résident tous les pouvoirs , quand il apprendra qu'elle possède éminemment cette langue vraie & unique qu'il a oubliée , & qu'il est obligé aujourd'hui de rappeler péniblement à sa mémoire ; quand il saura qu'il ne peut sans cette cause en connoître le premier élément , & sur-tout quand il verra qu'elle habite & gouverne souverainement ce carré fécond , hors duquel l'homme ne trouvera jamais ni le repos ni la vérité ?

Alors il ne doutera plus qu'en s'approchant d'elle , il ne s'approche de la seule & vraie lumière qu'il ait à attendre , & qu'il ne trouve avec elle non-seulement toutes les connoissances dont nous avons traité , mais bien plus encore , la science de lui-même ; puisque cette cause , quoique tenant à la source de tous les nombres , s'annonce néanmoins par-tout spécialement par le nombre de ce carré , qui est en même temps le nombre de l'homme.

Que ne puis-je déposer ici le voile dont je me couvre , & prononcer le nom de cette cause bien-faisante , la force & l'excellence même , sur laquelle je voudrois pouvoir fixer les yeux de tout l'univers ! Mais quoique cet être ineffable , la clef de la nature , l'amour & la joie des simples , le flambeau des sages , & même le secret appui des aveugles ,

ne cesse de soutenir l'homme dans tous les pas , comme il soutient & dirige tous les actes de l'univers ; cependant le *nom* qui le feroit le mieux connoître , suffiroit , si je le proférois , pour que le plus grand nombre dédaignât d'ajouter foi à ses *vertus* & se défiât de toute ma doctrine ; ainsi le désigner plus clairement , ce feroit éloigner le but que j'aurois de le faire honorer.

Je préfère donc de m'en reposer sur la pénétration de mes lecteurs , très-persuadé que malgré les enveloppes dont j'ai couvert la vérité , les hommes *intelligents* pourront la comprendre , que les hommes vrais pourront la goûter , & même que les hommes corrompus ne pourront au moins s'empêcher de la sentir ; parce que tous les hommes sont des C-H-R.

TEL est le précis des réflexions que je me suis proposé de présenter aux hommes. Si mes engagements ne m'eussent retenu , j'aurois pu sans doute parcourir un champ bien plus étendu. Néanmoins , dans le peu que j'ai osé leur dire , je me flatte de ne leur avoir offert que ce qu'ils sentiront tous en eux-mêmes , lorsqu'ils voudront y chercher avec courage , & se défendre à la fois d'une crédulité aveugle & de la précipitation dans leurs jugements , deux vices qui menent également à l'ignorance & à l'erreur.

Dès-lors , quand je n'aurois pas ma propre conviction pour preuve , je croirois toujours les avoir rappelés à leur principe & à la vérité.

En effet , ce ne sera jamais tromper l'homme , que de lui représenter avec force quelle est sa privation & sa misère , tant qu'il est lié aux choses

passageres & sensibles , & de lui montrer que parmi cette multitude d'êtres qui l'environnent, il n'y a que lui & son guide qui jouissent du privilège de la pensée.

S'il veut s'en convaincre , qu'il consulte dans cette classe sensible tout ce qu'il apperçoit autour de lui ; qu'il demande aux éléments pourquoi tout ennemis qu'ils sont , ils se trouvent ainsi rassemblés pour la formation & l'existence des corps ; qu'il demande à la plante pourquoi elle végète , & à l'animal pourquoi il erre sur cette surface ; qu'il demande même aux astres pourquoi ils éclairent , & pourquoi depuis leur existence ils n'ont pas cessé un seul instant de suivre leur cours.

Tous ces êtres sourds à la voix qui les interrogera , continueront de faire chacun leur œuvre en silence ; mais ils ne rendront aucune satisfaction aux desirs de l'homme , parce que leurs faits muets ne parlant qu'à ses yeux corporels , n'apprendront rien à son intelligence.

Bien plus , que l'homme demande à ce qui est infiniment plus voisin de lui-même , je veux dire , à cette enveloppe corporelle qu'il porte péniblement avec lui , qu'il lui demande , dis-je , pourquoi elle se trouve jointe à un être avec lequel , suivant les loix qui le constituent , elle est si incompatible. Cette aveugle forme n'éclaircira pas mieux ce nouveau doute , & laissera encore l'homme dans l'incertitude.

Est-il donc un état plus à charge , & en même temps plus humiliant , que d'être relégué dans une région où tous les êtres qui l'habitent , sont autant d'étrangers pour nous ; où le langage que nous leur parlons ne peut pas en être enten-

du ; où enfin , l'homme étant enchaîné malgré lui à un corps qui n'a rien de plus que toutes les autres productions de la nature , traîne partout un être avec lequel il ne peut pas converser ?

Ainsi , malgré la grandeur & la beauté de tous ces ouvrages de la nature , parmi lesquels nous sommes placés , dès qu'ils ne peuvent ni nous comprendre , ni nous parler , il est certain que nous sommes au milieu d'eux comme dans un désert.

Si les observateurs eussent été persuadés de ces vérités , ils n'auroient donc pas cherché dans cette nature corporelle des explications & des solutions qu'elle ne peut jamais leur donner ; ils n'auroient pas non plus cherché dans l'homme actuel le vrai modèle de ce qu'il devrait être , puisqu'il est si horriblement défiguré ; ni à expliquer l'auteur des choses par ses productions matérielles , dont l'existence & les loix étant dépendantes , ne peuvent rien faire connoître de celui qui a tout en soi.

Leur annoncer alors que la voie qu'ils ont prise met elle-même le premier obstacle à leurs progrès & les éloigne entièrement de la route des découvertes , c'est leur dire une vérité dont ils conviendront facilement , quand ils voudront la considérer.

En même temps , puisqu'ils ne peuvent nier qu'ils n'aient une faculté intelligente , n'est-ce pas leur parler le langage de leur raison même , que de leur dire qu'ils sont faits pour tout connoître & tout embrasser ; puisqu'une faculté de cette classe ne seroit pas aussi noble que nous le sentons ,

si parmi les choses passageres , il y en avoit qui fussent au-dessus d'elle ; & puisque les efforts continuels des hommes tendent comme par un mouvement naturel , à les délivrer des entraves importunes de l'ignorance , & à les rapprocher de la science , comme d'un domaine qui leur est propre.

S'ils ont si peu à s'applaudir de leurs succès , ce n'est donc plus à la foiblesse de leur nature , ni aux limites de leurs facultés qu'ils doivent l'attribuer , mais uniquement à la fausse route qu'ils prennent pour arriver au but : & parce qu'ils n'observent pas avec assez d'attention que chaque classe ayant sa mesure & sa loi , c'est aux sens à juger des choses sensibles , puisque , tant qu'elles ne se font pas sentir au corps , elles ne sont rien ; puisque c'est à l'intelligence à juger des choses intellectuelles auxquelles les sens ne peuvent rien connoître ; puisqu'enfin , vouloir ainsi appliquer à l'une de ces classes , les loix & la mesure de l'autre , c'est aller évidemment contre l'ordre dicté par la nature même des choses , & par conséquent s'écarter du seul moyen qu'il y eût pour en discerner la vérité.

J'ai donc pu croire n'offrir à mes semblables que des vérités faciles à appercevoir , en leur disant que ce qu'ils cherchent n'est que dans le centre ; que par cette raison , tant qu'ils ne feront que parcourir la circonférence , ils ne trouveront rien , & que ce centre qui doit être unique dans chaque être , nous étoit indiqué par ce carré universel qui se montre dans tout ce qui existe , & se trouve écrit par-tout en caracteres ineffaçables.

Si je ne leur ai fait connoître que quelques-uns

Partie II.

Q

des moyens de lire dans ce centre fécond , qui est le seul principe de la lumière , c'est qu'indépendamment de mes obligations , c'eût été leur nuire que de me dévoiler davantage ; car très-certainement ils ne m'auroient pas cru ; c'est donc , comme je me le suis promis , à leur propre expérience que je les rappelle , & jamais , comme homme , je n'ai prétendu avoir d'autres droits.

Mais quelque peu nombreux que soient les moyens dont je leur ai donné des idées , & les pas que je leur ai fait faire dans la carrière , ils ne pourront manquer d'y prendre quelque confiance , en voyant l'étendue qu'elle a découverte à leurs yeux , & l'application que nous en avons faite sur un si grand nombre d'objets différents.

Car je ne présume pas que ce champ , par cette raison qu'il est infiniment vaste , puisse leur paroître impraticable , & il seroit contraire à toutes les loix de la vérité , de prétendre que ce fût la multitude & la diversité des objets qui fût interdite à la connoissance de l'homme. Non , si l'homme est né dans le centre , il n'est rien qu'il ne puisse voir , rien qu'il ne puisse embrasser ; au contraire , la seule faute qu'il puisse commettre , c'est d'isoler & de démembrer quelques parties de la science , parce qu'alors c'est attaquer directement son principe , en ce que c'est diviser l'unité.

Et dans ce sens , que mes lecteurs décident entre cette marche & la mienne ; puisque , malgré la variété prodigieuse des points qui m'ont occupé , j'unis tout & ne fais qu'une science ; au lieu que les observateurs en font mille , & que chaque question parmi eux devient l'objet d'une doctrine & d'une étude à part.

Je n'ai pas besoin non plus de leur faire remarquer qu'après toutes les observations que je leur ai présentées sur les différentes sciences humaines, ils doivent m'en supposer au moins les premières notions ; ils peuvent en outre, d'après la réserve marquée qui regne dans cet écrit, & d'après les voiles qui y sont répandus, présumer que probablement j'aurois plus à leur dire que ce qu'ils y ont vu, & plus que ce qui est connu généralement parmi eux.

Cependant, loin de les mépriser, en considérant l'obscurité où ils sont encore, tous mes vœux tendent à les en voir sortir pour porter leurs pas vers des sentiers plus lumineux que ceux où ils rampent.

De même aussi, quoique j'aie eu le bonheur d'avoir été conduit plus loin qu'eux, dans la carrière de la vérité ; loin de m'en enorgueillir, & de croire que je sache quelque chose, je leur avoue hautement mon ignorance, & pour prévenir leurs soupçons sur la sincérité de cet aveu, j'ajouterai qu'il me seroit impossible de m'abuser moi-même là-dessus ; car j'ai la preuve que je ne fais rien.

Voilà pourquoi je me suis annoncé si souvent, comme ne prétendant pas les mener jusqu'au terme ; c'est assez pour moi de les avoir en quelque sorte forcés de convenir que la marche aveugle des sciences humaines les approche bien moins encore du but auquel ils tendent, puisqu'elle les conduit à douter même qu'il y en ait un.

Je les oblige par-là à s'avouer qu'en destituant les sciences du seul principe qui les dirige, & dont par elles-mêmes elles sont inséparables, loin de s'éclairer, ils ne font que s'enfoncer dans la plus affreuse ignorance, & que c'est uniquement pour

avoir éloigné ce principe, que les observateurs cherchent par-tout laborieusement, & qu'ils ne font presque jamais d'accord.

C'est donc assez, je le répète, de leur avoir découvert aujourd'hui le nœud des difficultés qui les arrêtent : dans l'avenir la vérité répandra plus abondamment ses rayons, & elle reprendra *dans son temps*, l'empire que les vaines sciences lui disputent aujourd'hui.

Pour moi, trop peu digne de la contempler, j'ai dû borner mes efforts à faire sentir qu'elle existe, & que l'homme, malgré sa misère, pourroit s'en convaincre tous les jours de sa vie, s'il régloit mieux sa volonté. Je croirois donc jouir de la récompense la plus délicieuse, si chacun, après m'avoir lu, se disoit dans le secret de son cœur : il y a une vérité, mais je peux m'adresser mieux qu'à des hommes, pour la connoître.

F I N.

II AP60

